This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI.1792 (38)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

QUESTIONS
SUR L'ENCYCLOPÉDIE.
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

DANS les premières éditions de ſes Queſtions ſur l'Encyclopédie, Voltaire, par une précaution de prudence, s'était ſouvent enveloppé de manière à laiſſer dans l'ombre une partie de ſa penſée; cependant aux yeux de ceux à qui ſa philoſophie était familière, ſa réſerve n'était qu'un voile tranſparent : il était incapable d'employer plus d'art à ſe déguiſer. Bientôt même il ſe fit un ſcrupule de ſes ménagemens; & dans un volume iſolé qu'il publia ſous le titre de *la Raiſon par Alphabet* (*a*), il ſe permit à la fois & de parler avec une liberté plus hardie, & de faire une guerre plus ouverte aux opinions qu'il regardait comme des préjugés. Ce volume n'était évidemment qu'un ſupplément aux Queſtions ſur l'Encyclopédie;

(*a*) On lui avait donné auſſi, dans quelques éditions, le titre de *Dictionnaire philoſophique*; & pour rendre odieux l'auteur & l'ouvrage, le Parlement l'avait compris dans la liſte des livres qui avaient perverti ce jeune la Barre, condamné à un ſupplice ſi cruel pour une action qui n'était qu'imprudente. On ſent combien Voltaire dut être pénétré de cette injure.

Digitized by Google

&, à l'exemple des éditeurs de Khell, nous avons réuni ces deux ouvrages qui n'étaient pas faits pour être séparés. Nous avons aussi réuni, comme eux, à ces mêmes Questions un petit nombre d'articles que Voltaire a fournis à l'Encyclopédie, & qui, par leur clarté, leur justesse & leur précision, auraient dû servir de modèles aux auteurs de ce fameux dictionnaire. Il eût été difficile de classer ces articles par-tout ailleurs.

Si les éditeurs de Khell n'eussent pris que des libertés de ce genre, ils se seraient mis à l'abri de tout reproche; mais, d'abord, il eût fallu ne pas dénaturer le titre que l'auteur avait choisi; il eût fallu ne pas travestir en articles de dictionnaire des ouvrages qui n'avaient pas été faits dans cette intention, & qui avaient eu la plus grande célébrité sous une autre forme; enfin il eût fallu ne pas surcharger ces Questions d'une foule de redites & de doubles emplois. C'est à quoi nous avons remédié, du moins en grande partie; car il était presque impossible d'éviter toute répétition dans un auteur qui se répétait souvent par système, & qui avait pris l'habitude de dire : « Je me répéterai jusqu'à ce que vous

Digitized by Google

» vous ſoyez corrigés ». Il faut avouer d'ailleurs que Voltaire mettait de l'art dans ſes redites, qu'il prenait ſoin de les varier; & que s'il préſentait fréquemment les mêmes idées, principalement vers la fin de ſa vie, c'était rarement avec les mêmes expreſſions. C'eſt ce qui doit donner quelque indulgence pour de certaines répétitions qu'il n'a pas dépendu de nous de ſupprimer, ſoit que, dans un travail immenſe, elles aient échappé à notre attention, ſoit qu'elles nous aient paru, à quelques égards, mériter d'être conſervées.

Quoique rédigées par ordre alphabétique, ces Queſtions ſont moins un dictionnaire de mots, qu'une collection d'idées, qui lui parurent un ſupplément néceſſaire à pluſieurs articles de l'Encyclopédie. Ici, à l'exemple de Montaigne, Voltaire converſe avec ſes lecteurs, & les fait penſer. Bayle, dans ſes Queſtions d'un Provincial, avait donné le modèle d'un pareil ouvrage.

Le ſiècle dernier abondait en recueils ſous le nom d'*Ana;* ces recueils, ſouvent très-vides, offraient de loin en loin quelques ſaillies ingénieuſes, quelques réparties piquantes, ou quelques anecdotes qui

Digitized by Google

pouvaient flatter un moment la curiosité. Ces Questions sont d'un genre bien différent. S'il en est de purement amusantes, il en est beaucoup plus d'instructives. On est, étonné de l'étendue de connaissances qu'elles supposent, & l'on peut juger par elles du charme que Voltaire savait répandre dans la conversation. Il y semait la même variété, les mêmes agrémens; mais son esprit, qui ne s'y montrait qu'en négligé, n'en paraissait que plus aimable. Nous avons eu le bonheur d'en jouir quelquefois, & nous n'exagérons pas en disant que peut-être il était, dans ses entretiens, plus séduisant encore que dans ses ouvrages. Nous lui devons la justice, que, dans ces conversations familières, il semblait moins occupé de ses avantages personnels que du soin de faire valoir ceux des autres. L'impression nous en est restée très-présente, & nous y faisions une sorte d'allusion dans ce vers de la comédie des Philosophes :

Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.

C'était en effet ce qu'on éprouvait avec Voltaire, & c'est par ce prestige qu'il avait charmé si long-temps madame du

Digitized by Google

Châtelet, le roi de Prusse, & ce petit nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie, & qu'il avait, si nous l'osons dire, enivrés de sa gloire (*a*).

Parmi ces Questions, il en est un petit nombre qui ne sont pas de lui, & qu'il n'avait adoptées que pour se ménager au besoin la liberté d'en désavouer d'autres. On peut y remarquer, sans doute, quelques frivolités traitées avec trop d'importance, ou même quelques objets plus sérieux qui eussent mérité de sa part une attention moins superficielle. Tout dépendait de la situation où se trouvait Voltaire en les écrivant; & quel homme est toujours égal à lui-même!

Les derniers volumes nous paraissent moins soignés que les premiers, ou du moins le choix des articles en est moins heureux : mais il fallait bien que le déclin des années se fît sentir, quoiqu'en général il fût moins remarquable dans sa prose que dans ses vers (*b*). Ces inégalités blessent

(*a*) Tel que M. Dargental, par exemple, qui sembla n'exister que pour l'aimer & pour s'occuper continuellement de lui.

(*b*) Excepté les petites pièces de pur agrément dans

Digitized by Google

moins dans un ouvrage tel que celui-ci, que dans des écrits d'un genre plus ſévère. D'ailleurs le déclin de Voltaire, quand il n'eſt pas trop ſenſible (& il n'eſt tombé que rarement fort au-deſſous de lui-même), eſt encore une très-belle étude d'hiſtoire naturelle. Eh! quoi de plus intéreſſant & de plus curieux à obſerver dans toutes ſes phaſes, que les révolutions d'un eſprit qui a tenu un rang ſi diſtingué dans l'eſpèce humaine!

leſquelles il n'eut jamais de vieilleſſe. Son génie s'épuiſa, mais ſon eſprit ne perdit jamais la facilité & la grace. Ses ennemis eurent long-temps l'injuſtice de lui diſputer le génie, & véritablement, quoiqu'il en eût beaucoup, il en avait encore moins que d'eſprit.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Aux Queſtions ſur l'Encyclopédie, par des Amateurs.

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propoſent ici que des queſtions, & ne demandent que des éclairciſſemens; ils ſe déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent ſurtout de ce qu'ils avancent; ils reſpectent ce qu'ils doivent reſpecter; ils ſoumettent leur raiſon dans toutes les choſes qui ſont au-deſſus de leur raiſon, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eſt un monument qui honore la France; auſſi fut-elle perſécutée dès qu'elle fut entrepriſe. Le diſcours préliminaire qui la précède était un veſtibule d'une ordonnance magnifique & ſage, qui annonçait le palais des ſciences; mais il avertiſſait la jalouſie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la baſſe littérature ſe déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée, que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immenſe qui eſt de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la

Digitized by Google

manière de leur pays : on le contrefait chez les Suiſſes; & les additions dont on le charge ſont, ſans doute, entièrement oppoſées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France; des français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cens cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un haſard heureux, ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cens cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent : ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiècles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il

Digitized by Google

ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empresser à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques jésuites, qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres, pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

Dieu permit en même temps que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes; on les rejeta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous

Digitized by Google

ſe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais; on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école, connu alors dans Paris (1), ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confrères, de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'État. Cet homme avait joué quelque temps ſur le théâtre des marionnettes de Saint-Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix, & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 mars 1747, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu & Saint-Gilles, en préſence de cent convulſionnaires : ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trévoux, des bateleurs de Saint-Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès.

(1) Abraham Chaumeix.

Digitized by Google

On accuſait les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, diſait-on, *la malice : le premier tome eſt plein de renvois aux derniers ; donc c'eſt dans les derniers que ſera tout le venin.* Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut ſupprimée ſur cette divination ; mais enfin la raiſon l'emporte. Le deſtin de cet ouvrage a été celui de toutes les entrepriſes utiles, de preſque tous les bons livres, comme celui de la *Sageſſe* de Charron, de la ſavante hiſtoire compoſée par le ſage de Thou, de preſque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'uſage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu enſuite avec la reconnaiſſance tardive du public.

Le délateur couvert de honte, eſt allé à Moſcou exercer ſon métier de maître d'école ; & là il peut ſe faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni ſéduire des magiſtrats. Les autres ſerpens qui mordaient la lime, ont uſé leurs dents, & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir

Digitized by Google

préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui, ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains, & c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie (*a*).

(*a*) L'Encyclopédie eſt, ſans doute, un ouvrage utile, & qui pouvait l'être encore plus avec un meilleur choix de coopérateurs. Des hommes du premier mérite voulurent bien y fournir quelques articles; mais ils furent mal ſecondés par des écrivains trop inférieurs. En général, il y a beaucoup d'exagération dans tout ce que Voltaire dit, & de l'ouvrage & de ſon exécution.

QUESTIONS

Digitized by Google

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

A.

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de César du Marsais, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du septième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de Marie à la Coque, qui était riche; & sans les générosités du comte de Lauraguais, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'État encourager les talens dans l'indigence, & demander le secret. Colbert les récompensait, mais avec l'argent de l'État; Fouquet avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (1) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de Fouquet, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur

(1) M. le duc de Choiseul.

Digitized by Google

génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre A, qui a été ſi bien traitée par feu M. du Marſais, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matière.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *anglaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai?* Nous diſions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorſqu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères, & le langage dément continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics: mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux, & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poètes ſe crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits*; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On

Digitized by Google

trouve dans une pièce de vers de Pierre Corneille, sur le passage du Rhin, assez peu connue :

> Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu ! si toutefois
> Quelque chose pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous François premier, *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait le plus, Boileau disait :

> Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois*;
> Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de Boileau lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot français comme on écrit *Saint François*. Il faut du temps pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois*, & si vous prononciez *je croyois*, en faisant sentir les deux *o*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger, il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi

Digitized by Google

vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphthongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous orthographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme; telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher?* & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, ſe prononcent en français *pan* & *Lan?* Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avait aucun ſon, & de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus; que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous

Digitized by Google

dites *danois*, *suédois*; comment devinerai-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi, en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodièque manent vestigia ruris.

Il *a eu* choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé: plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a; la distance qu'il y a entr'eux*; est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement *la distance*, *la différence entr'eux*; à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas sur-tout éviter le concours de deux *a*? *il va à Paris*, *il a Antoine en aversion*. Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens*, *& de-là à Arques*.

Digitized by Google

La poésie française proscrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens, que les Latins étaient soigneux d'éviter. Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire :

Muove si il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.

L'Arioste a dit :

Non sa quel che sia Amor . . .
Doveva fortuna alla christiana fede . . .
Tanto girò che venne a una riviera . . .
Altra aventura al buon Rinaldo accade. . . .

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se terminent en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Aegeo.

Digitized by Google

Homère, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & ſur-tout des A; les fineſſes de l'art n'étaient pas encore connues de ſon temps, & Homère était au-deſſus de ces fineſſes: mais ſes vers les plus harmonieux ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que Boileau recommande dès le premier chant de l'art poétique.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première: les Égyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres: de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier' alpha*; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifièrent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale, & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrètes cela produiſit: *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

Si M. du Marſais vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne ſignifie autre choſe que *AB*, & *AB* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique

Digitized by Google

deux sons ; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha* : l'un est le premier, l'autre le second ; & on ne sait pas pourquoi.

Or, comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées, n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire ; ceux qui possèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre si cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour signifier un cheval, en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne sais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (1), que cette nation s'est toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue, la liste des caractères de sa langue ; l'un est *ho-tou*, l'autre *haipien* : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. Sénèque le philosophe se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or, cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes,

(1) Ier vol. de l'hist. de la Chine de Duhalde.

Digitized by Google

lorſque ces Hébreux vinrent s'établir ſi tard auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que Cécrops leur avait apportée d'Égypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aiſé ; & les Égyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec ſon correſpondant : Non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & paſſives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paie un *ro*, reſte un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Égyptiens ne commencèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre humain. Les Grecs à leur

Digitized by Google

tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable (je ne dis pas très-vrai, Dieu m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & dix-neuf mille neuf cent ſoixante & ſeize fois plus ſavante & plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, ſiamois,

Digitized by Google

japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les conſonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'eſſentiel, ainſi qu'un payſan griſon a le goſier fait comme la première chanteuſe de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce marmant une baſſe-taille rude, diſcordante, inſupportable, & de cette chanteuſe un deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible qu'aucun anatomiſte ne peut l'appercevoir. C'eſt la cervelle d'un ſot qui reſſemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enſeignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la baſſe Syrie; ils avaient un goſier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux aſſemblage de voyelles, de conſonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie, au contraire, était rude, groſſier; c'étaient des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort

Digitized by Google

bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraim qui est l'Égypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant; & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiômes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain; quelques autres ont assuré que

Digitized by Google

c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans disent d'eux-mêmes, *ha he*, quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent; *hu hu*, *hou hou*, quand ils se moquent; *aïe* quand on les frappe; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Égypte Psammeticus (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le coassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en*: ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire: « Je serais venu, ma mère, » avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui » me seront toujours chers, si en accourant vers vous » je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine

Digitized by Google

» de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe » gauche ».

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père, mère, jour, nuit, terre, eau, boire, manger, &c.* mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Chaldéens, les Syriens, les Égyptiens attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de Dieu était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie: point d'opération magiques sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des mystères, &

Digitized by Google

ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jehova*, nom de Dieu, chez les Syriens & les Égyptiens, par laquelle on feſait tomber un homme roide mort.

S. Clément d'Alexandrie rapporte (1) que Moïſe fit mourir ſur le champ le roi d'Égypte Nechephre, en lui ſoufflant ce nom dans l'oreille; & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. S. Clément d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur; c'eſt le ſavant Artapan; qui pourra récuſer le témoignage d'Artapan?

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui dévait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans Origène, dans Clément d'Alexandrie, dans Tertullien, &c. &c. Origène dit ſur-tout expreſſément (2): « Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le » Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, on fera par » ces noms, des choſes dont la nature & la force ſont » telles, que les démons ſe ſoumettent à ceux qui les » prononcent; mais ſi on le nomme d'un autre nom, » comme *Dieu de la mer bruyante*, *Dieu ſupplanta-* » *teur*, ces noms ſeront ſans vertu: le nom d'*Iſraël* » traduit en grec ne pourra rien opérer; mais pro- » noncez-le en hébreu, avec les autres mots requis, » vous opérerez la conjuration ».

(1) Stromates ou tapiſſeries, liv. Ier.
(2) Origène contre Celſe, n°. 202.

Digitized by Google

Le même Origène dit ces paroles remarquables : » Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, » tels que ſont ceux dont ſe ſervent les ſages parmi » les Égyptiens, les mages en Perſe, les brachmanes » dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'eſt pas un art » vain & chimérique, ainſi que le prétendent les ſtoï- » ciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui » d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; » mais ils appartiennent à une théologie myſtérieuſe » qui ſe rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu » de ces noms quand on les arrange & qu'on les » prononce ſelon les règles, &c ».

C'était en prononçant des lettres ſelon la méthode magique qu'on forçait la lune de deſcendre ſur la terre. Il faut pardonner à Virgile d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé ſérieuſement dans ſa huitième églogue.

Carmina de cœlo poſſunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiſſances de l'homme, & de toutes ſes ſottiſes.

ABBAYE.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST une communauté religieuſe gouvernée par un abbé ou une abbeſſe.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en ſyrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab*, qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par

Digitized by Google

par orgueil ; c'eſt pourquoi Jéſus diſait à ſes diſciples : (1) N'appelez perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui eſt dans les cieux.

Quoique S. Jérôme ſe ſoit fort emporté contre les moines de ſon temps (2) qui, malgré la défenſe du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le ſixième concile de Paris (3) décide que, ſi les abbés ſont des pères ſpirituels, & s'ils engendrent au Seigneur des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément S. Benoît qui, l'an 529, fonda ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en ſageſſe & en diſcrétion, & ſi grave, ſi claire, à l'égard du diſcours & du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape S. Grégoire (4), qui ne manque pas de faire mention du privilège ſingulier dont Dieu daigna gratifier ce ſaint fondateur ; c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de Saint Benoît*.

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à Dieu le ſalut de ſes

(1) Matth. chap. 23, v. 9.
(2) Liv. II ſur l'Épît. aux Galates.
(3) Liv. Ier, chap. 37.
(4) Dialog. liv. II, ch. VIII.

Digitized by Google

disciples. En conséquence, le samedi 21 mars 543, veille du dimanche de la passion, qui fut le jour de sa mort, deux moines, dont l'un était dans le monastère, l'autre en était éloigné, eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait, qui leur demanda pour qui était ce chemin? ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est, ajouta-t-il, par où Benoît, le bien-aimé de Dieu, est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré s'étendit bientôt dans d'autres États, dont les souverains se laissaient persuader (1) qu'il ne s'agissait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami; & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des églises. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Gestes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris (2) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de Dieu, & qu'un saint hermite nommé Jean, qui demeurait sur les côtes de la mer d'Italie, vit son ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que S. Denis avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits, & arraché cette pauvre ame des

(1) Mezerai, tome Ier, page 225. (2) Chap. XLVII.

Digitized by Google

griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles-Martel au contraire fut damné en corps & en ame, pour avoir donné des abbayes en récompense à ses capitaines, qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abesses, & possédèrent des abbayes de filles. Un saint évêque de Lyon, nommé Eucher, étant en oraison, fut ravi en esprit, & mené par un ange en enfer où il vit Charles-Martel, & apprit de l'ange que les saints dont ce prince avait dépouillé les églises, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. S. Eucher écrivit cette révélation à Boniface, évêque de Maïence, & à Fulrad, archi-chapelain de Pepin le bref, en les priant d'ouvrir le tombeau de Charles-Martel, & de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y trouva qu'un grand serpent qui en sortit avec une fumée puante.

Boniface (1) eut l'attention d'écrire à Pepin le bref & à Carloman toutes ces circonstances de la damnation de leur père; & Louis de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens ecclésiastiques, les évêques de l'assemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible histoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

S. Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation que tous ceux qui

(1) Mezerai, tome Ier, page 331.

Digitized by Google

recevraient l'habit de ſa main ſeraient ſauvés. Cependant le pape Urbain II, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Caſſin le titre de chef de tous les monaſtères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monaſtique s'eſt répandue du ſein de Benoît comme d'une ſource de paradis, l'empereur Lothaire lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monaſtère du mont Caſſin la prééminence de pouvoir & de gloire ſur tous les monaſtères qui ſont ou qui ſeront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Paſcal II, dans une bulle de l'an 1113, adreſſée à l'abbé du mont Caſſin, s'exprime en ces termes: Nous décernons que vous, ainſi que tous vos ſucceſſeurs, comme ſupérieurs à tous les abbés, vous ayiez ſéance dans toute aſſemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Auſſi l'abbé de Cluni ayant oſé ſe qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette diſtinction appartenait à l'abbé du mont Caſſin; celui de Cluni ſe contenta du titre d'*abbé cardinal*, qu'il obtint depuis de Calixte II, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres ſe ſont enſuite arrogé.

Le pape Jean XX, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Caſſin le titre d'évêque dont il fit les fonctions juſqu'en 1367; mais Urbain V ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il

Digitized by Google

s'intitule ſimplement dans les actes : « Patriarche de la » ſainte religion, abbé du ſaint monaſtère de Caſſin, » chancelier & grand-chapelain de l'empire romain, » abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, » chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte » & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, » & de la province maritime, prince de la paix ».

Il habite avec une partie de ſes officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Caſſin dans une maiſon ſpacieuſe où tous les paſſans, depuis le pape juſqu'au dernier mendiant, ſont reçus, logés, nourris, & traités ſuivant leur état. L'abbé rend chaque jour viſite à tous ſes hôtes qui ſont quelquefois au nombre de trois cents. S. Ignace, en 1538, y reçut l'hoſpitalité; mais il fut logé ſur le mont Caſſin, dans une maiſon nommée l'albanette, à ſix cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut-là qu'il compoſa ſon célèbre inſtitut; ce qui fait dire à un dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'Ignace habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre Moïſe & un autre légiſlateur, il y fabriqua les ſecondes tables des lois religieuſes qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jéſuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaiſance que Saint Benoît, à ſon arrivée au mont Caſſin, avait éprouvée de la part de S. Martin, hermite, qui lui céda la place dont il était en poſſeſſion, & ſe retira au mont Marſique proche de la Carniole; au contraire, le

Digitized by Google

bénédictin Ambroiſe Cajetan, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jéſuites à l'ordre de S. Benoît.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à S. Baſile, dès le quatrième ſiècle, de raſſembler ſous une règle les ſolitaires qui s'étaient diſperſés dans les déſerts pour y ſuivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *Quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été: quant au clergé ſéculier, voici comment en parlait S. Cyprien dès le troiſième ſiècle (1). Pluſieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres, & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de Dieu, ſe chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & ſe promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne ſecouraient point les frères qui mouraient de faim; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, uſurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des uſures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait propoſer au parlement de 811, s'exprime ainſi (2): « Nous voulons connaître les devoirs des » eccléſiaſtiques, afin de ne leur demander que ce qui » leur eſt permis, & qu'ils ne nous demandent que » ce que nous devons accorder. Nous les prions de » nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter » le monde, & en quoi l'on peut diſtinguer ceux qui

(1) *De lapſis.*
(2) *Capit. interrog.* page 478, tome VII, *conc.* page 1184.

Digitized by Google

» le quittent de ceux qui y demeurent ; ſi c'eſt ſeule-
» ment en ce qu'ils ne portent point les armes, & ne
» ſont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté
» le monde, qui ne ceſſe tous les jours d'augmenter
» ſes biens par toutes ſortes de moyens, en promet-
» tant le paradis & menaçant de l'enfer, & employant
» le nom de Dieu ou de quelque ſaint pour perſuader
» aux ſimples de ſe dépouiller de leurs biens, & en
» priver leurs héritiers légitimes, qui, par-là, réduits
» à la pauvreté, ſe croient enſuite les crimes permis,
» comme le larcin & le pillage. Si c'eſt avoir quitté
» le monde que de ſuivre la paſſion d'acquérir juſ-
» qu'à corrompre par argent de faux témoins pour
» avoir le bien d'autrui, & de chercher des avoués
» & des prévôts cruels, intéreſſés, & ſans crainte
» de Dieu ».

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé Tritême dit à ſes confrères : « Vous, meſſieurs les abbés, qui êtes
» des ignorans & ennemis de la ſcience du ſalut ; qui
» paſſez les journées entières dans les plaiſirs impu-
» diques, dans l'ivrognerie & dans le jeu ; qui vous
» attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous
» à Dieu & à votre fondateur S. Benoît » ?

Le même abbé ne laiſſe pas de prétendre que de droit (1) la troiſième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de S. Benoît, & que s'il ne l'a pas, c'eſt qu'on la lui a volée. Il eſt ſi pauvre, ajoute-t-il, pour le préſent, qu'il n'a plus

(1) Fra-Paolo, Traité des bénéfices, page 31.

Digitized by Google

que cent millons d'or de revenu. Tritême ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'héréfie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre Léon X & François I, le roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur Grégori qui prenait l'abbé Gallois pour un bénédictin (1): Le bon père s'imagine que nous sommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

Ceux qui fuient le monde sont sages: ceux qui se consacrent à Dieu sont respectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Égypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire*: ils firent bientôt corps; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception

(1) Transactions philosophiques.

Digitized by Google

ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur : car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé ; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile : « N'appelez perſonne votre père ».

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

S. Baſile, d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième ſiècle. Cette règle de S. Baſile fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de S. Baſile ; ils furent par-tout riches ; ils ſe mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guère que cet ordre, lorſqu'au ſixième ſiècle S. Benoît établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. S. Grégoire le grand aſſure dans ſes dialogues (1) que Dieu lui accorda un privilége ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin ſeraient ſauvés. En conſéquence le pape Urbain II, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtères du

(1) Liv. II, chap. VIII.

Digitized by Google

monde. Pascal II lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitula « patriarche de la sainte religion, chancelier » collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix, &c. &c. » &c. &c. &c. ».

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots : « les abbés princes de Kemptem, Elvangen, Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Visſembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres » abbés qui ne sont pas princes, jouissent ensemble » d'environ neuf cent mille florins de revenu, qui » font deux millions cinquante mille livres de votre » France au cours de ce jour. De-là je conclus que » Jésus-Christ n'était pas si à son aise qu'eux ».

Je lui répondis : « Monsieur, vous m'avouerez que » les Français sont plus pieux que les Allemands dans » la proportion de quatre & seize quarante-unièmes » à l'unité; car nos seuls bénéfices consistoriaux de » moines, c'est-à-dire ceux qui paient des annates au » pape, se montent à neuf millions de rente, à quarante-neuf livres dix sous le marc avec le remède; » & neuf millions sont à deux millions cinquante mille » livres, comme un est à quatre & seize quarante-» unièmes. De-là je conclus qu'ils ne sont pas assez » riches, & qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois » davantage. J'ai l'honneur d'être, &c. ».

Il me répliqua par cette courte lettre : « Mon cher

Digitized by Google

» monſieur, je ne vous entends point; vous trouvez, » ſans doute, avec moi que neuf millions de votre » monnaie ſont un peu trop pour ceux qui font vœu » de pauvreté; & vous ſouhaitez qu'ils en aient quatre-» vingt-dix; je vous ſupplie de vouloir bien m'expli-» quer cette énigme ».

J'eus l'honneur de lui répondre ſur le champ: « Mon cher monſieur, il y avait autrefois un jeune » homme à qui on propoſait d'épouſer une femme de » ſoixante ans, qui lui donnerait tout ſon bien par » teſtament: il répondit qu'elle n'était pas aſſez » vieille ». L'allemand entendit mon énigme.

Il faut ſavoir qu'en 1575 (1) on propoſa dans le conſeil de Henri III, roi de France, de faire ériger en commendes ſéculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de ſa cour & de ſon armée: mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'Argenſon, miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de S. Louis; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile; il n'en put venir à bout. Cependant ſous Louis XIV la princeſſe de Conti avait poſſédé l'abbaye de S. Denis. Avant ſon règne, les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de Sulli huguenot avait un abbaye.

Le père de Huges-Capet n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appelait Hugues l'abbé. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs.

(1) Chopin, *de ſacrâ politiâ*, lib. VI.

Digitized by Google

Ogine, mère de Louis d'Outremer, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon pour la donner à ſa femme Gerberge. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toujours à la plus grande gloire de Dieu. Conſultez l'Apocalypſe de Méliton, par l'évêque du Bellai.

ABBÉ.

Où allez-vous, monſieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé ſignifie père? Si vous le devenez, vous rendez ſervice à l'État; vous faites la meilleure œuvre ſans doute que puiſſe faire un homme; il naîtra de vous un être penſant. Il y a dans cette action quelque choſe de divin.

Mais ſi vous n'êtes monſieur l'abbé que pour avoir été tonſuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice ſimple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au ſupérieur qu'ils éliſaient. L'abbé était leur père ſpirituel. Que les mêmes noms ſignifiaient avec le temps des choſes différentes! L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres: mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis deux cent, quatre cent mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères

Digitized by Google

ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déja dit ; il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres ſans vêtement & ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui diſent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne ſerons-nous pas princes ? les évêques le ſont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis ; ils ſe ſont élevés ; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, meſſieurs, envahiſſez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de ſuperſtition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux : tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile, & que de toutes nos ſecrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien,

Digitized by Google

pas une seule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte, la main nue, paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

Digitized by Google

On a cru qu'un phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Égyptiens; ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Égypte, on a dit encore que ce phyſicien inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine, mère de trois eſpèces.

Pluſieurs naturaliſtes avaient déjà répété ces inventions; il eſt venu un homme qui, étant poſſeſſeur de ſix cents ruches, a cru mieux examiner ſon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt M. Simon qui ne ſe pique de rien, qui écrit très-ſimplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en ſait plus que monſieur le prieur de Jonval & que monſieur le comte du *Spectacle de la nature*; il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui préſident aux ouvrages; il les a vus, il les a deſſinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Hiſtoire de la reine d'Achen*, la prétendue reine abeille avec ſon ſérail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille

Digitized by Google

des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes, ſur ſon bras nu. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſaim qui ſortait de la mère ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſaims entiers ſur leur poitrine & leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs de ſon temps. Il ſe pourrait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par haſard à la tête des autres. Il faut bien que, lorſqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eſt ce qui me paraît plus que douteux.

Pluſieurs eſpèces d'animaux s'attroupent & vivent enſemble. On a comparé les béliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a ſouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les

Digitized by Google

les yeux. On a oublié que très-ſouvent auſſi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il eſt quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'eſt dans un coq; il appelle ſes poules, il laiſſe tomber pour elles le grain qu'il a dans ſon bec; il les défend, il les conduit; il ne ſouffre pas qu'un autre roi partage ſon petit Etat. Il ne s'éloigne jamais de ſon ſérail. Voilà une image de la vraie royauté; elle eſt plus évidente dans une baſſe-cour que dans une ruche.

On trouve dans les Proverbes attribués à Salomon, « qu'il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de » la terre & qui ſont plus ſages que les ſages; les four- » mis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pen- » dant la moiſſon; le lièvre, peuple faible qui couche » ſur des pierres; la ſauterelle qui n'ayant pas de rois, » voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes » mains, & qui demeure dans les palais des rois ». J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lièvres qui ne couchent point ſur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace, vient de faire éclorre un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims

Digitized by Google

lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très-utile : mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables, à la poéſie. La fameuſe fable des abeilles de Mandeville fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſsèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſaim
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairèrent;
Ils ſont tous déſabuſés;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſpèrent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les

Digitized by Google

abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le condamne & au boureau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les serruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons; mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

Digitized by Google

ABRAHAM.

SECTION PREMIÈRE.

Nous ne devons rien dire de ce qui est divin dans Abraham, puisque l'Écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux usages; car ces usages, ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée, ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des temps, absolument perdue dans les lieux où les grands évènemens sont arrivés, est venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate, le Jourdain & le Nil; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'Abraham, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(1) « Tharé vécut soixante & dix ans, & engendra » Abraham, Nacor & Aran.

(2) « Et Tharé ayant vécu deux cent cinq ans, » mourut à Haran ».

(1) Genèse, ch. XI, v. 26. (2) *Ibid.* v. 32.

Digitized by Google

Le Seigneur dit à Abraham : (1) « Sortez de votre » pays, de votre famille, de la maiſon de votre père, » & venez dans la terre que je vous montrerai ; & » je vous rendrai père d'un grand peuple ».

Il paraît d'abord évident par le texte, que Tharé ayant eu Abraham à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq ; & Abraham étant ſorti de la Chaldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent trente-cinq ans lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à peu-près le ſentiment de S. Étienne (2) dans ſon diſcours aux Juifs ; mais la Genèſe dit auſſi :

(3) « Abraham avait ſoixante & quinze ans lorſ- » qu'il ſortit de Haran ».

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'Abraham ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment Abraham était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & ſeulement de ſoixante & quinze ? S. Jérôme & S. Auguſtin diſent que cette difficulté eſt inexplicable. Dom Calmet, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problême, croit dénouer aiſément le nœud, en diſant qu'Abraham était le cadet des enfans de Tharé, quoique la Genèſe le nomme le premier, & par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître Abraham dans la ſoixante & dixième année de ſon père ; & Calmet le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire

(1) Genèſe, chap. XII, v. 1.
(2) Actes des Apôtres, ch. VII.
(3) Genèſe, chap. XII, v. 4.

Digitized by Google

nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant Moréri, ſoixante & dix ſyſtêmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par Dieu même. Depuis Moréri il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Écriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur Abraham qu'on lui attribue d'années dans le texte, quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtêmes, il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? la réſignation.

L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant Dieu. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment Sara, femme d'Abraham, était auſſi ſa ſœur. Abraham dit poſitivement au roi de Gérar, Abimelec, par qui Sara avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac: « Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon » père, mais non pas de ma mère; & j'en ai fait » ma femme ».

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment

Digitized by Google

Sara était sœur de son mari. Dom Calmet, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les temps & selon les lieux. On peut supposer qu'Abraham, fils de Tharé, idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa Sara, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'Église excusent moins Abraham d'avoir dit en Égypte à Sara : « Aussi-tôt que les Égyp» tiens vous auront vue, ils me tueront & vous pren» dront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma » sœur, afin que mon ame vive par votre grace ». Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Égypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par Abimelec, roi de Gérar, dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de Pharaon, « beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & » d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs » & servantes ». Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les Pharaons étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Égypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Égypte tous les ans, pendant

Digitized by Google

quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'Abraham chez les Égyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de temps, inventé les arts & toutes les ſciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puiſqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire, cent années après l'époque hébraïque du déluge de Noé, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller juſqu'aux cieux. S. Jérôme, dans ſon commentaire ſur Iſaïe, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorſque Dieu deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Égypte, qui n'ont qu'environ

Digitized by Google

cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux, que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'Abraham, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Chaldéens, le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'Abraham; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'Abraham était le Brama des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. Mahomet dans ſon Koran voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici comme il en parle au troiſième ſura ou chapitre: » Abraham n'était ni juif ni chrétien; il était un mu» ſulman orthodoxe; il n'était point du nombre de » ceux qui donnent des compagnons à Dieu ».

La témérité de l'eſprit humain a été pouſſée juſqu'à

Digitized by Google

imaginer que les Juifs ne ſe dirent deſcendans d'Abraham que dans des temps très-poſtérieurs, lorſqu'ils eurent enfin un établiſſement fixe dans la Paleſtine. Ils étaient étrangers, haïs & mépriſés de leurs voiſins. Ils voulurent, dit-on, ſe donner quelque relief en ſe faiſant paſſer pour deſcendans d'Abraham révéré dans une grande partie de l'Aſie. La foi que nous devons aux livres ſacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections ſur le commerce immédiat qu'Abraham eut avec Dieu, ſur ſes combats, & ſur ſes victoires.

Le Seigneur lui apparut après ſa ſortie d'Égypte, & lui dit : « Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le » midi & l'occident : je vous donne pour toujours à » vous & à votre poſtérité juſqu'à la fin des ſiècles, » *in ſempiternum*, à tout jamais, tout le pays que vous » voyez (1) ».

Le Seigneur, par un ſecond ſerment, lui promit enſuite « tout ce qui eſt depuis le Nil juſqu'à l'Eu» phrate (2) ».

Ces critiques demandent comment Dieu a pu promettre ce pays immenſe que les Juifs n'ont jamais poſſédé, & comment Dieu a pu leur donner à tout jamais la petite partie de la Paleſtine dont ils ſont chaſſés depuis ſi long-temps ?

Le Seigneur ajoute encore à ces promeſſes, que la poſtérité d'Abraham ſera auſſi nombreuſe que la

(1) Genèſe, ch. XIII, verſ. 14 & 15.
(2) *Ibid*, ch. XV, verſ. 18.

Digitized by Google

poussière de la terre. « Si l'on peut compter la pous-
» sière de la terre, on pourra compter aussi vos des-
» cendans (1) ».

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cent mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'Église substituée à la synagogue est la véritable race d'Abraham, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine, mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise, du temps du pape Urbain II, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Testament comme une figure du nouveau, tout est accompli ou le sera, & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'Abraham auprès de Sodome; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, un roi de Perse, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations; & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas, qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de Dieu n'était point raccourci. Voyez Gédéon

(1) Genèse, chap. XV, vers. 18.

Digitized by Google

qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez Samſon qui tue ſeul mille philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires profanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents ſpartiates arrêtèrent un moment l'armée de Xerxès, au pas des Thermopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi Léonidas, que Xerxès eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-temps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents ſpartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en pièces. Auſſi, dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante ſuiſſes qui mirent en déroute (1) à Morgate toute l'armée de l'archiduc

(1) En 1315.

Digitized by Google

Léopold d'Autriche, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Thermopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire..... Où nous a conduits Abraham?

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

SECTION II.

Abraham est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Égyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de

Digitized by Google

ce peuple a été visiblement écrite par le S. Esprit, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu, & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes: on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de-là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie, & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays de Haran après la mort de

Digitized by Google

ſon père Tharé le potier : mais la-même Genèſe dit auſſi que Tharé ayant engendré Abraham à ſoixante & dix ans, ce Tharé vécut juſqu'à deux cent cinq ans, & enſuite qu'Abraham partit de Haran; ce qui ſemble dire que ce fut après la mort de ſon père.

Ou l'auteur ſait bien mal diſpoſer une narration, ou il eſt clair par la Genèſe même, qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile, auſſi pierreuſe que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues: il faut paſſer des déſerts pour y arriver: mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendans pluſieurs ſiècles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Égypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis; eſt-il naturel qu'on aille demander du blé ſi loin, & dans un pays dont on n'entend point la langue? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis ſa femme Sara, qui était

Digitized by Google

extrêmement jeune, & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il; afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes; ce qui prouve que l'Égypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs au roi de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le roi d'Égypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Égypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins

Digitized by Google

fins & délicats, excellens métaphyſiciens, gens ſans préjugés & point du tout pédans.

Au reſte, ce nom Bram, Abram était fameux dans l'Inde & dans la Perſe : pluſieurs doctes prétendent même que c'était le même légiſlateur que les Grecs appelèrent Zoroaſtre. D'autres diſent que c'était le Brama des Indiens, ce qui n'eſt pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raiſonnable à beaucoup de ſavans, c'eſt que cet Abraham était chaldéen ou perſan : les Juifs dans la ſuite des temps ſe vantèrent d'en être deſcendus, comme les Francs deſcendent d'Hector, & les Bretons de Tubal. Il eſt conſtant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux juſqu'au nom d'Iſraël, lequel eſt chaldéen, ſuivant le témoignage même du juif Flavien Joſephe. On ſait qu'elle prit juſqu'au nom des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela Dieu du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova, ou Iaho, que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate juſqu'à l'Oxus, était appelée Kish-Ibrahim, Milat-Ibrahim. C'eſt ce que toutes les recherches faites ſur les lieux par le ſavant Hyde nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'hiſtoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux

Digitized by Google

habits : ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'eſt un ſingulier exemple de la ſtupidité humaine que nous ayions ſi long temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enſeigné aux autres, tandis que leur hiſtorien Joſephe avoue lui-même le contraire.

Il eſt difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il eſt évident que tous les royaumes de l'Aſie étaient très-floriſſans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs poſſédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Égypte ou en Aſie, & chez les Juifs, il eſt bien naturel de penſer que le petit peuple nouveau, ignorant, groſſier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, floriſſante & induſtrieuſe.

C'eſt ſur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biſcaye, Cornouailles, Bergame le pays d'Arlequin, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biſcaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enſeignèrent les Grecs.

(Article tiré de M. Fréret).

SECTION III.

Il ne faut pas croire qu'Abraham ait été ſeulement connu des Juifs, il eſt révéré dans toute l'Aſie & juſqu'au fond des Indes. Ce nom, qui ſignifie *père d'un*

Digitized by Google

peuple dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un Abraham.

Les livres hébreux le font fils de Tharé, & les Arabes disent que ce Tharé était son aïeul, & qu'Azar était son père; en quoi ils ont été suivis par plusieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions sur l'année dans laquelle Abraham vint au monde, & je n'en hasarderai pas une quarante-troisième; il paraît même, par les dates, qu'Abraham a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne: mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'Abraham ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en existerait pas moins; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés & des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que Dieu eût dicté de fausses dates?

Philon le juif & Suidas rapportent que Tharé, père ou grand-père d'Abraham, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel,

Digitized by Google

n'était pas encore peut être établie en Chaldée; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, & toutes étaient paisiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. Laban, le beau-père de Jacob, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voisine eût ses dieux, & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Écriture dit que le dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Canaan, ordonna à Abraham de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénites. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le sens mystique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une semence dont elles ne descendaient pas; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promesses, la famille d'Abraham fut affligée de la famine, & alla en Égypte pour avoir du blé: c'est une destinée singulière que les Hébreux n'aient jamais été en Égypte que pressés par la faim; car Jacob y envoya depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec Sara sa femme, âgée de soixante & cinq ans; elle était très-belle, & Abraham craignait que les

Digitized by Google

Égyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté : il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la molesse ont affaiblie depuis ; c'est le sentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'Hélène avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par Pâris. Ce que Abraham avait prévu arriva ; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante & cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes ; mais le Seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi sut que cette beauté dangereuse était la femme d'Abraham ; mais enfin il le sut, & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de Saraï fût inaltérable ; car vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt dix ans, & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé Abimelec, Abraham, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Égypte : Dieu apparut en songe à cet Abimelec, & le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de Sara était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probablement la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul iota de leur loi qu'ils ne crussent ;

Digitized by Google

mais l'hiſtorique n'exigeait pas le même reſpect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de S. Edouard, & qui ne croyaient pas tous abſolument que S. Edouard guérit des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéiſſant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaiſſeau tiré au rivage par la ceinture d'une veſtale, de la pierre coupée par un raſoir; &c. Voilà pourquoi Joſephe l'hiſtorien, très-attaché à ſon culte, laiſſe à ſes lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux Saducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il ſoit ſi ſouvent parlé des anges dans l'ancien Teſtament; mais il n'était pas permis à ces Saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abſtinences preſcrites.

Cette partie de l'hiſtoire d'Abraham, c'eſt-à-dire ſes voyages chez les rois d'Égypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive exiſtait dans une ſeule famille; qu'il y avait déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter; que par conſéquent la loi de Moïſe, qui eſt poſtérieure, ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, & Dieu eſt ſans doute le maître des temps. Il eſt vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raiſon, que Dieu, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre humain; mais, s'il eſt prouvé qu'il

Digitized by Google

se soit conduit autrement, ce n'est pas à nous à l'interroger.

Le reste de l'histoire d'Abraham est sujet à de grandes difficultés. Dieu, qui lui apparaît souvent, & qui fait avec lui plusieurs traités, lui envoie un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir Sara, qui avait cuit le pain. L'un de ces anges, que le texte appelle le Seigneur, l'Eternel, promet à Sara que dans un an elle aura un fils. Sara, qui avait alors quatre vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années (*a*), se mit à rire de la promesse; preuve qu'elle avouait sa décrépitude; preuve que, selon l'écriture même, la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue grosse, charme l'année suivante le roi Abimelec, comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'Abraham comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on sera encore très embarrassé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promesse que Dieu fait à Abraham de l'investir lui & sa postérité de toute la terre de Canaan, que jamais ce chaldéen ne posséda?

(*a*) Il devait même avoir alors 143 ans, suivant quelques interprètes. *Voyez* la 1re. Section.

Digitized by Google

c'eſt-là une de ces difficultés qu'il eſt impoſſible de réſoudre.

Il paraît étonnant que Dieu ayant fait naître Iſaac d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centenaire, il ait enſuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de Dieu ſemble faire voir que, dans le temps où cette hiſtoire fut écrite, les ſacrifices de victimes humaines étaient en uſage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de Jephté. Mais on peut dire que l'obéiſſance d'Abraham, près de ſacrifier ſon fils au Dieu qui le lui avait donné, eſt une allégorie de la réſignation que l'homme doit aux ordres de l'Être ſuprême.

Il y a ſur-tout une remarque bien importante à faire ſur l'hiſtoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans ſont Iſaac, né de ſa femme par une faveur miraculeuſe de la Providence, & Iſmaël, né de ſa ſervante. C'eſt dans Iſaac qu'eſt bénie la race du patriarche, & cependant Iſaac n'eſt le père que d'une nation malheureuſe & mépriſable, long-temps eſclave & plus long-temps diſperſée. Iſmaël, au contraire, eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans & des plus étendus de l'univers.

Les muſulmans ont une grande vénération pour Abraham, qu'ils appellent Ibrahim. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui penſent que ſon tombeau eſt à la Mecque, l'y révèrent.

Digitized by Google

Quelques anciens perſans ont cru qu'Abraham était le même que Zoroaſtre. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures ; mais par le texte de l'Écriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabons qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Paleſtine, en Égypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un ſépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonſtances de ſa vie, c'eſt qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré Iſaac, il ſe fit circoncire lui & ſon fils Iſmaël & tous ſes ſerviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Égyptiens. Il eſt difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'eſt qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper ſon prépuce à cent ans ?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres ſeuls d'Égypte étaient anciennement diſtingués par cette coutume. C'était un uſage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Aſie, que les plus ſaints perſonnages préſentaſſent leur membre viril à baiſer aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en proceſſion en Égypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque choſe de noble & de ſacré, comme un ſymbole de la puiſſance divine : on jurait par elles ; & lorſque l'on faiſait un ſerment à quelqu'un, on

Digitized by Google

mettait la main à ſes *teſticules* ; c'eſt peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent enſuite leur nom, qui ſignifie *témoins*, parce qu'autrefois ils ſervaient ainſi de témoignage & de gage. Quand Abraham envoya ſon ſerviteur demander Rebecca pour ſon fils Iſaac, le ſerviteur mit la main aux parties génitales d'Abraham, ce qu'on a traduit par le mot *cuiſſe*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'eſt pas plus étonnant aux yeux d'un philoſophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête ; & il n'eſt pas étonnant que ceux qui voulaient ſe diſtinguer des autres hommes, miſſent un ſigne à cette partie révérée.

La Genèſe dit que la circonciſion fut un pacte entre Dieu & Abraham ; & elle ajoute expreſſément qu'on fera mourir quiconque ne ſera pas circoncis dans la maiſon. Cependant on ne dit point qu'Iſaac l'ait été, & il n'eſt plus parlé de circonciſion juſqu'au temps de Moïſe.

On finira cet article par une autre obſervation, c'eſt qu'Abraham, ayant eu de Sara & d'Agar deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut ſix fils de Céthura qui s'établirent dans l'Arabie ; mais leur poſtérité n'a point été célèbre.

Digitized by Google

ABUS.

Vice attaché à tous les uſages, à toutes les lois, à toutes les inſtitutions des hommes; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les États. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais: Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront: Nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira: Nous ſommes puiſſans ſur mer & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus.*

C'eſt une erreur de penſer que maître Pierre de Cugnières, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, ſous Philippe de Valois. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de Louis XII. Pierre Cugnières fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs hauts-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs, qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute juſtice; & ils

Digitized by Google

regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans son palais, & non pas dans sa cour du parlement, comme le dit Pasquier : le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs, & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par Pierre Cugnières.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

Digitized by Google

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés; ſinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il ſerait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IX°. Ils ſe faiſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teſtamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'Égliſe; & pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils faiſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à peu près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de Clément VI. Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Digitized by Google

Il dit que Jéſus-Chriſt étant Dieu & homme, avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel; & que par conſéquent les miniſtres de l'Égliſe, qui lui avaient ſuccédé, étaient les juges-nés de tous les hommes ſans exceptions. Voici comme il s'exprima:

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère ſa gent dûment,
Rends-lui le ſien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome Ier des Libertés de l'Égliſe gallicane).

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il aſſura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Égliſe. Il repréſenta que les juges eccléſiaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les ſuivre.

Cette grande aſſemblée ne ſervit à rien; le roi croyait avoir beſoin alors de ménager le pape né dans ſon royaume, ſiégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur Louis de Bavière. La politique dans tous les temps, conſerva les abus dont ſe

Digitized by Google

plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de Pierre Cugnières. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus.*

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'État, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que Locke a tant recommandé, « définissez les termes ».

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel,

Digitized by Google

annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de lèſe-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté, un argumentant entend preſque toujours une choſe, & ſon adverſaire un autre. Un troiſième ſurvient qui n'entend ni le premier ni le ſecond ; & qui n'en eſt pas entendu.

Dans les diſputes ſur la liberté, l'un a dans la tête la puiſſance d'agir, l'autre la puiſſance de vouloir, le dernier le deſir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans ſon cercle, & ne ſe rencontrent jamais.

Il en eſt de même dans les querelles ſur la grace. Qui peut comprendre ſa nature, ſes opérations, & la ſuffiſante qui ne ſuffit pas, & l'efficace à laquelle on réſiſte ?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme ſubſtantielle* ſans en avoir la moindre notion. On y a ſubſtitué les natures plaſtiques ſans y rien gagner.

Un voyageur eſt arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le payſan ; il prend la droite & ſe noie ; l'autre court à lui : Eh, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un

Digitized by Google

un norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de Dieu*, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle?

Dans le temps que les fragmens de Pétrone faisaient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : Nous avons ici un Pétrone entier; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration : *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'est une chose dès long-temps publique. Puis-je voir ce Pétrone? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit Capponi. Il le mène à l'Église où repose le corps de Saint Pétrone. Meibomius prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite Daniel a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé Martial, cent historiens sont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jésuite d'Orléans dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment Northampthon & Soutampthon, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques, pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'Iſaïe : « Comment » es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te » levais le matin »? On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui

Digitized by Google

répond à l'étoile de Vénus, a été traduit par le mot Lucifer en latin, le diable, depuis ce temps-là s'est toujours appelé Lucifer (1).

On s'est fort moqué de la carte du Tendre de mademoiselle Scudéri. Les amans s'embarquent sur le fleuve de Tendre, on dîne à Tendre sur Estime, on soupe à Tendre sur Inclination, on couche à Tendre sur Desir; le lendemain on se trouve à Tendre sur Passion, & enfin à Tendre sur Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, sur-tout quand ce sont des Clélies, des Horatius Coclès, & des Romains austères & agrestes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de Tarquin & celui de Céladon; entre l'amour de David pour Jonathas, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé Desfontaines pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, est le King-tien de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entre eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé Maigrot, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce Maigrot ne sait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire

(1). Voyez BERER & DIABLE.

Digitized by Google

dire ce qu'il entend par King-tien; Maigrot ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatyre qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire; mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours :

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi vive & ſi longue
Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

ACADÉMIE.

Les académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance, ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire, ce que la politeſſe eſt aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie françaiſe, & ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie françaiſe qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de Louis XIII, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuſtre corps. La ſociété de Londres a eu le même avantage.

Digitized by Google

Le célèbre Colbert, étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques uns de ſes confrères à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée, dont furent enſuite Racine & Boileau, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui des belles-lettres, & celle de l'académie des ſciences de 1666. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de Louis XIV.

Lorſqu'après la mort de Jean-Baptiſte Colbert & celle du marquis de Louvois, le comte de Pontchartrain, ſecrétaire d'État, eut le département de Paris, il chargea l'abbé Bignon, ſon neveu, de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élèves, titre encore plus déſagréable & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'État, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé Bignon oſa propoſer le même règlement à l'académie françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de

Digitized by Google

l'académie furent les premiers à rejeter ſes offres & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé Bignon qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confrères, ne remit plus le pied à l'académie françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de Pontchartrain fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte ſur-le-champ d'une diſſertation ſur des points épineux de phyſique & de mathématique; & il paſſa pour un Mécène. Cet uſage de réſumer les diſcours a ceſſé, mais la dépendance eſt demeurée.

Ce mot d'académie devint ſi célèbre que lorſque Lulli, qui était une eſpèce de favori, eut obtenu l'établiſſement de ſon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inſérer dans les patentes, que c'était une » académie royale de muſique, & que les gentilshommes » & les demoiſelles pourraient y chanter ſans déro» ger ». Il ne fit pas le même honneur aux danſeurs & aux danſeuſes; cependant le public a toujours conſervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de muſique.

On ſait que ce mot académie emprunté des Grecs ſignifiait originairement une ſociété, une école de philoſophie d'Athènes, qui s'aſſemblait dans un jardin légué par Académus.

Les Italiens furent les premiers qui inſtituèrent de telles ſociétés après la renaiſſance des lettres.

Digitized by Google

L'académie de la Cruſca eſt du ſeizième ſiècle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On diſait *académie de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'académie françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très-inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très-rare. Cette groſſièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé Foucher, de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur Zoroaſtre, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient trop en uſage dans les écoles.

Digitized by Google

& que le savoir-vivre a proscrites ; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens* de Saint-Evremond eut quelque réputation en son temps ; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes satyres de Boileau sont immortelles. Je ne sais pourquoi Pélisson dit que la comédie des Académiciens tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de Saint-Evremond qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses (1).

(1) Voyez le *Mercure de France*, juin, page 151 ; juillet, deuxième volume, page 154 ; & août, page 122, année 1769.

Digitized by Google

SECTION PREMIÈRE.

On a tant parlé, tant écrit d'Adam, de sa femme, des préadamites, &c..... les rabbins ont débité sur Adam tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur Adam une idée assez neuve, du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scoliaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur Adam dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des Ptolémées. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur Aurélien.

Or l'historien Josephe avoue dans sa réponse à Appion, que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. « Nous habitons, » dit-il, un pays éloigné de la mer; nous ne nous ap» pliquons point au commerce; nous ne communi» quons point avec les autres peuples.... Y a-t-il sujet

Digitized by Google

» de s'étonner que notre nation habitant si loin de la » mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu » connue (1) » ?

On demandera ici comment Joſephe pouvait dire que ſa nation affectait de ne rien écrire, lorſqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, ſans compter le *Targum* d'Onkelos. Mais il faut conſidérer que vingt-deux volumes très-petits, étaient fort peu de choſe en comparaiſon de la multitude des livres conſervés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de Céſar.

Il eſt conſtant que les juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en aſtronomie, en géométrie, en géographie, en phyſique ; qu'ils ne ſavaient rien de l'hiſtoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'inſtruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était ſi pauvre qu'il leur manquait pluſieurs modes dans la conjugaiſon de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, perſonne ſur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'Adam, ni d'Eve, ni d'Abel, ni de Caïn, ni de Noé. Le ſeul Abraham fut connu des peuples orientaux dans la

(1) Les Juifs étaient très-connus des Perſes, puiſqu'ils furent diſperſés dans leur empire, enſuite des Egyptiens, puiſqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puiſqu'ils avaient des ſynagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours ſéparés par leur inſtitution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

Digitized by Google

ſuite des temps : mais nul peuple ancien ne connaît que cet Abraham ou cet Ibrahim fût la tige du peuple juif.

Tels ſont les ſecrets de la Providence, que le père & la mère du genre humain furent toujours entièrement ignorés du genre humain, au point que les noms d'Adam & d'Eve ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perſe, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même, juſque vers le temps de Mahomet. Dieu daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite & la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'Adam & Eve aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne ſe trouva-t-il ni en Égypte ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni Orphée, ni Linus, ni Thamiris, n'en parlèrent-ils point, car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé ſans doute par Héſiode & ſur-tout par Homère qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'Adam & d'Eve.

Eusèbe, dans ſon Hiſtoire univerſelle, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects ; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraiſemblance en faveur de nos premiers parens.

Digitized by Google

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'Adimo & celui de Procriti sa femme. Si Adimo ressemble un peu à notre Adam, les Indiens répondent: » Nous sommes » un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût » portée vers le Jourdain. Les Égyptiens, les Persans, » les Arabes venaient chercher dans notre pays la sa- » gesse & les épiceries, quand les Juifs étaient incon- » nus au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir » pris notre Adimo de leur Adam. Notre Procriti ne » ressemble point du tout à Eve, & d'ailleurs leur » histoire est entièrement différente.

» De plus le Veidam, dont l'Ezourveidam est le » commentaire, passe chez nous pour être d'une an- » tiquité plus reculée que celle des livres juifs; & » ce Veidam est encore une nouvelle loi donnée aux » brachmanes quinze cents ans après leur première » loi appelée Shasta ou Shasta-bad ».

Telles sont à peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'Adam & d'Eve, d'Abel & de Caïn, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épi- ceries chez eux & désoler leur pays.

Le phénicien Sanchoniaton, qui vivait certaine- ment avant le temps où nous plaçons Moïse (1), & (1) Ce qui fait penser à plusieurs savans que Sanchoniaton est

qui est cité par Eusèbe comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait Moïse jusqu'au temps de Noé ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'Adam, ni d'Eve, ni d'aucun de leurs descendans ; ni de Noé même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par Philon de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phôx*, *Liban*, *Usoüs*, *Halieus*, *Chrisor*, *Technites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de Noé ni d'Adam dans aucune des antiques dynasties d'Égypte ; ils ne se trouvent point chez les Chaldéens : en un mot, la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-temps ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence

antérieur au temps où l'on place Moïse, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Béryte. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si Sanchoniaton avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont Moïse inonda l'Egypte ; il aurait sûrement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. Eusèbe, Jules Africain, Saint Ephrem, tous les pères grecs & syriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. Eusèbe sur-tout qui reconnaît l'authenticité de Sanchoniathon, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé Moïse.

Digitized by Google

qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par Dieu même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit César, Antoine, Crassus, Pompée, Cicéron, Marcellus, Métellus, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit: Nous descendons tous d'un même père nommé Adam? Tout le sénat romain aurait crié: Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à Noé, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit: Nous étions huit, Noé & sa femme, leurs trois fils Sem, Cham & Japhet, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'Adam en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans doute des grands monumens, des témoignages inconteſtables que Noé & ses enfans auraient laissés de notre commun père: toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais

Digitized by Google

des noms d'Adam & de Noé, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger: tant les hommes sont attachés à leurs préjugés!

SECTION II.

La pieuse madame de Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révélé ce grand secret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'Adam; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme: mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savans, sont tout étonnés, quand ils lisent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appelait Procriti qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays

Digitized by Google

de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam, qui était roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la société de Jésus, c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

*(Tiré d'une lettre du chevalier de R***.)*

SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si Adam a eu la science infuse ou non; ceux qui ont si long-temps agité cette question n'avaient la science ni infuse, ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'Adam, que de savoir la date du Veidam, du Hanscrit, & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'Adam & d'Eve, & leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé

Digitized by Google

de pareilles ; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à-peu-près semblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Égyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Égypte y avaient entendu parler, tout grossiers qu'ils étaient, de la philosophie allégorique des Égyptiens. Ils mêlerent depuis à ces faibles connaissances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long esclavage ; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme ; l'esprit de vie soufflé de la bouche de Dieu au visage d'Adam ; le Tigre, l'Euphrate, le Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin ; & la défense de manger d'un fruit, défense qui a produit la mort aussi bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le serpent est un animal très-subtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyait longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'Adam, & ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation est différente de la nôtre, habitaient de vastes contrées.

Digitized by Google

contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique (1).

Au reſte il eſt aſſez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raiſon, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèſe, où tout doit être néceſſairement miracle, puiſqu'il s'agit de la création. C'eſt peut-être à cauſe de la manière ſingulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verſet : « au commencement les dieux » firent le ciel & la terre » ; on put craindre que les jeunes juifs n'en priſſent occaſion d'adorer pluſieurs dieux. C'eſt peut-être parce que Dieu ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au ſixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction ſous les yeux de la jeuneſſe. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que « les » dieux firent l'homme à leur image », & que ces expreſſions preſentaient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'eſt peut-être parce qu'il eſt dit que Dieu ôta une côte à Adam pour en former la femme, & que les jeunes gens inconſidérés qui ſe ſeraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu ſoupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'eſt peut-être parce que Dieu, qui ſe promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, ſe moque d'Adam après ſa chute, & que ce ton railleur aurait trop inſpiré à la jeuneſſe le goût de la plaiſanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raiſons très-plauſibles

(1) Voyez AMÉRIQUE.

Digitized by Google

d'en interdire la lecture ; mais, ſur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'eſt encore une choſe ſurprenante que les Juifs ne duſſent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il ſemble qu'il devait être propoſé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout ſans examen, plutôt qu'à la jeuneſſe qui ſe pique déjà de juger & de rire. Il ſe peut faire auſſi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre, dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la ſeconde femme d'Adam, nommée Lillith, que les anciens rabbins lui ont donnée ; il faut convenir qu'on ſait très-peu d'anecdotes de ſa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanſon attribuée à Jéſus-Chriſt. Danſe ſacrée. Cérémonies.

N'est-ce pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on ſe ſerve du même mot envers l'Être ſuprême & une fille? On ſort quelquefois d'un ſermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer Dieu en eſprit & en vérité ; de-là on court à l'opéra où il n'eſt queſtion « que du charmant objet *que j'adore*, » & des *aimables traits dont ce héros adore les at-* » *traits* ».

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent

Digitized by Google

point dans cette profanation extravagante. Horace ne dit point qu'il adore Lalagé. Tibulle n'adore point Délie. Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans Pétrone.

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs Philis étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à Dieu. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie, ni en Afrique d'aller à la moſquée ou au temple du lieu; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſile même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de la Chine, on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de

Digitized by Google

majeſtueux, comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaiſe.

Dans d'autres pays, il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuſes à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'Égliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu ſait que les anciens Égyptiens faiſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; David chantait & danſait devant l'arche.

S. Matthieu parle d'un cantique chanté par Jéſus-Chriſt même & par les apôtres après leurs pâques (1). Ce cantique, qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me lettre de S. Auguſtin à l'évêque Cérétius..... S. Auguſtin ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel

(1) *Hymno dicto*, S. Matthieu, ch. XXVI, v. 39.

Digitized by Google

qu'on le trouve par parcelles dans Auguſtin même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux ſauver, & veux être ſauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *danſez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. Mahomet avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque reſſemblance & quelque différence; mais on adore Dieu par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur, ſoit par le dogme, ſoit par les rites; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique; en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de

Digitized by Google

perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un dieu unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les dryades, les naïades, comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Antinoüs, le mignon d'Adrien, fût adoré par les nouveaux Égyptiens du même culte que Sérapis; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Égyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'Iſis & Oſiris. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : « Définiſſez les termes (1) ».

Eſt-il bien vrai que Simon qu'on appelle le *magicien*, fut adoré chez les Romains ? Il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

S. Juſtin, dans ſon *Apologie* auſſi inconnue à Rome que ce Simon, dit que ce dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inſcription : *Simoni deo ſancto*. S. Irénée, Tertullien atteſtent la même choſe; mais à qui l'atteſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome; à des Africains, à des

(1) Voyez ALEXANDRE.

Digitized by Google

Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt : *Semo ſanco deo fidio*, & non pas, *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter Denys d'Halicarnaſſe, qui dans ſon quatrième livre rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live: *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce Dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome ; il fut conſacré par Tarquin le ſuperbe, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de Quirinus. Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père Semo, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi Ovide dit dans ſes faſtes :

Quærebam nonas Sanco, Fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour Simon le magicien. S. Cyrille de Jéruſalem n'en doutait pas ; & S. Auguſtin, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que Simon le magicien lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon Hélène par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre

Digitized by Google

fable que S. Pierre & ce Simon avaient tous deux comparu devant Néron ; qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de Néron même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que Simon ſe fit enlever par des diables dans un chariot de feu ; que S. Pierre & S. Paul le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il ſe caſſa les jambes, qu'il en mourut, & que Néron irrité fit mourir S. Paul & S. Pierre (1).

Abdias, Marcel, Hégéſippe ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. Arnobe, S. Cyrille de Jéruſalem, Sévère-Sulpice, Philaſtre, S. Épiphane, Iſidore de Damiette, Maxime de Turin, pluſieurs autres auteurs ont donné cours ſucceſſivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, juſqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une ſtatue de *Semo ſancus deus fidius*, & que le ſavant père Mabillon ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inſcription : *Semoni ſanco deo fidio.*

Cependant il eſt certain qu'il y eut un Simon que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un Apollonios de Thiane. Il eſt vrai encore que ce Simon, né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux auxquels il perſuada qu'il était envoyé de Dieu, & la vertu de Dieu même. Il baptiſait ainſi que les apôtres baptiſaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jéruſalem, osèrent oppoſer ce Simon à Jéſus-Chriſt

(1) Voyez SAINT-PIERRE.

Digitized by Google

reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étaient de la tribu de Benjamin ou de celle de Juda. Il baptisait comme eux, mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par Saint Jean-Baptiste, selon ces paroles (1) : « Celui qui doit » venir après moi est plus puissant que moi ; il vous » baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu ».

Simon allumait par-dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand ; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré : S. Justin est le seul qui le croie.

Ménandre se disait, comme Simon, envoyé de Dieu & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & sur-tout Barcochebas prenaient le titre d'envoyés de Dieu ; mais Barcochebas lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des Alexandre ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves : encore n'est-ce pas une adoration proprement dite ; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à Octave par Virgile & par Horace.

ADULTÈRE.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia*, dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point francisé.

(1) Matth. ch. III, v. 11.

Digitized by Google

Nous ne la devons ni à la langue syriaque, ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses clefs*, *faux contrats*, *faux seing*; adulteratio. De-là, celui qui se met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. Pline le naturaliste dit (1): *Coccix ova subdet in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coccix* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains! mais comme on altère le sens de tous les mots, le cocu, suivant la bonne grammaire, devait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de Scaron (2).

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblême des cornes, & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix* (3), l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En

(1) Liv. X, ch. IX.

(2) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(3) Voyez Bouc.

Digitized by Google

effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fond, doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard* & *ſot* étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un ſot je vous aſſure.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'École des femmes,

Épouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru, qui avait beaucoup d'eſprit, diſait : Les Bautrus ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la ducheſſe eſt en adultère avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit, monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles diſent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime ; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller, & que le confeſſeur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il eſtimée ? les

Digitized by Google

dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni la confession, ni l'adultère. Il est bien vrai que Ménélas avait éprouvé ce qu'Hélène savait faire. Mais Lycurgue y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari, en ce cas, n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, & non à une maison particulière; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol: mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux, de vouloir bien faire un enfant à sa femme. Plutarque nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand Acrotatus allait se coucher avec la femme de son ami.

Allez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide.
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont toutes les lois sont fondées sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant; le mari s'en doute, & on n'aime point

Digitized by Google

à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant ; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des Aſtolphes & des Jocondes, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits ; armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreſſe de ſavoir tout

Digitized by Google

le ſecret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne ſoupe, ne ſe promène, ne va au ſpectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; ſi elle n'a point ſon amant comme les autres, elle eſt ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en eſt honteuſe ; elle n'oſe ſe montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles ſur la foi d'un circaſſien. Ils les épouſent, & ils les enferment par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaiſanteries dans ces pays-là ſur les dames & ſur les maris ; point de chanſons ; rien qui reſſemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perſe, des Indes ; mais elles ſont cent fois plus heureuſes dans leurs ſérails, que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à ſa femme pour cauſe d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), ſe contente de ſe faire ſéparer de corps & de biens.

C'eſt ici le lieu d'inſérer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation ; voici ſes plaintes ; ſont-elles juſtes ?

Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt

Digitized by Google

couverte d'opprobre par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux, & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon Égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même ; & la ſecte dont je ſuis ne la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Égliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur diſſolubile eſt ?* On me permet la ſéparation de corps

Digitized by Google

& de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement!* je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction! quel eſclavage! & ſous quelles lois avons-nous reçu la naiſſance!

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon Égliſe eſt directement contraire aux paroles que cette Égliſe elle-même croit avoir été prononcées par Jéſus-Chriſt (1): « Quiconque a renvoyé ſa femme, (excepté pour adultère) péche s'il en prend une autre ».

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un État a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère : je m'en tiens au triſte état qui me concerne : Dieu me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs; il l'a été dans tous les États démembrés de l'Empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère

(1) Matth. ch. XIX.

ſelon

Digitized by Google

selon la loi de Jésus-Christ, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. Louis le jeune fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec Éléonore de Guienne, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi Henri IV, pour répudier Marguerite de Valois, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un souverain peut abdiquer sa couronne, &, sans la permission du pape, il ne pourra abdiquer sa femme! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-temps dans cette absurde servitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Église: mais moi magistrat, qui sers l'État toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme, & l'Église n'a pas le droit de me priver d'un bien que Dieu m'accorde. Les apôtres étaient mariés, Joseph était marié, & je veux l'être. Si moi alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

Digitized by Google

Mémoire pour les femmes.

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, préſenté à la junte du Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'Évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raſer, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât ſon bien. Et moi, pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne, ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde ſur la ſelette devant des licenciés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales ; qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, & s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je ſuis trop heureuſe

Digitized by Google

de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, « que celui de vous qui est sans péché « jette la première pierre »; qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de S. Jean, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. Léontius, Maldonat, assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. Origène, S. Jérôme, S. Jean Chrysostome, Théophilacte, Nonnus, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la bible syriaque, elle n'est point dans la version d'Ulphilas.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent

Digitized by Google

qu'Ammonius, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si S. Jérôme la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari : Si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice, les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine Anne d'Angleterre n'est pas le chef de son mari ? si son mari le prince de Danemarck, qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il est donc clair que si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes.

Suite du chapitre sur l'adultère.

Pour juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient

Digitized by Google

pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte Saint Auguſtin dans ſon ſermon de la prédication de Jéſus-Chriſt ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait empriſonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fiſc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes deſirs. La femme court en inſtruire ſon mari; il la ſupplie de lui ſauver la vie aux dépens des droits qu'il a ſur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fiſc, va être conduit à la mort. Le proconſul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fiſc de ſes propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le ſac de la femme.

Il eſt certain que loin d'outrager ſon mari, elle a été docile à ſes volontés; non-ſeulement elle a obéi, mais elle lui a ſauvé la vie. S. Auguſtin n'oſe décider ſi elle eſt coupable ou vertueuſe, il craint de la condamner.

Ce qui eſt, à mon avis, aſſez ſingulier, c'eſt que Bayle prétend être plus ſévère que S. Auguſtin (1). Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir

(1) Dictionnaire de Bayle, article *Acyndinus*.

Digitized by Google

leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste, & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur Saint Augustin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le désir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stylées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé danfant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur Métaphraste de Molière. Il se pourrait — la chose est faisable — cela

Digitized by Google

n'eſt pas impoſſible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être* de Rabelais, le *que ſais-je* de Montaigne, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choſes profanes, s'entend : car pour le facté, on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de douter.

Il eſt dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de Charles II : c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier Couper voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier, tu dois » ſavoir que notre Seigneur Jéſus-Chriſt notre ſau- » veur nous a défendu d'affirmer autrement que par » *ya ya, no no.* Il a dit expreſſément : *Je vous défends* » *de jurer ni par le ciel, par ce que c'eſt le trône de* » *Dieu ; ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de* » *ſes pieds ; ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville* » *du grand roi ; ni par la tête, parce que tu n'en peux* » *rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt po- » ſitif, notre ami ; & nous n'irons pas déſobéir à Dieu » pour complaire à toi & à ton parlement.

» On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier :*

Digitized by Google

» mais il faut que vous sachiez qu'un jour Jupiter » ordonna que toutes les bêtes de somme se fissent » ferrer ; les chevaux, les mulets, les chameaux même » obéirent incontinent, les ânes seuls résistèrent ; ils » représentèrent tant de raisons, ils se mirent à braire » si long-temps que Jupiter, qui était bon, leur dit » enfin : *Messieurs les ânes, je me rends à votre prière ;* » *vous ne serez point ferrés : mais le premier faux-pas* » *que vous ferez, vous aurez cent coups de bâton* ».

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jusqu'ici fait de faux pas.

AGAR.

QUAND on renvoie son amie, sa concubine, sa maîtresse, il faut lui faire un sort au moins tolérable, ou bien l'on passe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'Abraham était fort riche dans le désert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous savons de science certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à sa maîtresse Agar quand il la renvoya dans le désert. Je parle ici seulement selon le monde, & je révère toujours les voies incompréhensibles qui ne sont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie Agar, quelques paires d'habits pour elle, & pour notre fils

Digitized by Google

Iſmaël ; une bonne ânesſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeſtiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à ſa pauvre maîtreſſe & à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'Abraham n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, & couper le cou à ſon fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne ſont pas nos voies; il eſt dit que la pauvre Agar s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avait point de déſert de Berſabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après; mais c'eſt une bagatelle, le fond de l'hiſtoire n'en eſt pas moins authentique.

Il eſt vrai que la poſtérité d'Iſmaël, fils d'Agar, ſe vengea bien de la poſtérité d'Iſaac, fils de Sara, en faveur duquel il fut chaſſé. Les Sarazins deſcendans en droite ligne d'Iſmaël ſe ſont emparés de Jéruſalem appartenante par droit de conquête à la poſtérité d'Iſaac. J'aurais voulu qu'on eût fait deſcendre les Sarazins de Sara, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot *sarazin* vient de Sarac, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple ſe ſoit jamais appelé voleur; ils l'ont preſque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin deſcendant de Sara me paraît plus doux à l'oreille.

Digitized by Google

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Égypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les Halley, les Kerſeboum, & les de Parcieux.

En 1741 M. de Kerſeboum me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de

mariés.	34500
D'hommes veufs, ſeulement.	1500
De veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine, que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles; & ce calcul eſt encore prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux ſexes. 45000
Domeſtiques. 10000
Voyageurs. 4000

Somme totale. 99500

Digitized by Google

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de MM. de Parcieux, de Saint-Maur & de Buffon; ils ſont encore plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon État.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'Hérodote, qui fait arriver Xerxès en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que Xerxès avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de ſoldats: ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que Xerxès.

La Thèbes aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. Xerxès dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. Céſar dit

Digitized by Google

que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiècles pour repeupler la Suiſſe : car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre comme du temps de Deucalion & de Pyrrha, ni à coups de plume comme le jéſuite Pétau qui fait naître ſept cent milliars d'hommes d'un ſeul des enfans du père Noé, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien, parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages, il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cents enfans, il en reſte au bout d'un

an environ.	560
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quarante ans.	300
à ſoixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre-vingt-dix ans.	5
à cent ans, perſonne.	0

Digitized by Google

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance ; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans ; & ſur un bien plus grand nombre encore que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle.

Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à deſirer autant qu'on les deſire ; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre, baptiſés ou circoncis depuis cent années ?

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cent mille habitans. Il eſt très-rare d'y trouver à la fois ſept centenaires, & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpèce humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux

Digitized by Google

à vingt-trois ans tout au plus, ſelon les meilleurs obſervateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à ſix mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-ſix, quelques-uns à ſoixante; trois ou quatre octogénaires, ſans dents & ſans yeux, meurent après avoir ſouffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté ſon fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'eſt que trop vrai, il eſt avantageux à un État bien adminiſtré, & qui a des fonds en réſerve, de conſtituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent conſidérablement; chaque année la ſomme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un État obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé Tontino, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, & qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir

Digitized by Google

de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'État puiſſe faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes; de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués, des bénéficiers, des célibataires, uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils diſent: Si je mange trop, ſi je fais un excès, le roi ſera mon héritier: l'emprunteur qui me paie ma rente viagère, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête: ils ſe mettent au régime; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on baptiſe, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main juſqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on eſt débarraſſé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paie une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre des

Digitized by Google

capitaux en rentes perpétuelles ; & la raiſon, c'eſt qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations ſpirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre, devaient néceſſairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât : & cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à Jéſus notre ſauveur, & à S. Paul ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver

Digitized by Google

prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe & ſi ridicule. On a oſé dire dans l'hiſtoire critique de Jéſus-Chriſt que de ſi grands ignorans n'étaient pas faits pour enſeigner les hommes, & que ces livres ſi long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blaſphêmes n'ont pas ſongé que Jéſus-Chriſt & S. Paul daignaient parler le langage reçu, que pouvant enſeigner les vérités de la phyſique, ils n'enſeignaient que celles de la morale, qu'ils ſuivaient l'exemple du reſpectable auteur de la Genèſe (1). En effet dans la Genèſe, l'Eſprit ſaint ſe conforme dans chaque ligne aux idées les plus groſſières du peuple le plus groſſier; la ſageſſe éternelle ne deſcendit point ſur la terre pour inſtituer des académies des ſciences. C'eſt ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs phyſiques à tous les prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On ſait bien que religion n'eſt pas philoſophie.

Au reſte les trois-quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en ſeraient effrayés.

Des livres pſeudonymes ſur l'économie générale.

Il ſerait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article

(1) Voyez Genèſe.

Digitized by Google

Grain, on ſuppoſe toujours que le maréchal de Vauban eſt l'auteur de la dixme royale. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« Bois-Guillebert s'aviſa d'abord d'imprimer la » Dixme royale ſous le nom de *Teſtament politique* » *du maréchal de Vauban*. Ce Bois-Guillebert, au- » teur du *Détail de la France*; en deux volumes, » n'était pas ſans mérite, il avait une grande connaiſ- » ſance des finances du royaume; mais la paſſion de » critiquer toutes les opérations du grand Colbert, » l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme » fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de » projets qui exagérait les maux du royaume, & qui » propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès » de ce livre auprès du miniſtère, lui fit prendre le » parti de mettre ſa Dixme royale à l'abri d'un nom » reſpecté. Il prit celui du maréchal de Vauban, & » ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France » croit encore que le projet de la Dixme royale eſt de » ce maréchal ſi zélé pour le bien public; mais la » tromperie eſt aiſée à connaître.

» Les louanges que Bois-Guillebert ſe donne à lui- » même dans la préface le trahiſſent; il y loue trop » ſon livre du Détail de la France; il n'était pas vrai- » ſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges » à un livre rempli de tant d'erreurs : on voit dans » cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire » recevoir un de ſes bâtards ».

Digitized by Google

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de Saint-Pierre, qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du Financier citoyen cite toujours le prétendu Teſtament politique de Colbert, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par Gatien de Courtilz. Quelques ignorans (1) citent encore les Teſtamens politiques du roi d'Eſpagne Philippe II, du cardinal de Richelieu, de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine, du cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Iſle. On a fabriqué juſqu'à celui de Mandrin.

L'Encyclopédie, à l'article Grain, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & déſavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de » la France, on trouve que non-ſeulement pluſieurs » de ſes terres reſtent en friche, qui pourraient pro- » duire des blés & nourrir des beſtiaux; mais que les » terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à » proportion de leur bonté, parce que le laboureur » manque de moyens pour les mettre en valeur.

» Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai remar- » qué dans le gouvernement de France un vice dont » les conſéquences ſont ſi étendues, & j'en ai félicité » ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de ſentir en

(1) Voyez ANA, ANECDOTES.

Digitized by Google

» même temps combien formidable ſerait devenue » cette puiſſance, ſi elle eût profité des avantages que » ſes poſſeſſions & ſes hommes lui offraient. *O ſua ſi » bona nôrint* » !

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un français qui, en faiſant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir Dieu de ce que les Français lui paraiſſent pauvres; mais qui en même temps ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches, & en s'écriant avec Virgile : *O s'ils connaiſſaient leurs biens !* Mais ſoit français, ſoit anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons ſuiſſes.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encore cette réflexion : « Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés » dont nous profitions par la liberté du commerce » de nos grains, ſous le règne de Henri IV & de » Louis XIII, & dans les premiers temps du règne » de Louis XIV. »

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous Henri IV. La défenſe continua ſous Louis XIII & pendant tout le temps du règne de Louis XIV. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou

Digitized by Google

plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de Louis XV plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec des reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans Héſiode, dans Xénophon, dans Virgile, dans Columelle. La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer, ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître: c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui

Digitized by Google

des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir : on ne les ferre point, leurs harnais ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie : ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très-bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eſt une

Digitized by Google

entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très-riches; le profit n'en peut égaler la dépenſe qu'après un très-long temps, ſi même il peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaiſe, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & ſur-tout y ſemer des graines qui loin de dévorer le ſol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels eſſais; mais il n'appartiendrait qu'à un ſouverain de changer ainſi la nature d'un vaſte terrain en y faiſant camper de la cavalerie, laquelle y conſommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenſe ſe faiſant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis ſur la nature. L'auteur de cet article a fait cet eſſai en petit, & a réuſſi.

Il en eſt d'une telle entrepriſe comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenſe d'un canal ne ſerait pas compenſée par les droits qu'il rapporterait, ce ſerait toujours pour l'État un prodigieux avantage.

Que la dépenſe de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation eſt toujours très-utile, car l'argent dépenſé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré eſt une richeſſe nouvelle & permanente. Quoi qu'on faſſe il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ſes

Digitized by Google

enfans qu'il y avait un tréſor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'apperçurent *que le travail eſt un tréſor.*

La pierre philoſophale de l'agriculture ſerait de ſemer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maiſon ruſtique*, enſeignent douze ſecrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des baſilics. La chimère de l'agriculture eſt de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le ſecret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire eſt d'avoir bien ſoin d'elle dans ſa groſſeſſe.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, eſt de ſe ſervir du ſemoir. Cette manœuvre par laquelle on ſeme à la fois, on herſe, & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois diſſipe le grain, & celui des oiſeaux qui le dévorent. C'eſt un avantage qui certainement n'eſt pas à négliger.

De plus, la ſemence eſt plus régulièrement verſée & eſpacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le ſemoir ne convient ni à toutes ſortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le ſol ſoit uni & ſans cailloux, & il faut que le laboureur ſoit aiſé. Un ſemoir coûte; & il en coûte encore pour le rhabillement quand il eſt

Digitized by Google

détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout miniſtre d'État en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionnaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il eſt entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaſte empire.

« Au commencement du printemps chinois, c'eſt-à-» dire dans le mois de fevrier, le tribunal des mathé-» matiques ayant eu ordre d'examiner quel était le » jour convenable à la cérémonie du labourage, déter-» mina le 24 de la onzième lune; & ce fut par le » tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empe-» reur dans un mémorial, où le même tribunal des » rites marquait ce que ſa majeſté devait faire pour » ſe préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nommer » les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'accompa-» gner & labourer après lui; ſavoir, trois princes & » neuf préſidens des cours ſouveraines. Si quelques-» uns des préſidens étaient trop vieux ou infirmes, » l'empereur nomme ſes aſſeſſeurs pour tenir leur » place.

Digitized by Google

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seulement » à labourer la terre, pour exciter l'émulation par » son exemple; mais elle renferme encore un sacrifice » que l'empereur, comme grand-pontife, offre au » *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur » de son peuple. Or pour se préparer à ce sacrifice, » il doit jeûner & garder la continence les trois jours » précédens (1). La même précaution doit être obser- » vée par tous ceux qui sont nommés pour accompa- » gner sa majesté, soit princes, soir autres, soit man- » darins de lettres, soit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, sa majesté » choisit quelques seigneurs de la première qualité » & les envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterner » devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient » s'ils étaient encore en vie (2), que le jour suivant il » offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial du » tribunal des rites marquait pour la personne de » l'empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les » différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un » doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre » doit composer les paroles que l'empereur récite en » faisant le sacrifice. Un troisième doit faire porter & » dresser les tentes sous lesquelles l'empereur dînera, » s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième » doit assembler quarante ou cinquante vénérables

(1) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement chinois est athée?

(2) Le proverbe dit: «Comportez-vous à l'égard des morts comme » s'ils étaient encore en vie ».

Digitized by Google

» vieillards, laboureurs de profeſſion, qui ſoient pré-
» ſens lorſque l'empereur labour la terre. On fait
» venir auſſi une quarantaine de laboureurs plus jeunes
» pour diſpoſer la charrue, atteler les bœufs, & pré-
» parer les grains qui doivent être ſemés. L'empereur
» ſeme cinq ſortes de grains, qui ſont cenſés les plus
» néceſſaires à la Chine, & ſous leſquels ſont com-
» pris tous les autres; le froment, le riz, le millet,
» la féve, & une autre eſpèce de mil, qu'on appelle
» *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs : le vingt-quatrième
» jour de la lune, ſa majeſté ſe rendit avec toute la
» cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir
» au Chang-ti le ſacrifice du printemps, par lequel on
» le prie de faire croître & de conſerver les biens de
» la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant que de
» mettre la main à la charrue.....

» L'empreur ſacrifia, & après le ſacrifice il deſ-
» cendit avec les trois princes & les neuf préſidens qui
» devaient labourer avec lui. Pluſieurs grands ſei-
» gneurs portaient eux-même les coffres précieux qui
» renfermaient les grains qu'on devait ſemer. Toute
» la cour y aſſiſta en grand ſilence. L'empereur prit
» la charrue, & fit en labourant pluſieurs allées &
» venues; lorſqu'il quitta la charrue, un prince du
» ſang la conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi du
» reſte.

» Après avoir labouré en différens endroits, l'em-
» pereur ſema les différens grains. On ne laboure pas
» alors tout le champ entier, mais les jours ſuivans

Digitized by Google

» les laboureurs de profeſſion achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens » laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La céré- » monie ſe termina par une récompenſe que l'empe- » reur leur fit donner ».

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur Yontchin. Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie, car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs pariſiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-ſeulement ne paierait pas un ſeul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puiſſe donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents

Digitized by Google

pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, jugez de l'opéra comique (1)!

AIR.

SECTION PREMIÈRE.

On compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on raisonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air, disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles

(1) Voyez BLED ou BLÉ.

Digitized by Google

s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en temps d'hiver, eſt entouré d'une atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tous ſens qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle, qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs

Digitized by Google

d'être au-deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps ſerein, quand elles ſont aſſez hautes & aſſez attenuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies expoſées aux rayons du ſoleil, dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſoufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raiſons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent: Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables?

Digitized by Google

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air*, preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diſtance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck, à Londres, les vapeurs ſont un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

La plus grande objection que l'on faſſe contre le ſyſtème des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité, dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élaſtiques pour nourrir ſa flamme, qu'elle s'éteint ſans leur

Digitized by Google

leur ſecours, ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulfureuſes, trop groſſières, & ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic, & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: *L'air eſt pur dans ce canton*; cela ſignifie: *Ce canton n'eſt point marécageux*; il n'a ni plantes, ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal-ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux, qui creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de-là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons.

Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, & n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais, encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe? Elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme; le vent, dont elles ſont la première cauſe, les emporte, les ſépare; elles s'atténuent, elles deviennent ſalutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces

Digitized by Google

exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre, s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce criſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre laiſſent les plus sèches & les plus fines au-deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours: *L'air eſt doux, l'air eſt ſerein*, & jamais *les vapeurs ſont douces, ſont ſereines*.

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

Je ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

Digitized by Google

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle ſe relève; ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même: propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la proportion d'un à quatre mille (1); d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-ſix milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait? à quoi il ſerait bon? quelle force aurait cette particule d'air

(1) Voyez Muſchembroeck, chapitre de l'air.

Digitized by Google

au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliars d'intervalles qui les ſéparent ?

3°. S'il exiſte de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immenſe des vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainſi interceptées, ainſi plongées & errantes dans cette atmoſphère pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre uſage ?

4°. Vous entendez une muſique dans un ſallon éclairé de cent bougies, il n'y a pas un point de cet eſpace qui ne ſoit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet eſpace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaiſons continuelles du corps des ſpectateurs & des muſiciens, & du parquet, & des fenêtres, des plafonds, occupent encore ce ſallon : que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſallon, pourra-t-il vous faire entendre & diſtinguer à la fois les différens ſons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition ! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa,

Digitized by Google

ſol, la, ſi, ut, & nous les envoie ſans ſe tromper : en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille ? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons ; il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton ? il ſuppoſa, à la fin de ſon optique, « que les particules d'une ſubſtance » denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, » raréfiées difficilement par une extrême chaleur, ſe » transforment en un air élaſtique ».

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément ? comment du fer eſt-il changé en air ? Avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez ; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air la plus forte en apparence, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que vous ne voyez pas,

Digitized by Google

& nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais, il y perd plus qu'il ne pense; cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Égypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air*; cela est si vrai qu'on l'arrête avec un seul fossé: on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vîte fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve; c'est de-là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marseille. Le

Digitized by Google

conſeil d'État défendit aux Marſeillois de ſortir de l'enceinte qu'on leur traça, ſous peine de mort, & la peſte ne ſe communiqua point au dehors. *Non procedes amplùs.*

Les autres maladies contagieuſes, produites par les vapeurs, ſont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaiſons des morts rempliſſent continuellement l'hôtel-dieu, & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière ſur lequel il eſt ſitué. O Welches! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple eſt ſacrifiée chaque année; & cette barbarie ſubſiſte dans la ville des janſéniſtes, des financiers, des ſpectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

De la puiſſance des vapeurs.

Ce ſont ces vapeurs qui ſont les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font ſortir l'île de Santorin du fond de la mer Égée, qui nourriſſent nos plantes, & qui les détruiſent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eſt percé à jour; ce globe eſt le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout paſſe & tout ſort ſans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide ſecret, mais je n'en ai que faire; je ne l'ai vu ni manié; je n'en ai jamais ſenti, je le renvoie à la matière ſubtile de René, & à l'eſprit recteur de Paracelſe.

Digitized by Google

Mon esprit recteur est le doute, & je suis de l'avis de S. Thomas Didyme qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHIMISTE.

Cet *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur Dammi, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un Rose-croix qui alla trouver Henri I, duc de Bouillon, de la maison de Turenne, prince souverain de Sédan, vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à » votre grand courage ; je veux vous rendre plus riche » que l'empereur. Je ne puis rester que deux jours » dans vos États ; il faut que j'aille tenir à Venise la » grande assemblée des frères : gardez seulement le » secret. Envoyez chercher de la litharge chez le pre- » mier apothicaire de votre ville ; jetez-y un grain seul

Digitized by Google

» de la poudre rouge que je vous donne ; mettez le » tout dans un creuſet, & en moins d'un quart-d'heure » vous aurez de l'or ».

Le prince fit l'opération, la réitéra trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sédan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de Bouillon.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains, & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir ; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ſes deſirs & dans ſa dépenſe ; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de Bouillon, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quant il eut épuiſé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus ſon philoſophe, & en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choſes qui

Digitized by Google

ne ſont guère en notre pouvoir, c'eſt d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philoſophes qui croient aux tranſmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a dépoſé le ſable dont elle était chargée; & que ce ſable rapprochant ſes parties eſt devenu une petite pierre friable, qui n'eſt préciſément que le ſable qui était dans l'eau.

On doit ſe défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'eſt paſſée de nos jours, & qui eſt racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. « Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe eſpagnol : De » *las Coſas*, &c. (1) ».

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets, & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes comme des pièces de théâtre; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN, OU PLUTOT LE CORAN.

SECTION PREMIÈRE.

Ce livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale, du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Égypte, les côtes de l'océan éthiopien dans

(1) Voyez dans les *Singularités de la nature*, volume de *Phyſique*, comment un homme faiſait du ſalpêtre.

Digitized by Google

l'eſpace de ſix cents lieues, la Syrie, l'Aſie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caſpienne, excepté le royaume d'Aſtracan, tout l'empire de l'Indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Grèce, l'Épire, & preſque toutes les îles juſqu'au petit détroit d'Otrante où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le Koran. Nous nous en faiſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premières lignes de ce livre:

« Louanges à Dieu, le ſouverain de tous les » mondes, au Dieu de miſéricorde, au ſouverain du » jour de la juſtice; c'eſt toi que nous adorons, c'eſt » de toi ſeul que nous attendons la protection. Con- » duis-nous dans les voies droites, dans les voies de » ceux que tu as comblés de tes graces, non dans les » voies des objets de ta colère, & de ceux qui ſe ſont » égarés ».

Telle eſt l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, ſelon le ſavant Sale, ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière; mais, ſelon la plus commune opinion, elles ſignifient *Alla*, *Latif*, *Magid*, Dieu, la grace, la gloire.

Digitized by Google

Mahomet continue, & c'eſt Dieu lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots :

« Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-
» tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la
» foi, qui obſervent les temps de la prière, qui ré-
» pandent en aumônes ce que nous avons daigné
» leur donner, qui ſont convaincus de la révélation
» deſcendue juſqu'à toi ; & envoyée aux prophètes
» avant toi. Que les fidèles aient une ferme aſſurance
» dans la vie à venir : qu'ils ſoient dirigés par leur
» ſeigneur, & ils ſeront heureux.

» A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux que
» tu les avertiſſes ou non ; ils ne croient pas ; le ſceau
» de l'infidélité eſt ſur leur cœur & ſur leurs oreilles ;
» les ténèbres couvrent leurs yeux ; la punition ter-
» rible les attend.

» Quelques-uns diſent : Nous croyons en Dieu,
» & au dernier jour ; mais au fond ils ne ſont pas
» croyans. Ils imaginent tromper l'Éternel ; ils ſe
» trompent eux-mêmes ſans le ſavoir ; l'infirmité eſt
» dans le cœur, & Dieu même augmente cette in-
» firmité, &c. ».

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais (1).

Ce fut principalement contre les Turcs devenus

(1) Voyez l'article *Arot* & *Marot*.

Digitized by Google

mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti : ils leur perſuadèrent que Mahomet ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (1) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les lois ſuivantes; elles ſont traduites également par du Ryer qui demeura long-temps à Conſtantinople, par Maracci qui n'y alla jamais, & par Sale qui vécut ving-cinq ans parmi les Arabes.

Réglement de Mahomet ſur les femmes.

I.

« N'épousez de femmes idolâtres que quand » elles ſeront croyantes. Une ſervante muſulmane » vaut mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

» Ceux qui font vœu de chaſteté ayant des femmes, » attendront quatre mois pour ſe déterminer.

» Les femmes ſe comporteront envers leurs maris » comme leurs maris envers elles.

(1) En comptant l'introduction pour un chapitre.

Digitized by Google

III.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec » votre femme; mais à la troisième, ſi vous la ren- » voyez, c'eſt pour jamais; ou vous la retiendrez » avec humanité, ou vous la renverrez avec bonté. » Il ne vous eſt pas permis de rien retenir de ce que » vous lui avez donné.

IV.

» Les honnêtes femmes ſont obéiſſantes & atten- » tives, même pendant l'abſence de leurs maris. Si » elles ſont ſages, gardez-vous de leur faire la moindre » querelle; s'il en arrive une, prenez un arbitre de » votre famille & un de la ſienne.

V.

» Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou » quatre, & jamais davantage. Mais dans la crainte » de ne pouvoir agir équitablement envers pluſieurs, » n'en prenez qu'une. Donnez-leur un douaire con- » venable; ayez ſoin d'elles, ne leur parlez jamais » qu'avec amitié.

VI.

» Il ne vous eſt pas permis d'hériter de vos femmes » contre leur gré, ni de les empêcher de ſe marier à » d'autres après le divorce, pour vous emparer de » leur douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées » coupables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en » prendre une autre, quand vous lui auriez donné » la valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien » d'elle.

Digitized by Google

VII.

» Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais » il eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

» Une femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon » enfant pendant deux ans, & le père eſt obligé pen- » dant ce temps-là de donner un entretien honnête » ſelon ſa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux » ans, il faut le conſentement du père & de la mère. » Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice » étrangère, vous la paierez raiſonnablement ».

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec Mahomet, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul Dieu. Ces ſeules paroles du ſura 122, « Dieu eſt » unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point » engendré, rien n'eſt ſemblable à lui »; ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encore plus que ſon épée.

Au reſte cet Alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encore ſuivies ſans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les

Digitized by Google

poètes de la Mecque, mais ſur-tout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats qui donnèrent décret de priſe de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer Dieu & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe faiſait aider dans la compoſition de ſes feuilles tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien : ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons, & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père Hercule qui faiſait les ſermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait : « Allons entendre les travaux d'Hercule ».

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſottiſe qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

« Quand tu liras le Koran, adreſſe-toi à Dieu, » afin qu'il te préſerve de Satan..... il n'a de pou- » voir que ſur ceux qui l'ont pris pour maître, & » qui donnent des compagnons à Dieu.

» Quand je ſubſtitue dans le Koran un verſet à un » autre (& Dieu ſait la raiſon de ces changemens), » quelques infidèles diſent : *Tu as forgé ces verſets ;* » mais ils ne ſavent pas diſtinguer le vrai d'avec » le

Digitized by Google

» le faux : dites plutôt que l'Esprit saint m'a apporté » ces versets de la part de Dieu avec la vérité..... » D'autres disent plus malignement : Il y a un cer- » tain homme qui travaille avec lui à composer le » Koran ; mais comment cet homme à qui ils attri- » buent mes ouvrages pourrait-il m'enseigner, puis- » qu'il parle une langue étrangère, & que celle » dans laquelle le Koran est écrit, est l'arabe le plus » pur » ?

Celui qu'on prétendait travailler (1) avec Mahomet, était un juif nommé Bensalen ou Bensalon. Il n'est guère vraisemblable qu'un juif eût aidé Mahomet à écrire contre les juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec Mahomet. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le Triomphe de la croix* ; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. Mahomet n'était pourtant rien

(1) Voyez l'Alcoran de Sale, page 223.

Digitized by Google

de tout cela : il était plutôt janséniſte ; car le fond de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

ALEXANDRE.

Il n'eſt plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choſes neuves, & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur Alexandre qui, dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'ivreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit ; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police la Reinie, tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre :

> Heureux ſi de ſon temps, pour de bonnes raiſons,
> La Macédoine eût eu des petites maiſons.
> . . . . . .
> Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
> Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
> Laiſſer ſur l'échafaud ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête, préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe, ni ſelon la coutume de Paris, ni ſelon le droit des gens. Alexandre aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité

Digitized by Google

de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de Darius ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de la Reinie au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'Alexandre ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'Alexandre eut encore d'autres raisons, & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Égypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que « les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité, & » digne de l'unique peuple qui connût pour lors le » vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce » qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius ». On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de Darius; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est

Digitized by Google

que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficultés, & qu'ils crurent que Darius, quoique vaincu, était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'est-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux cotés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. Alexandre s'appaisa; ils demeurèrent sujets d'Alexandre ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'Alexandre par l'historien romancier, exagérateur, Flavien Josephe, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. Rollin dit donc, après Josephe, que le grand-prêtre Jaddus s'étant prosterné devant Alexandre, ce prince ayant vu le nom de

Digitized by Google

Jéhova gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de Jaddus, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterna à ſon tour & adora Jaddus. Cet excès de civilité ayant étonné Parménion, Alexandre lui dit qu'il connaiſſait Jaddus depuis long-temps, qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Aſie, conquête à laquelle il ne penſait point alors; que ce même Jaddus l'avait exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'avait aſſuré que ſon Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce ſerait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perſes.

Ce conte de vieille ſerait bon dans l'hiſtoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'Alexandre.

C'était une entrepriſe très-utile à la jeuneſſe qu'une *hiſtoire ancienne* bien rédigée; il eût été à ſouhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles abſurdités. Le conte de Jaddus ſerait reſpectable, il ſerait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres ſacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention; il eſt très-permis d'en faire ſentir le ridicule.

On ne peut douter qu'Alexandre n'ait ſoumis la partie des Indes qui eſt en-deça du Gange, & qui était tributaire des Perſes. M. Holwell, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voiſins, & qui avait appris non-ſeulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue ſacrée, nous aſſure que leurs annales atteſtent l'invaſion d'Alexandre,

Digitized by Google

qu'ils appellent *Mahadukoit Zounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'Alexandre entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toujours quelques forteresſes ſur cette frontière.

Enſuite Alexandre deſcendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'Alexandre un ſeul nom Indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. Holwell dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de Porus ni de Taxile; en effet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encore des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de Porus. Il ſe peut que ces miſſionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si Flavien Joſephe a raconté une fable ridicule concernant Alexandre & un pontife juif, Plutarque, qui écrivit long-temps après Joſephe, paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchérie ncore ſur

Digitized by Google

Quinte-Curce; l'un & l'autre prétendent qu'Alexandre, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer; non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'Alexandre, les Perſes, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer*, invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des ſacrifices, lui élever des autels & des temples, il eſt clair qu'Alexandre ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perſes, on le ſaluât à la perſane, qu'on ſe proſternât devant lui dans certaines occaſions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perſe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raiſonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de juſtice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On ſert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Pluſieurs rois de l'Europe ſont ſervis à genoux à leur ſacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur, fléchiſſent les genoux devant les colaos d'un ordre ſupérieur; on adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration

Digitized by Google

qu'exigeait Alexandre, n'eſt fondé que ſur une équivoque (1).

C'eſt Octave, ſurnommé Auguſte, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'Auguſte. Horace lui dit poſitivement:

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilége d'adoration; & il n'eſt point dit qu'on en murmura (2).

Les contradictions ſur le caractère d'Alexandre paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſur-tout ceux qu'on appelle héros, ſont ſouvent très-différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain, bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns diſent que Calliſthènes fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'Alexandre, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de Jupiter. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. Athénée prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y fut mangé

(1) Voyez ABUS DES MOTS.

(2) Remarquez bien qu'Auguſte n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint; *divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme Priape, non comme Jupiter.

Digitized by Google

de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que Quinte-Curce suppose être arrivées dans une ville, & Plutarque dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. Alexandre saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon Quinte-Curce, & près de l'embouchure de l'Indus suivant Plutarque.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à Nabuchodonosor, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est Plutarque qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'Alexandre par Aristote; car Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain Agnotémis, qu'il avait entendu dire au roi Antigone, qu'Aristote avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville

Digitized by Google

d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient, qu'Antipâtre envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'Alexandre en but; & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que Plutarque doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années (1).

ALEXANDRIE.

Plus de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par Alexandre & par ses capitaines, qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

(1) Voyez HISTOIRE.

Digitized by Google

La ville fut toujours très-floriſſante ſous les Ptolémées & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reſte de l'Égypte, ne la laiſsèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conſervèrent un reſte de grandeur ; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'Alexandre avait changé, & qui avait changé pluſieurs fois avant Alexandre.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légèreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur eſprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur ſuperſtition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte ; ils y traduiſirent leurs livres en grec, qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animoſités furent ſi vives entre les Égyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accuſaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas ſon moindre

Digitized by Google

revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de Caligula, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les Pantène, les Origène, les Clément avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Égyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entre eux, n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur Adrien au consul Servianus, rapportée par Vopiscus (1).

« J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant, » mon cher Servien; je la sais toute entière par cœur. » Cette nation est légère, incertaine, elle vole au chan- » gement. Les adorateurs de Sérapis se font chrétiens; » ceux qui sont à la tête de la religion du Christ, se » font dévôts à Sérapis. Il n'y a point d'archirabbin » juif, point de samaritain, point de prêtre chrétien » qui ne soit astrologue, ou devin, ou baigneur, (c'est- » à-dire entremetteur). Quand le patriarche grec (2)

(1) Tome II, page 406.

(2) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*, parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Égyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

Digitized by Google

» vient en Egypte, les uns s'empreſſent auprès de lui » pour lui faire adorer Sérapis, les autres le Chriſt. » Ils ſont tous très-ſéditieux, très-vains, très-» querelleurs. La ville eſt commerçante, opulente, » peuplée; perſonne n'y eſt oiſif; les uns y ſoufflent » le verre; les autres fabriquent le papier. Ils ſemblent » être de tout métier, & en ſont en effet. La goutte » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire » à l'oiſiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent eſt » un dieu que les chrétiens, les Juifs, & tous les » hommes ſervent également ».

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi, pág. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V°.

ÆGYTUM, quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt chriſtiani ſunt, & devoti ſunt Serapi qui ſe Chriſti epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo ſamarites, nemo chriſtianorum presbyter, non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha, quum Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur Chriſtum. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fecunda, in quâ nemo vivat

Digitized by Google

otioſus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta confi-citur; omnes certè lymphiones cujuſcumque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent; cæci quod agant habent, cæci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otioſi vivunt. Unus illis deus eſt, hunc chriſtiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur auſſi connu par ſon eſprit que par ſa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainſi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la diſpute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils euſſent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes ſectes, qui ſe déteſtaient & s'accuſaient mutuellement, les plus violens ennemis du chriſtianiſme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans ſon ſein les ames les plus pures & les plus grandes: il en eſt même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

La philoſophie eſt le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'eſt pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier deſſein de Louis XIV, lorſqu'il prit les rênes de l'État, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courſes continuelles des corſaires de Barbarie (1). Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire

(1) Voyez l'expédition de Gigeri par Péliſſon.

Digitized by Google

par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances, & dans les affaires, il eût je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que Louis XIV tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur Léopold comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape Alexandre VII; & le cardinal Mazarin avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de Charles-Quint; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité

Digitized by Google

ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occaſion des pirateries d'Alger.

« Il eſt triſte, monſieur, qu'on n'ait point écouté » les propoſitions de l'ordre de Malthe, qui offrait, » moyennant un ſubſide médiocre de chaque État » chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger, » de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe » ſeraient alors véritablement les défenſeurs de la » chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que » deux vaiſſeaux de cinquante canons, & cinq d'en- » viron quarante, quatre de trente; le reſte ne doit » pas être compté.

» Il eſt honteux qu'on voie tous les jours leurs pe- » tites barques enlever nos vaiſſeaux marchands dans » toute la Méditerranée. Ils croiſent même juſqu'aux » Canaries, & juſqu'aux Açores.

» Leurs milices compoſées d'un ramas de nations, » anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, » Turcs, nègres même, s'embarquent preſque ſans » équipage ſur des chebecs de dix-huit à vingt pièces » de canon: ils infeſtent toutes nos mers comme des » vautours qui attendent une proie. S'ils voient un » vaiſſeau de guerre, ils s'enfuient; s'ils voient un » vaiſſeau marchand, ils s'en emparent; nos amis, nos » parens, hommes & femmes, deviennent eſclaves, » & il faut aller ſupplier humblement les barbares » de daigner recevoir notre argent pour nous rendre » leurs captifs.

» Quelques États chrétiens ont eu la honteuſe » prudence

» prudence de traiter avec eux, & de leur fournir » des armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On » négocie avec eux en marchands, & ils négocient » en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs » brigandages; on ne le fait pas. Mais que de choses » seraient utiles & aisées qui sont négligées absolu- » ment! La nécessité de réduire ces pirates est recon- » nue dans les conseils de tous les princes, & personne » ne l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs » cours en parlent par hasard ensemble, c'est le con- » seil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs, sont » la plus belle institution monastique; mais elle est » bien honteuse pour nous. Les royaumes de Fez, » Alger, Tunis, n'ont point de *marabous de la ré-* » *demption des captifs.* C'est qu'ils nous prennent » beaucoup de chrétiens, & nous ne leur prenons » guère de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion » que nous à la nôtre; car jamais aucun turc, aucun » arabe ne se fait chrétien; & ils ont chez eux mille » renégats qui même les servent dans leurs expédi- » tions. Un italien, nommé Pelegini, était en 1712 » général des galères d'Alger. Le miramolin, le bey, » le dey ont des chrétiennes dans leurs serails; & nous » n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des » amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille » hommes de troupes réglées; mais tout le reste est

Digitized by Google

» ſoldat, & c'eſt ce qui rend la conquête de ce pays » ſi difficile. Cependant les Vandales les ſubjuguèrent » aiſément, & nous n'oſons les attaquer! &c. ».

ALMANACH.

Il eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, & qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége, compoſé par Matthieu Lansberg, & du meſſager boiteux d'Antoine Souci, aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque, avec des indications certaines, qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Digitized by Google

Chaque jour de la lune vous enſeigne quand il faut prendre du baume de vie du ſieur le Lièvre, ou des pilules du ſieur Keiſer, ou vous pendre au col un ſachet de l'apothicaire Arnoud, vous faire ſaigner, vous faire couper les ongles, ſevrer vos enfans, planter, ſemer, aller en voyage, ou chauſſer des ſouliers neufs. L'indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à ſon conducteur qu'il ne prendra pas de ſes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre indien, lui faſſe voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collège de Bénarès, que nous n'avons pas le ſens commun ; mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcrètes, on pourra faire quelque choſe de nous moyennant la grace de Dieu.

C'eſt ainſi préciſément que nos premiers miſſionnaires, & ſur-tout S. François-Xavier, en uſèrent avec les peuples de la preſqu'île de l'Inde. Ils ſe trompèrent encore plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très-curieuſe de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable, toute aſſemblée eſt un ſabbat, toute

Digitized by Google

figure ſymbolique eſt un taliſman, tout brachmane eſt un ſorcier; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que « la moiſſon » ſera abondante ». Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, « qu'ils travailleront efficacement à la » vigne du ſeigneur », dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la faiſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à Matthieu Lansberg & à Antoine Souci, par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté, dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur Cam-hi voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le

Digitized by Google

remplir (1). « Je crois beaucoup moins que vous aux » ſuperſtitions, leur dit l'empereur; faites-moi ſeule- » ment un bon calendrier, & laiſſez mes ſavans y » mettre toutes leurs fadaiſes ».

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes ſe moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très-vraiſemblable que l'empereur Cam-hi s'en moquait tout autant que Fontenelle. Quelque *meſſager boiteux* de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ſes ſottiſes. Toute l'antiquité a fait coucher le ſoleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réſervoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on ſait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve ſouvent dans la campagne, eſt un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes & des ſphères avant que nous ſuſſions lire; & que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour Ariſtote.

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-deſſous de Matthieu Lansberg, & du meſſager boiteux, & des aſtrologues de la Chine, juſqu'au temps où Jules-Céſar réforma l'année romaine que nous tenons de

(1) Voyez du Halde & Parennin.

Digitized by Google

lui, & que nous appelons encore de ſon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois, faiſant trois cent quatre jours; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea ſi mal, que du temps de Céſar les fêtes d'été ſe célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout; il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Égyptiens, qui étaient en poſſeſſion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la diſtribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phaſé* ou *paſcha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rouſſe*; & cette époque arrivait ſouvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *phaſé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet, celle des tabernacles au quinze du même mois; & celle du grand ſabbat ſept jours après.

Les premiers chrétiens ſuivirent le comput, de

Digitized by Google

l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année biſſextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le ſeizième ſiècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour; mais ils ſe conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rouſſe, juſqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui ſuivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis ſe trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Sainte Vierge furent ſubſtituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du Calendrier romain dit (1), que la raiſon en eſt priſe du verſet des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raiſon ſes fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verſet *electa ut ſol*, choiſie comme le ſoleil.

Les chrétiens gardèrent auſſi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs, préciſément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celle des tabernacles.

Il ajoute que la S.-Jean n'a été portée au 24 de juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que S. Jean avait dit, en parlant de Jéſus-Chriſt, il faut qu'il croiſſe & que je diminue: *Oportet illum creſcere, me autem minui.*

Ce qui eſt très-ſingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs; c'eſt cette ancienne cérémonie d'allumer un

(1) Voyez *Calendrier romain.*

Digitized by Google

grand feu le jour de la Saint-Jean, qui eſt le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du calendrier aſſure que la fête de l'aſſomption eſt placée au 13 du mois d'auguſte nommé par nous *août*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la Vierge.

Il certifie auſſi que S. Mathias n'eſt fêté au mois de février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années biſſextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations aſtronomiques, de quoi faire rire l'indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de Louis XIV, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-eſtimable.

Le pis de nos calendriers eſt de placer toujours les équinoxes & les ſolſtices où ils ne ſont point; de dire, le ſoleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point; de ſuivre l'ancienne routine erronnée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année préſente, & tous nos calendriers ſont les almanachs des ſiècles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le bélier quand il eſt dans les poiſſons? Pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſphères céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux?

Il eût été très-convenable, non-ſeulement de

Digitized by Google

commencer l'année au point précis du ſolſtice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les ſignes à leur véritable place. Car étant démontré que le ſoleil répond à la conſtellation des poiſſons quand on le dit dans le bélier, & qu'il ſera enſuite dans le verſeau, & ſucceſſivement dans toutes les conſtellations ſuivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *Année*, *Kalendrier*, *Préceſſion des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou* (1), était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. Suétonne & Pline en conviennent. Céſar compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles; & Céſar, pour

(1) Voyez le Dictionnaire de Ménage, au mot *Alauda*.

Digitized by Google

récompense, donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de César fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies, ainsi avérées, doivent être admises : mais quand un professeur arabe veut absolument que *aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le chaldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ; que *bir* en bas-

Digitized by Google

breton signifiait autrefois *ville ?* que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toscan, si la perte d'un temps consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

AMAZONES.

On a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une Sémiramis, une Tomiris, une Penthézilée, qui sont peut-être fabuleuses, il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était sur-tout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouses secouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine Dérar combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur Héraclius, du temps du calife Abubéker, successeur de Mahomet, Pierre qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin, il les conduisait à Damas ; parmi ces captives était la sœur de Dérar lui-même. L'histoire arabe d'Alvakedi, traduite par Okley, dit qu'elle était parfaitement belle & que Pierre en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à

Digitized by Google

ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. Caulah (c'était le nom de cette ſœur de Dérar) propoſe à une de ſes compagnes nommée Oſerra de ſe ſouſtraire à ſa captivité; elle lui perſuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthouſiaſme muſulman ſaiſit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, eſpèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle, comme les vaches ſe ſerrent en rond les unes contre les autres, & préſentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. Pierre ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il eſt reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance long-temps à uſer de la force; enfin il s'y réſout, & les ſabres étaient déjà tirés, lorſque Dérar arrive, met les Grecs en fuite, délivre ſa ſœur & toutes les captives.

Rien ne reſſemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par Homère; ce ſont les mêmes combats ſinguliers à la tête des armées, les combattans ſe parlent ſouvent aſſez long-tems avant que d'en venir aux mains, & c'eſt ce qui juſtifie Homère ſans doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'Héraclius, attaque Sergiabil dans une ſortie de Damas; il fait d'abord une prière à Jéſus-Chriſt: « Injuſte agreſſeur, » dit-il enſuite à Sergiabil, tu ne réſiſteras pas à Jéſus » mon Dieu, qui combattra pour les vengeurs de ſa » religion ».

Digitized by Google

« Tu profères un menſonge impie, lui répond » Sergiabil ; Jéſus n'eſt pas plus grand devant Dieu » qu'Adam : Dieu l'a tiré de la pouſſière : il lui a donné » la vie comme à un autre homme : & après l'avoir laiſſé » quelque temps ſur la terre, il l'a enlevé au ciel (1) ».

Après de tels diſcours, le combat commence ; Thomas tire une flèche qui va bleſſer le jeune Aban, fils de Saïb, à côté du vaillant Sergiabil ; Aban tombe & expire, la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire, elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en ſaiſiſſent en criant *allah achar* ; de la ſeconde elle perce un œil de Thomas, qui ſe retire tout ſanglant dans la ville.

L'hiſtoire arabe eſt pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières ſe brûlaſſent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécuſſent ſans hommes ; au contraire, elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'Arioſte & au Taſſe d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreſſantes.

(1) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens baſilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les baſilidiens diſaient que Jéſus-Chriſt n'avait pas été crucifié.

Digitized by Google

Il y eut, en effet, du temps de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers: cet enthousiasme fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné Henri VI roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand & plus constant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comtesse de Montfort en Bretagne. « Cette princesse, dit d'Argentré, était vertueuse outre tout le naturel de son » sexe, vaillante de sa personne autant que nul » homme; elle montait à cheval, elle le maniait mieux » que nul écuyer; elle combattait à la main; elle » courait, donnait parmi une troupe d'hommes » d'armes comme le plus vaillant capitaine; elle » combattait par mer & par terre tout de même » assurance &c. »

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ses États envahis par son compétiteur Charles de Blois. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon, armée de pied en cap, mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cents hommes, y mit le feu, & le réduisit en cendres.

Les exploits de Jeanne d'Arc, si connue sous le

Digitized by Google

nom de la Pucelle d'Orléans, ſont moins étonnans que ceux de Marguerite d'Anjou & de la comteſſe de Montfort. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours & Jeanne d'Arc dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans; elle combattit tout auſſi-bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignonne aſſiégeait Beauvais, que Jeanne Hachette, à la tête de pluſieurs femmes, ſoutint longtemps un aſſaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer ſur la brèche, jeta le porte-étendard dans le foſſé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuſe récompenſe. Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flattées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mademoiſelle de la Charſe, de la maiſon de la Tour du Pin-Gouvernet, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui faiſaient une irruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore inſtitué.

Digitized by Google

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en eſt pas grand ; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poétique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous ſentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins au πνεῦμα des Grecs, au terme dont ſe ſont ſervi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le ſens propre & littéral du latin & des langues qui en ſont dérivées, il ſignifie *ce qui anime*. Ainſi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour ſignifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuſe, comme lorſqu'il eſt dit dans la Genèſe ; « Dieu ſouffla au viſage de l'homme un » ſouffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des » animaux eſt dans le ſang, & ne tuez point mon » ame, &c. ».

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi toutes

Digitized by Google

toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Égyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noüs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima*; & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils? une mère sait-elle comment elle l'a conçu? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort? Quelqu'un sait il comment ses membres obéissent à sa volonté? a-t-il découvert par

Digitized by Google

quel art des idées ſe tracent dans ſon cerveau & en ſortent à ſon commandement? Faibles automates mus par la main inviſible qui nous dirige ſur cette ſcène du monde, qui de nous a pu appercevoir le fil qui nous conduit?

Nous oſons mettre en queſtion ſi l'ame intelligente eſt *eſprit* ou *matière*; ſi elle eſt créée avant nous; ſi elle ſort du néant dans notre naiſſance; ſi après nous avoir animé un jour ſur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces queſtions paraiſſent ſublimes: que ſont-elles? des queſtions d'aveugles qui diſent à d'autres aveugles: Qu'eſt-ce que la lumière?

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet. Mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame? Elle eſt *eſprit*, dit l'un. Mais qu'eſt-ce qu'eſprit? perſonne aſſurément n'en ſait rien; c'eſt un mot ſi vide de ſens, qu'on eſt obligé de dire ce que l'eſprit n'eſt pas, ne pouvant dire ce qu'il eſt. L'ame eſt *matière*, dit l'autre. Mais qu'eſt-ce que matière? nous n'en connaiſſons que quelques apparences & quelques propriétés; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penſée.

C'eſt quelque choſe de diſtinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous? Eſt-ce parce que la matière eſt diviſible & figurable, & que la penſée ne l'eſt pas? Mais qui vous dit que les premiers principes de la matière ſont diviſibles & figurables? Il eſt très-vraiſemblable qu'ils ne le ſont point; des ſectes

Digitized by Google

entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal, donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre; le mouvement, la végétation, la vie, ne ſont rien non plus de tout cela, & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation, ſont donnés à la matière. Dire que Dieu ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que Dieu en ait uſé ainſi; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante? &c.

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle? Qu'importe que Tertullien, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée & ſimple? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que

Digitized by Google

nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle ?

L'article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtêmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument ; un chétif morceau de bois de plus

Digitized by Google

ou de moins lui donne ou lui ôte un âme harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos devanciers, les Celtes, donnaient à leur ame le nom de *ſeel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemands *ſeel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *Pſyché*, qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; & voilà pourquoi l'Amour, enfant d'Aphrodite, eut tant de paſſion pour Pſyché, & que Pſyché l'aima ſi tendrement: *Pneuma*, le ſouffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes: & enfin *noüs*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames, ſans avoir la plus légère notion d'aucune. S. Thomas d'Aquin (1) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Pſyché était dans la poitrine; *pneuma* ſe répandait dans tout le corps, & *noüs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philoſophie dans nos écoles juſqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

(1) Somme de Saint Thomas, édition de Lyon, 1738.

Digitized by Google

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçu que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siége des passions. Lorsqu'on pense profondément ; on sent une contention dans les organes de la tête ; donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine, qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *psyché*, était-ce *pneuma*, était-ce *noüs*, avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un fantôme, une figure légère : c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des temps, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin Platon vint, qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problême qui ne fut jamais résolu jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

Digitized by Google

En vain les matérialiſtes allèguent quelques pères de l'Égliſe qui ne s'exprimaient point avec exactitude. S. Irénée (1) dit que l'ame n'eſt que le ſouffle de la vie; qu'elle n'eſt incorporelle que par comparaiſon avec le corps mortel, & qu'elle conſerve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaiſſe.

En vain Tertullien s'exprime ainſi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Évangile (2) ; *corporalitas animæ in ipſo Evangelio reluceſſit.* Car ſi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la viſion d'une ſainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain Tatien dit expreſſément (3) : *Pſeukai mein oun ei ton anthropon polumères eſti ;* l'ame de l'homme eſt compoſée de pluſieurs parties.

En vain allègue-t-on S. Hilaire, qui dit dans des temps poſtérieurs (4) : « Il n'eſt rien de créé qui ne » ſoit corporel, ni dans le ciel ni ſur la terre, ni parmi » les viſibles, ni parmi les inviſibles : tout eſt formé » d'élémens ; & les ames, ſoit qu'elles habitent un » corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une » ſubſtance corporelle ».

En vain S. Ambroiſe au ſixième ſiécle, dit (5) : » Nous ne connaiſſons rien que de matériel, excepté » la ſeule vénérable Trinité.

(1) Livre V, chap. VII.
(2) *De animâ*, cap. VII.
(3) Oraiſon contre les Grecs.
(4) Saint Hilaire ſur Saint Matth. page 633.
(5) Sur Abraham, liv. II, chap. VIII.

Digitized by Google

Le corps de l'Égliſe entière a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle; ils étaient hommes; mais ils ne ſe trompèrent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'Égliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion ſuffiſante de ce qu'on appelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'appelons *ſubſtance*; or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous*; mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du Créateur; & ce ſecret du Créateur eſt partout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION II.

Des doutes de Locke ſur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame* dans l'Encyclopédie, a ſuivi ſcrupuleuſement Jaquelot; mais Jaquelot ne nous apprend rien. Il s'élève auſſi contre Locke, parce

Digitized by Google

que le modeſte Locke a dit (1): « Nous ne ſerons » peut-être jamais capables de connaître ſi un être » matériel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt » impoſſible de découvrir par la contemplation de » nos propres idées, *ſans révélation*, ſi Dieu n'a point » donné à quelque amas de matière, diſpoſée comme » il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir » & de penſer; ou s'il a joint & uni à la matière ainſi » diſpoſée une ſubſtance immatérielle qui penſe. Car, » par rapport à nos notions, il ne nous eſt pas plus » mal-aiſé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, » ajouter à notre idée de la matière la faculté de » penſer, que de comprendre qu'il y joigne une autre » ſubſtance avec la faculté de penſer; puiſque nous » ignorons en quoi conſiſte la penſée, & à quelle » eſpèce de ſubſtance cet être tout-puiſſant a trouvé » à propos d'accorder cette puiſſance qui ne ſaurait » être créée qu'en vertu du bon plaiſir & de la bonté » du Créateur. Je ne vois pas quelle contradiction » il y a que Dieu, cet être penſant, éternel, & tout-» puiſſant, donne, s'il veut, quelques degrés de ſen-» timent, de perception & de penſée, à certains » amas de matière créée & inſenſible qu'il joint en-» ſemble comme il le trouve à propos ».

C'était parler en homme profond, religieux & modeſte (2).

(1) Traduction de Coſte.

(2) Voyez le Diſcours préliminaire de M. d'Alembert.

« On peut dire qu'il créa la métaphyſique à-peu-près comme » Newton avoit créé la phyſique. . . . pour connaître notre ame, » ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils

Digitized by Google

On ſait quelles querelles il eut à eſſuyer ſur cette opinion qui parut haſardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une ſuite de la conviction où il était de la toute-puiſſance de Dieu & de la faibleſſe de l'homme. Il ne diſait pas que la matière pensât; mais il diſait que nous n'en ſavons pas aſſez pour démontrer qu'il eſt impoſſible à Dieu d'ajouter le don de la penſée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement, qui ſont également incompréhenſibles.

Locke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, aſſurait par conſéquent que la matière pouvait ſentir & penſer.

C'était le ſentiment de Gaſſendi, comme on le voit dans ſes objections à Deſcartes. « Il eſt vrai, dit » Gaſſendi, que vous connaiſſez que vous penſez; » mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous » êtes, vous qui penſez. Ainſi quoique l'opération de » la penſée vous ſoit connue, le principal de votre » eſſence vous eſt caché; & vous ne ſavez point » quelle eſt la nature de cette ſubſtance dont l'une » des opérations eſt de penſer. Vous reſſemblez à un » aveugle qui, ſentant la chaleur du ſoleil & étant

» l'auraient mal inſtruit; il ſe contenta de deſcendre profondément » en lui-même; après s'être, pour ainſi dire, contemplé long- » temps, il ne fit dans ſon traité de l'*Entendement humain* que pré- » ſenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un » mot, il réduiſit la métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet, » la phyſique expérimentale de l'ame ».

Digitized by Google

» averti qu'elle eſt cauſée par le ſoleil, croirait avoir » une idée claire & diſtincte de cet aſtre, parce que ſi » on lui demandait ce que c'eſt que le ſoleil, il pourrait » répondre que c'eſt une choſe qui échauffe, &c. ».

Le même Gaſſendi, dans ſa *Philoſophie d'Épicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres à la princeſſe palatine Eliſabeth, lui dit : « Je confeſſe que par la » ſeule raiſon naturelle nous pouvons faire beaucoup » de conjectures ſur l'ame, & avoir de flatteuſes eſpé- » rances, mais non pas aucune aſſurance ». Et en cela Deſcartes combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers ſiècles de l'Égliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à Dieu de conſerver que de créer. Ils diſaient : Dieu la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner : de-là il conclut que nous voyons tout en Dieu. C'eſt au fond la même choſe que de faire Dieu l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir ? & ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Digitized by Google

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

AVANT l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſsède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de Dieu; il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur, le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées; il avait pu donner à pluſieurs d'entre eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-ſeulement il avait

Digitized by Google

pu douer préſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée, que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & Deſcartes ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que Dieu avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie & de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimère de Deſcartes, ſe jetèrent dans la chimère oppoſée; ils donnèrent libéralement de l'eſprit pur aux crapauds & aux inſectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit dans une punaiſe, on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct; & qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh, oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi; c'eſt de l'inſtinct. Je ſerai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choſes *je ne ſais quoi*, tant que votre philoſophie commencera & finira par *je ne ſais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec Prior dans ſon poëme ſur la vanité du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſupportables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables?
Avez-vous meſuré cette mince cloiſon
Qui ſemble ſéparer l'inſtinct de la raiſon?

Digitized by Google

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi : « Je me représente l'ame des bêtes comme » une substance immatérielle & intelligente, mais de » quelle espèce ? Ce doit être, ce me semble, un » principe actif qui a des sensations, & qui n'a que » cela..... Si nous réfléchissons sur la nature de l'ame » des bêtes, elle ne nous fournit rien de son fonds » qui nous porte à croire que sa spiritualité la sau- » vera de l'anéantissement ».

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que, par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de Dieu; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que Dieu, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai

Digitized by Google

dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations & à idées, néceſſairement dépendant, & entre les mains de l'Être ſuprême, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de Dieu? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! eſt-ce que vous êtes mort? — Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où je m'endors; mon ſommeil eſt abſolument ſans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures, combien de temps j'ai dormi. Je ſuis mort régulièrement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toujours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en sût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penſerai toujours dans l'autre vie; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant

Digitized by Google

l'immortalité de l'ame, puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait : un autre philoſophe a dit : « Le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce » n'eſt pas ſon eſſence ».

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730, un philoſophe (1) eſſuya une perſécution aſſez forte pour avoir avoué, avec Locke, que ſon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne ſe ſervait pas à tout moment de ſes bras & de ſes jambes. Non-ſeulement l'ignorance de cour le perſécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs ſe déchaîna contre le perſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités; un français fut la victime de Loke.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque eſt bien étrangère à l'article *Ame;* mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres, qui proſtituent le peu d'eſprit & de conſcience qu'ils

(1) Voltaire lui-même, à l'occaſion de ſes *Lettres Philoſophiques.*

ont

Digitized by Google

ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broyent en ſecret la ciguë dont l'ignorant, puiſſant & méchant, veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux conſuls un Lucrèce pour avoir mis en vers le ſyſtême d'Épicure ? un Cicéron pour avoir écrit pluſieurs fois qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur ? qu'on accusât un Pline, un Varron d'avoir eu des idées particulières ſur la Divinité ? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux & rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté, mère de nos connaiſſances, & premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains, qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de Diogène n'en eut avec les victoires d'Alexandre.

Cette leçon vaut bien une leçon ſur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occaſion d'y revenir.

Enfin, en adorant Dieu de toute notre ame, confeſſons toujours notre profonde ignorance ſur cette ame, ſur cette faculté de ſentir & de penſer que nous tenons de ſa bonté infinie. Avouons que nos faibles raiſonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la

Digitized by Google

nature eſt inconnue, à perfectionner les ſciences qui ſont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des reſſorts dans leurs montres, ſans ſavoir ce que c'eſt que le reſſort.

SECTION IV.

Sur l'ame, & ſur nos ignorances.

Sur la foi de nos connaiſſances acquiſes, nous avons oſé mettre en queſtion ſi l'ame eſt créée avant nous, ſi elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle eſt venue ſe placer entre une veſſie & les inteſtins *cæcum* & *rectum?* ſi elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles ſont ces idées ? ſi après nous avoir animés quelques momens, ſon eſſence eſt de vivre après nous dans l'éternité, ſans l'intervention de Dieu même ? ſi étant eſprit, & Dieu étant eſprit, ils ſont l'un & l'autre d'une nature ſemblable (1) ? Ces queſtions paraiſſent ſublimes ; que ſont-elles ? des queſtions d'aveugles-nés ſur la lumière.

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet ; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame ?

(1) Ce n'était pas ſans doute l'opinion de Saint Auguſtin, qui, dans le liv. VIII de *la cité de Dieu*, s'exprime ainſi : « Que ceux-là » ſe taiſent qui n'ont pas oſé, à la vérité, dire que Dieu eſt un » corps ; mais qui ont cru que nos ames ſont de même nature que » lui ». Il n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre » ame qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à Dieu ».

« Cedant & illi quos quidem puduit dicere Deum corpus eſſe, verum-» tamen ejusdem naturæ, cujus ille eſt, animos noſtros eſſe putaverunt; » ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam Dei natura tri-» buere nefas eſt ».

Digitized by Google

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens & modernes ? un enfant eſt plus ſage qu'eux ; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi ! j'en conviens, & il y a des choſes encore plus triſtes ; mais je vous répondrai :

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons ? comment ſe forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant : voilà tout ce que nous en ſavons : il ne nous eſt donné de connaître ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'Archimède, de l'autre celle

Digitized by Google

d'un imbécille ; ſont-elles de même nature ? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux ? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer Archimède, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'Archimède, plus vigoureux, digérant mieux, faiſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point ? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez ; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées ; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'Archimède qui a fatigué prodigieuſement, & qui pourrait être uſé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui ſont les ſuffiſans, ils ſont fort au-deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, coléricques argumentans ; préſentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

Digitized by Google

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton ſur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON, éditeur & commentateur de Shakeſpeare, & évêque de Gloceſter, uſant de la liberté anglaiſe, & abuſant de la coutume de dire des injures à ſes adverſaires, a compoſé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, & pour conclure de cette preuve même, que la miſſion de Moïſe qu'il appelle *légation*, eſt divine. Voici le précis de ſon livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

« 1°. La doctrine d'une vie à venir, des récompenſes & des châtimens après la mort, eſt néceſſaire à toute ſociété civile.

» 2°. Tout le genre-humain *(& c'eſt en quoi il ſe trompe)*, & ſpécialement les plus ſages & les plus ſavantes nations de l'antiquité, ſe ſont accordés à croire & à enſeigner cette doctrine.

» 3°. Elle ne peut ſe trouver en aucun endroit de la loi de Moïſe; donc la loi de Moïſe eſt d'un original divin; ce que je vais prouver par les deux ſyllogiſmes ſuivans.

PREMIER SYLLOGISME.

« Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour

Digitized by Google

» principe ; donc la religion juive était soutenue par » une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

« Les anciens législateurs ont tous dit qu'une reli- » gion qui n'enseignerait pas l'immortalité de l'ame, » ne pouvait être soutenue que par une providence » extraordinaire ; Moïse a institué une religion qui » n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame ; donc » Moïse croyait sa religion maintenue par une provi- » dence extraordinaire ».

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de Warburton, qu'il a mise en gros caractère à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire ; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être

Digitized by Google

battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de Job qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que Job ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Écriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que, s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses (1); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'État, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

(1) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit: La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il annoncée? si elle est nécessaire, pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait la base de sa religion? Ou Moïse était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le savait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francpensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord Hardwike ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

Digitized by Google

SECTION VI.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau Teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce Warburton a voulu jeter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de Moïſe, « que les anciens Juifs n'avaient » aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que » les ſaducéens ne l'admettaient pas du temps de notre » Seigneur Jéſus ».

Il interprète à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à Jéſus-Chriſt (1). « N'avez-vous pas » lu ces paroles que Dieu vous a dites: Je ſuis le Dieu » d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob: » or Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans ». Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les Égliſes. Sherlok, évêque de Londres, & vingt autres ſavans l'ont réfuté. Les philoſophes anglais mêmes lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'Égliſe anglicane; & cet homme après cela s'aviſe de traiter les gens d'impies: ſemblable au perſonnage d'Arlequin, dans la comédie du *Déva-liſeur de maiſons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces: Au voleur.

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, v. 31 & 32.

Digitized by Google

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand Céſar n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir Catilina, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui ; & perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes ſectes principales ; celle d'Épicure qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps ; & celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines & des récompenſes après la mort.

Il nous reſte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même, & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe*, que Clément, qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter

Digitized by Google

lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie, & qu'il consulta S. Pierre à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que S. Clément ait écrit cette histoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel besoin avait le genre humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu de temps à vivre, & qui se voient pressés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ame des sots & des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment definira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? Le cas a été proposé, & n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de

Digitized by Google

menton, ſon front eſt écraſé & un peu noir, ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font baptiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre; il n'a point d'ame; on ne le baptiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1626 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne faiſait nulle difficulté de refuſer le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faiſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé Saint-André, jurait que rien n'était plus vrai; & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi; ſoit qu'ils euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un viſage: l'Être ſuprême ne peut-il pas accorder le don de la penſée & de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi bien qu'à un petit je ne ſais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à ſe loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke obſerve très-bien, à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur

Digitized by Google

d'un corps que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine, qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point, quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame?

On demande encore ce que ſerait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? Les uns diſent qu'il a deux ames, puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de Polignac dans un conclave. Son intendant, laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule, chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient

Digitized by Google

miſes au fait : mais ſoyons juſtes devant Dieu, quelque ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de Memmius ce que l'on dit de l'ame.

SECTION VIII.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

Le dogme de l'immortalité de l'ame eſt l'idée la plus conſolante, & en même temps la plus réprimante que l'eſprit humain ait pu recevoir. Cette belle philoſophie était, chez les Égyptiens, auſſi ancienne que leurs pyramides : elle était, avant eux, connue chez les Perſes. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier Zoroaſtre, citée dans le *Sadder*, dans laquelle Dieu fit voir à Zoroaſtre un lieu de châtiment, tel que le *Dardaros* ou le *Kerón* des Égyptiens, l'*Hadès*, & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *ſouterrain*. Dieu montre à Zoroaſtre, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : Zoroaſtre en demanda la raiſon; Dieu lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. Dieu avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir

Digitized by Google

de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsycose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-temps avant les Égyptiens. C'est une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Égypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Égypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien, l'était donc bien moins que les empires de l'Asie; & dans les uns & dans les autres, on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. Ulysse, long-temps avant Phérécide, avait vu les ames des héros dans les

Digitized by Google

enfers ; mais que les ames fuſſent auſſi anciennes que le monde, c'était un ſyſtême né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par Phérécide. Je ne crois pas que nous ayions parmi nous un ſeul ſyſtême qu'on ne retrouve chez les anciens ; ce n'eſt qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION IX.

Ce ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même* eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en ſavons guère davantage, graces aux bornes de notre intelligence. Les trois-quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant ; l'autre quart cherche, perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant ! tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force* ; tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots ? Cette fleur végète : mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation ?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſsède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle

Digitized by Google

force? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct?* Ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végération & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble; ne te moquerais-tu pas de la tulipe?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomac; que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pu te donner aſſez de lumières pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame.

Les premiers philoſophes, ſoit chaldéens, ſoit égyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées; ce quelque choſe doit être très-ſubtil, c'eſt un ſouffle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éther, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entélèchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin Platon, c'eſt un compoſé du *même* & de *l'autre;* ce ſont des atomes qui penſent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atome penſe-t-il? avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel? Non, répondent les ſavans; mais nous ſavons

Digitized by Google

ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Épicure; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande qui la fait tomber?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière. Je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſsède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de ſentir & de penſer eſt-il le même que celui qui vous

Digitized by Google

fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *noüs*.

Mais voilà cette ame de la penſée qui, en mille occaſions, a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chyle de ſe former, tout cela ſe fait ſans elle : voilà deux ames bien embarraſſées & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or cette première ame aimale n'exiſte certainement point ; elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi : tu es né, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors ſans ſavoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte ; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtêmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la

Digitized by Google

ſubſtance de Dieu même; l'autre, qu'elle eſt partie du grand tout; un troiſième, qu'elle eſt créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle eſt faite & non créée; d'autres aſſurent que Dieu les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation : elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Falloppe. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie; il fallait être premier chirurgien du roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

Saint Thomas, dans ſa queſtion 75e & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme ſubſiſtante, *per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative*; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. Saint Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté : auſſi eſt-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière

Digitized by Google

dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelque autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que, dans les lois du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que Moïſe en aucun endroit, ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers: tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome: « Si, après avoir eu des enfans & des petits-

Digitized by Google

» enfans, vous prévariquez, vous ſerez exterminés » du pays, & réduits à un petit nombre dans les » nations.

« Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des » pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

» Honorez père & mère, afin que vous viviez » long-temps.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer » jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous ſerez « détruits. . . . . .

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie au prin- » temps & en automne, du froment, de l'huile, du » vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez » & que vous ſoyez ſoûls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos » mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur vos portes, » afin que vos jours ſe multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien ajou- » ter ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédiſe des choſes » prodigieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce » qu'il a dit arrive, & s'il vous dit : Allons, ſuivons » des dieux étrangers. . . . . tuez-le auſſitôt, & que » tout le peuple frappe après vous.

» Lorſque le Seigneur vous aura livré les nations, » égorgez tout ſans épargner un ſeul homme, & » n'ayez aucune pitié de perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme » l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

Digitized by Google

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & » dont l'ongle n'eſt point fendu, comme chameau, » lièvre, porc-épic, &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez » bénis dans la ville & dans les champs; les fruits de » votre ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront » bénis. . . . . .

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & » toutes les cérémonies, vous ſerez maudits dans la » ville & dans les champs. . . . . vous éprouverez la » famine, la pauvreté; vous mourrez de misère, de » froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne, » la gale, la fiſtule. . . . . vous aurez des ulcères » dans les genoux & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui » prêterez point à uſure. . . . . parce que vous n'aurez » pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la » chair de vos fils & de vos filles, &c. ».

Il eſt évident que, dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob qui, croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur : *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe*, in infernum, *dans l'enfer*; c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Digitized by Google

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ézéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lu ni Ézéchiel ni Isaïe qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de Moïse. Le fait est que, dans les lois publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet & l'étendue de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État : les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se partagèrent en trois sectes : les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien Josephe, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose : les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les

Digitized by Google

eſſéniens, dit encore Joſephe, tenaient les ames immortelles; les ames, ſelon eux, deſcendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y ſont reportées par un attrait violent, & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui ſeul devait inſtruire tous les hommes, vint condamner ces trois ſectes; mais, ſans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puiſque les philoſophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïſe, ſeul vrai légiſlateur du monde avant le nôtre, Moïſe qui parlait à Dieu face à face, a laiſſé les hommes dans une ignorance profonde ſur ce grand article. Ce n'eſt donc que depuis dix-ſept cents ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame & de ſon immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas; chacun devait dire à ſon ame : Qui es-tu? d'où viens-tu, que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années, tu n'en ſauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

Digitized by Google

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

C'eſt ainſi qu'a penſé Locke, & avant Locke, Gaſſendi, & avant Gaſſendi, une foule de ſages; mais nous avons des bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe foi & l'impudence juſqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage (1), d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Épicure, Démocrite & Lucrèce : « Mon ami, com-» ment un atome penſe-t-il? avoue que tu n'en ſais » rien ». Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Perſonne ne ſait ce que c'eſt que l'être appelé *eſprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'eſprit qui ſignifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Égliſe ont cru l'ame corporelle. Il eſt impoſſible à nous autres êtres bornés de ſavoir ſi notre intelligence eſt ſubſtance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être penſant, ou le mécaniſme de la penſée.

On vous crie, avec les reſpectables Gaſſendi & Locke, que nous ne ſavons rien par nous-mêmes des ſecrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui

(1) *Queſtions ſur l'Encyclopédie.*

Digitized by Google

ſavez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas? Il faut bien que vous ſoyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de Dieu; & vous, ennemis de la raiſon & de Dieu, vous qui blaſphémez l'un & l'autre; vous traitez l'humble doute & l'humble ſoumiſſion du philoſophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Ésope; vous lui dites: Tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMÉRIQUE.

Puisqu'on ne ſe laſſe point de faire des ſyſtêmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Être ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc & d'incarnat, avec de longues barbes tirant ſur le roux; des nègres ſans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles; d'autres nègres avec barbe

Digitized by Google

ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins ; & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché Dieu de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil, dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtêmes, jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que Dieu a pu les mettre où ils ſont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de Magog. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par Aſtolphe qui les y porta ſur ſon hippogriffe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de Roland renfermé dans une bouteille.

Si de ſon temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtématiques pour avancer, avec le jéſuite Lafitau, que les Caraïbes deſcendent des habitans de Cárie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raiſonneurs la bouteille de leur

Digitized by Google

bon ſens, qui ſans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'Angélique.

La première choſe qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud: c'eſt de dire: d'où ces gens-là ſont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut ſervir d'excuſe à ce ſyſtême, c'eſt qu'il n'y a preſque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Aſie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'eſt probablement ce qui a fait penſer que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

On a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on ſait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du ſage Acathe, & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms ſont beaux, mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain* ſignifie, *ſecoure ton prochain*; mais non pas *jouis avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuyeux, confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui ton argent s'il eſt un diſſipateur.*

Digitized by Google

L'amitié eſt le mariage de l'ame ; & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*, car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéreſſés ont des aſſociés ; les politiques aſſemblent des factieux ; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons ; les princes ont des courtiſans : les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtiſan d'Octave ; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en ſont plus fortes ou plus faibles, ſelon les dégrés de ſenſibilité & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous (1). Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié, ſont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous ſommes un peu ſecs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos hiſtoires, ſur notre théâtre.

Il n'eſt parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre Jonathas & David. Il eſt dit que David l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais auſſi il eſt dit que David, après la mort de ſon ami, dépouilla Miphibozeth ſon fils, & le fit mourir.

(1) Voyez ARABES.

Digitized by Google

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédéraſtie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes (1).

AMOUR.

Il y a tant de sortes d'amour, qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de Sigisbé, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le banquet de Platon, dans lequel Socrate, amant honnête d'Alcibiade & d'Agathon, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : Virgile suit les pas de Lucrèce ; *amor omnibus idem.*

C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la génisse ; regarde ce fier

(1) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

Digitized by Google

cheval que deux de tes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend, & qui détourne ſa queue pour le recevoir; vois comme ces yeux étincèlent; entends ces henniſſemens; contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais n'en ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur: la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre paſſe ſur eux, & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſur-tout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe; & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce: enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comte de Rocheſter: L'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné

Digitized by Google

l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact; & l'attention ſur ſa ſanté, rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours; les talens du corps & de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum femina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore culta,
Ut facilè inſueſcat ſecum vir degere vitam.

LUCRÈCE, *liv. IV.*

On peut, ſans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre ſur-tout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois-quarts de la terre les plaiſirs de l'amour & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres

Digitized by Google

d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phryné, les Laïs, les Flora, les Meſſaline, n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues ; c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi ! ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir François I ? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux : je le veux croire ; mais cela eſt triſte pour ceux à qui Rabelais a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi Héloïſe put encore aimer véritablement Abélard quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités faiſait très-grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, Abélard, vous fûtes aimé ; la racine de l'arbre coupé conſerve encore un reſte de sève ; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour ? Eſt-ce un ſimple ſouvenir ? eſt-ce de l'amitié ? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs Elyſées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des

Digitized by Google

chars imaginaires. Héloïse vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque; mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service; l'extérieur ne subsiste plus; les rides effrayent; les sourcis blanchis rebutent; les dents perdues dégoûtent; les infirmités éloignent: tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

Les disputes sur l'amour de Dieu ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait Dieu d'une façon plus convenable, & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du Télémaque, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, voulut qu'on aimât Dieu d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraisons funèbres, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de Romulus, où Dieu était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir & l'argent.

Digitized by Google

Si madame Guyon avait ſu le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû ſentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait Dieu & le galimatias ſi cordialement qu'elle fut quatre fois en priſon pour ſa tendreſſe: traitement rigoureux & injuſte. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le ſtyle de l'abbé Cotin, & de la proſe dans le goût de Polichinelle ? Il eſt étrange que l'auteur du Télémaque & des froides amours d'Eucharis, ait dit dans ſes Maximes des ſaints, d'après le bienheureux François de Sales : « Je n'ai preſque point de deſirs; » mais ſi j'étais à renaître, je n'en aurais point du » tout. Si Dieu venait à moi, j'irais auſſi à lui; s'il ne » voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais » pas à lui ».

C'eſt ſur cette propoſition que roule tout ſon livre; on ne condamna point S. François de Sales; mais on condamna Fénélon. Pourquoi ? c'eſt que François de Sales n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que Fénélon en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique, ſe trouve peut-être dans la ſatyre de Boileau ſur l'*amour de Dieu*, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.

Digitized by Google

S'il faut passer des épines de la théologie, à celles de la philosophie, qui sont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'amour-propre intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres, l'amour de Dieu à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour sublime. Cependant, puisqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, en architecture, en poésie, en éloquence; nous entendons une musique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur; nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embrasserions.

C'est à-peu-près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne sais quoi de vague & d'indéterminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut être si touchée du spectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer

Digitized by Google

jusqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambray? Malgré les expressions de S. François de Sales que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher? les extravagances du style d'une dame de Montargis, & quelques expressions peu mesurées de sa part lui nuisirent.

Où était le mal? on n'en sait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-même: Dans quelques années personne ne se souciera de mes ergotismes, on ergoterait beaucoup moins. Ah! Louis XIV! Louis XIV! il fallait laisser deux hommes de génie sortir de la sphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obscur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'histoire, par quelle chaîne invisible, par quels ressorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les événemens qui empoisonnent nos jours, sont liés ensemble, se heurtent, & forment nos destinées. Fénélon meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois conversations mystiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de Bouillon, le neveu du grand

Digitized by Google

Turenne, eſt perſécuté pour n'avoir pas lui-même perſécuté à Rome l'archevêque de Cambrai ſon ami: il eſt contraint de ſortir de France, & il perd toute ſa fortune.

C'eſt par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phraſes obſcures d'un livre imprimé dans Amſterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France; & à la fin il ſort de ces cachots mêmes un cri, dont le retentiſſement fait tomber par terre toute une ſociété habile & tyrannique, fondée par un fou ignorant.

AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans ſes Eſſais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale (dans ſon traité de la charité, chap. II), dit « que par le moyen des gi-» bets & des roues qu'on a établis en commun, on » réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de » l'amour-propre de chaque particulier ».

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que Nicole ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que Néron a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que Cartouche avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe,

Digitized by Google

c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes ; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un paſſant lui dit : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un fakir chargé de chaînes, nu comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même, diſait un des ſpectateurs ! Renoncement à moi-même ! reprit le fakir ; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, ils n'ont pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation ; il reſſemble

Digitized by Google

à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce : il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

Si l'amour qu'on a nommé *ſocratique* & *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il faut y applaudir : ſi c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice deſtructeur du genre humain, s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes. C'eſt la jeuneſſe aveugle qui, par un inſtinct mal démêlé, ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme (1).

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie méridionale, ce penchant eſt naturellement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence

(1) Voyez ONANISME.

Digitized by Google

à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs & par la douceur de ſes yeux, reſſemble, pendant deux ou trois ans, à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du ſeptentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moſcovite.

Je ne puis ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton (1).

Mais en bonne foi, Solon était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules (2)? il était jeune alors,

(1) Traduction d'Amiot, grand-aumônier de France.

(2) Un écrivain moderne, nommé Larcher, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique

Digitized by Google

& quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de ſa république. Accuſera-t-on Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que, dans ſa jeuneſſe, il fit des vers pour le jeune Candide? & qu'il dit:

Ampléctor hunc & illam.
Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom : *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de Plutarque, qui, dans ſes bavarderies, au Dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour* (1); mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infâme : c'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme* étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes, ce qu'étaient les enfans d'honneur des

la plus groſſière, oſe citer je ne ſais quel bouquin, dans lequel on appelle Socrate *ſanctus pæderaſtes*, Socrate ſaint b... Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'abbé Foucher; mais cet abbé non moins groſſier, s'eſt trompé encore lourdement ſur Zoroaſtre & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

(1) Voyez FEMME.

Digitized by Google

jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans, instituée par Laïus, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans; & si cette abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le Sadder. Il est dit, à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier Sextus Empiricus & la pédéraſtie; les lois de Zoroastre, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! Sextus Empiricus,

Digitized by Google

qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu le droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père Polycarpe, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel, en 1771, enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent, & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert; il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers (1). Les moines chargés d'élever la jeunesse, ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude, dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis; Horace, son autre favori, faisait de

(1) Voyez PÉTRONE.

Digitized by Google

petites odes pour Ligurinus. Horace, qui louait Auguſte d'avoir réformé les mœurs, propoſait également dans ſes ſatyres un garçon & une fille (1); mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours : l'empereur Philippe la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui faiſaient le métier. S'il y avait eu des écoliers ſpirituels & licencieux comme Pétrone, Rome eut des profeſſeurs tels que Quintilien. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe : *Cavendum non ſolùm crimine turpitudinis, ſed etiam ſuſpicione.* Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (2) contre les mœurs.

(1) . . . . . *Præſtò puer impetus in quem*
Continuò fiat.

(2) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'exjéſuite Desfontaines fut ſur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits ſavoyards qui ramonaient ſa cheminée; des protecteurs le ſauvèrent. Il fallait une victime; on brûla des Chaufours à ſa place. Cela eſt bien fort; *eſt modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit Céſar, Alcibiade, le roi de Bythinie Nicomède, le roi de France Henri III, & tant d'autres rois?

Quand on brûla des Chaufours, on ſe fonda ſur les *établiſſemens de Saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième ſiècle. « Si » aucun eſt ſoupçonné de b.... doit être mené à l'évêque; & ſe » il en était prouvé, l'on le doit ardoir, & tuit li meuble ſont » au baron », &c. Saint Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au baron ſi le baron eſt ſoupçonné, & ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot de b.... Saint Louis entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des Chaufours, gentilhomme lorrain. Deſpréaux eût bien raiſon de faire une ſatyre contre l'équivoque; elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.

Digitized by Google

AMPLIFICATION.

On prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas; & quand on l'a dit, ſi on amplifie, on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier, mais ajouter; c'eſt exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force; mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de Virgile ſont une amplification; par exemple, ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque & ſæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur ſidera lapſu;
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de Virgile, qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poètes français, excepté par M. Delille :

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence;
Éole a ſuſpendu les haleines des vents;
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs;

Digitized by Google

Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos:
Phéniſſe veille & pleure.

Si la longue deſcription du règne du ſommeil dans toute la nature ne faiſait pas un contraſte admirable avec la cruelle inquiétude de Didon, ce morceau ne ſerait qu'une amplification puérile; c'eſt le mot, *at non infelix animi Phœniſſa*, qui en fait le charme.

La belle ode de Sapho, qui peint tous les ſymptômes de l'amour, & qui a été traduite heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas, ſans doute, ſi touchante, ſi Sapho avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'Énéide, n'eſt point une amplification; c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théâtre dans aucune langue, eſt celui de Phèdre. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatigante, ſi c'était une autre qui parlât de la paſſion de Phèdre.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

Digitized by Google

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler;
Je reconnus Vénus & ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſque Athènes lui montra ſon ſuperbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit & pâlit à ſa vue, elle fut, ſans doute, troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une redondance oiſeuſe dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre; mais c'eſt Phèdre amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein; tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile?

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter Sapho? ces vers, quoiqu'imités, coulent de ſource; chaque mot trouble les ames ſenſibles & les pénètre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui, d'ailleurs, a de grandes beautés.

Tidée eſt dans Argos; il regrète à la fois ſon ami Oreſte & Palamède, dont il ſe croit le fils, & qu'il a cru voir périr dans un naufrage. Cependant, à la cour d'Argos, il a vu une fille d'Égiſthe meurtrier d'Agamemnon; & tandis qu'il ſe promettait de punir ce même Égiſthe, il a conçu pour elle une paſſion violente.

Digitized by Google

violente. Son cœur eſt vivement combattu entre cette paſſion qu'il ſe reproche, & le deſir de venger Agamemnon. C'eſt au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, qu'il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y a long-temps.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents;
Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſur de vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette deſcription le poète qui veut ſurprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le perſonnage qui veut venger ſon

Digitized by Google

père & ſon ami, tuer le tyran d'Argos, & qui eſt partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorſqu'un perſonnage s'oublie, & qu'il veut abſolument être poète, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier ſemble ne devoir entrer que rarement dans la poéſie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans, que je n'euſſe vu Paris.* Cette phraſe n'eſt admiſe, ce me ſemble, que dans la liberté de la converſation.

A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine.

On ſouſcrit à des volontés, à des ordres, à des deſirs; je ne crois pas qu'on ſouſcrive *à des ſoins.*

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une ſorte de jeu de mots du *gré des deſirs*, & du *gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *ſouſcrivit* ſans peine *aux juſtes ſoins* d'interroger l'oracle de Délos. Les deſirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; il ne voguaient donc pas au gré de leurs deſirs, puiſque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit Tidée.

Si l'auteur a voulu dire, au contraire, que Tidée voguait au gré de ſes deſirs auſſi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'eſt mal exprimé. *Bien plus*

Digitized by Google

qu'au gré des vents, signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil, bien plus que par l'autre*, signifie, par tous pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs, & l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de Tidée pouvait lui dire : Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Épidaure, qui est dans l'Argolide, c'était préciſément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Épidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit

Digitized by Google

peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer, qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de Tidée occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas; mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances, qui n'appartiennent qu'au poète.

Non erat hìc locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſſe un vaiſſeau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſur-tout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé?

Des cimes de vagues, qui ſont rouler ſous des

Digitized by Google

abymes des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode, & qu'Horace réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents, mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé; Virgile a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes qui ont fait naufrage:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. Desfontaines a traduit ainſi ce beau vers de l'Énéide: « A peine » un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, » purent ſe ſauver à la nage ».

C'eſt traduire Virgile en ſtyle de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poète, *gurgite vaſto?* où eſt l'*apparent rari nantes?* Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'Énéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faiſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que Desfontaines n'a fait que le ſquelette informe de Virgile, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par Tidée eſt fautive & déplacée.

Digitized by Google

l'idée devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais. Les ſatyriques ſe contentent d'une plaiſanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'inſtruire & éclairer les autres, eſt obligé de tout diſcuter avec le plus grand ſcrupule.

Pluſieurs hommes de goût, & entre autres l'auteur du Télémaque, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte dans Racine. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théramène ne devait pas, après la cataſtrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler ſi long-temps; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & *ſes écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée: *Hippolyte eſt mort: un monſtre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniſſantes & la croupe qui ſe recourbe; mais en général

Digitized by Google

cette critique ſouvent répétée me paraît injuſte. On veut que Théramène diſe ſeulement : *Hippolyte eſt mort ; Je l'ai vu, c'en eſt fait.*

C'eſt préciſément ce qu'il dit, & en moins de mots encore..... *Hippolyte n'eſt plus.* Le père s'écrie ; Théramène ne reprend ſes ſens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers ſi néceſſaire, ſi touchant, ſi déſeſpérant pour Théſée :

Et j'oſe dire encor, ſeigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée, les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine....?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. Théramène doit répondre ; on lui demande des détails ; il doit en donner.

Était-ce à celui qui fait diſcourir Mentor & tous ſes perſonnages ſi long-temps, & quelquefois juſqu'à la ſatiété, de fermer la bouche à Théramène ? Quel eſt le ſpectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaiſir douloureux d'écouter les circonſtances de la mort d'Hippolyte ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'eſt pas là une vaine deſcription d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'eſt pas là une amplification mal écrite ; c'eſt la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'eſt Racine.

Digitized by Google

On lui reproche *le héros expiré.* Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré, il a expiré?* Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de Pompée.

> Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
> Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
> Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
> Par le débordement de tant de parricides;
> Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
> Sur ces champs empestés confusément épars;
> Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
> Que la nature force à se venger eux-mêmes,
> Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
> De quoi faire la guerre au reste des vivans, &c.

Ces vers boursouflés sont sonores : ils surprirent long-temps la multitude qui, sortant à peine de la grossièreté, & qui plus est, de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux, ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Égypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé

Digitized by Google

par l'événement, ſeule manière dont ils étaient cenſés juger ? Ptolomée parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes caſſées, (car on ne connaiſſait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui ſe vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler ſur un théâtre. Il fallait cependant pluſieurs années pour deſſiller les yeux du public, & pour lui faire ſentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de ſcène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération, furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de Démoſthènes & d'Ariſtote.

Le temps même a mis le ſceau de l'approbation preſque univerſelle à des morceaux de poëſie abſurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouiſſans qui répandaient leur éclat ſur eux : parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que Rameau n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils ſuivent le torrent, & que le goût épuré eſt preſque auſſi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des ſermons, des oraiſons funèbres, des diſcours d'appareil, des

Digitized by Google

harangues dans de certaines cérémonies, ſont des amplifications ennuyeuſes, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces diſcours fuſſent très-rares pour être un peu ſupportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il eſt temps de mettre un frein à cette extrême intempérance ; & par conſéquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

Si on pouvait confronter Suétone avec les valets de chambre des douze Céſars, penſe-t-on qu'ils ſeraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de diſpute, quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien ?

Parmi nous, combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimères répétées de ſiècle en ſiècle juſqu'à notre temps !

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme Saint-Auguſtin, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'Étoile que Henri IV, chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret, où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi, qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent qu'ils ont des

Digitized by Google

affaires particulières à traiter enſemble, que leur dîner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV appelle ſes gardes, & fait fouetter outrageuſement les convives, « pour leur apprendre, dit » l'Étoile, une autre fois à être plus courtois à l'en» droit des gentils-hommes ».

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont mêlés d'écrire la vie de Henri IV, copiant l'Étoile ſans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de Henri IV.

Cependant le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans Henri IV l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1602, Henri IV, dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement l'Étoile, loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de Vitri. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſièmement, il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action ſi tyrannique, ſi

Digitized by Google

indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, ſi puniſſable par les lois dans tous pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu Henri IV exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas ſouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat ; il ne fallait pas déshonorer Henri IV par une ſi impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand*, en 1752, avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183 : « Les amours » de Louis XIV ayant été jouées en Angleterre, ce » prince voulut auſſi faire jouer celles du roi Guil- » laume. L'abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy » de faire la pièce : mais quoique applaudie, elle ne » fut pas jouée, parce que celui qui en était l'objet » mourut ſur ces entrefaites »

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de Louis XIV ſur le théâtre de Londres. Jamais Louis XIV ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fît une comédie ſur les amours du roi Guillaume. Jamais le roi Guillaume n'eut de maîtreſſe ; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de Torcy ne parla à l'abbé Brueys. Jamais il ne put faire, ni à lui ni à perſonne, une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé Brueys ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre que « Louis XIV fut ſi

Digitized by Google

» content de l'opéra d'Iſis, qu'il fit rendre un arrêt du » conſeil par lequel il eſt permis à un homme de con- » dition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages » ſans déroger. Cet arrêt a été enregiſtré au parlement » de Paris ».

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que Lulli obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Iſis, des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra, & fit inſérer dans ces lettres « que les gentils-hommes & » les demoiſelles pourraient chanter ſur ce théâtre » ſans déroger ». Mais il n'y eut point de déclaration enregiſtrée (1).

Je lis dans l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on eſt fondé à croire que « Louis XIV n'eut de » vaiſſeaux que pour fixer ſur lui l'admiration, pour » châtier Gènes & Alger ». C'eſt écrire, c'eſt juger au haſard; c'eſt contredire la vérité avec ignorance; c'eſt inſulter Louis XIV ſans raiſon : ce monarque avait cent vaiſſeaux de guerre & ſoixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes eſt de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, & ſur-tout des menſonges inſipides, eſt le *Segraiſiana*. Il fut compilé par un copiſte de Ségrais, ſon domeſtique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par la Monnoye, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

(1) Voyez OPÉRA.

Digitized by Google

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains ; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même *Hiſtoire philoſophique, &c.* tome I, page 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait; à quoi le vaincu répondit : » Quand vos péchés ſeront » plus grands que les nôtres ». Cette réponſe avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France, Charles VII, & auparavant à un émir ſarrazin en Sicile : au reſte, cette réponſe eſt plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'eſt pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Hiſtoire philoſophique, &c.* rapporte ſérieuſement, tome V, page 197, un petit conte inventé par Steele & inſéré dans le *Spectateur*, & il veut faire paſſer ce conte pour une des cauſes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'hiſtoriette que Steele oppoſe à l'hiſtoriette beaucoup plus plaiſante de la matrone d'Ephèſe. Il s'agit de prouver que les hommes ne ſont pas plus conſtans que les femmes. Mais dans Pétrone, la matrone d'Ephèſe n'a qu'une faibleſſe amuſante & pardonnable ; & le marchand Inkle, dans le *Spectateur*, eſt coupable de l'ingratitude la plus affreuſe.

Ce jeune voyageur Inkle eſt ſur le point d'être pris

Digitized by Google

par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, ſans qu'on diſe ni en quel endroit, ni à quelle occaſion. La jeune Jarika, jolie caraïbe, lui ſauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y ſont arrivés, Inkle va vendre ſa bienfaitrice au marché. Ah! ingrat! ah, barbare, lui dit Jarika! tu veux me vendre, & je ſuis groſſe de toi. Tu es groſſe, répondit le marchand anglais; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le diſcours d'une fille de Boſton à ſes juges, qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, eſt une plaiſanterie, un pamphlet de l'illuſtre Franklin, & il eſt rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les hiſtoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit (1), & où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père Mallebranche eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertance embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père Mallebranche, & qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre que Galilée trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que Galilée ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur

(1) Le livre *de l'Eſprit*.

Digitized by Google

de l'air faiſait élever l'eau ; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au-deſſus de trente-deux pieds. Ce fut Toricelli qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais fait pour Cromwel, mais pour le roi Guillaume. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît ;* il y a : *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot pour dire que Cromwel avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de ſeptembre 1769, on attribue à Pope une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de Shakeſpeare. Elle fut faite en

Digitized by Google

en effet sur-le-champ par ce célèbre poète. Un agent de change, nommé Jean Dacombe, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. Shakespeare lui répondit :

Ci gît un financier puissant,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous-là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaisanterie.

Je sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se retrouvent dans Plutarque, dans Athénée, dans Sénèque, dans Plaute, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont-là que des mépriſes aussi innocentes que communes ; mais pour les fausſetés volontaires, pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausſes anecdotes, celui

Digitized by Google

dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt la compilation des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame qu'une perſonne élevée à Saint-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint Louis XIV ſupplanté par un de ſes valets de chambre ; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de mademoiſelle Mancini, depuis connétable Colonne, à Louis XIV. C'eſt là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal Mazarin, dans une lettre au roi : « Vous obéiſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de » moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes » yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire ». Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiſelle de la Vallière (dit-il dans un autre » endroit) s'était jetée ſur un fauteuil dans un déshabillé léger ; là elle penſait à loiſir à ſon amant. » Souvent le jour la retrouvait aſſiſe dans une chaiſe ; » accoudée ſur une table, l'œil fixe, l'ame attachée » au même objet dans l'extaſe de l'amour. Uniquement occupée du roi, peut-être ſe plaignait-elle en » ce moment de la vigilance des eſpions d'Henriette, » & de la ſévérité de la reine-mère. Un bruit léger » la retire de ſa rêverie ; elle recule de ſurpriſe & d'effroi. Louis tombe à ſes genoux. Elle veut s'enfuir ; » il l'arrête : elle menace ; il l'appaiſe : elle pleure ; il » eſſuie ſes larmes ».

Digitized by Google

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *État du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'Orléans son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres (1).

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si long-temps l'Europe.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que Charles VIII n'était pas fils de Louis XI. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle Louis XI négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. Charles VIII ne ressemblait à Louis XI, ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à du Haillan; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que Louis XI ait haï Charles VIII, cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze du Haillan m'auraient assuré

(1) Voyez HISTOIRE.

Digitized by Google

que Charles VIII était né d'un autre que de Louis XI, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

Anecdote ſur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur Marguerite, gouvernante des Pays-bas? en avait-il eu don Juan d'Autriche, frère intrépide du prudent Philippe II? Nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des ſecrets du lit de Charlemagne, qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la ſainte Écriture ne m'aſſurait pas que les filles de Loth eurent des enfans de leur propre père, & Tamar de ſon beau-père; j'héſiterais beaucoup à les en accuſer. Il faut être diſcret.

Autre anecdote plus haſardée.

On a écrit que la ducheſſe de Montpenſier avait accordé ſes faveurs au moine Jacques Clément, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur Bourgoing était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien les hiſtoires de Judith & d'Aod, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

Digitized by Google

Anecdote ſur Henri IV.

Jean Châtel ni Ravaillac n'eurent aucun complice ; leur crime avait été celui du temps ; le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que Ravaillac avait fait le voyage de Naples, & que le jéſuite Alagona avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne ſais quel Chiniac. Les jéſuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction ; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jéſuite Daniel a beau me dire, dans ſa très-sèche & très-fautive hiſtoire de France, que Henri IV, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus Henri IV lui-même que le jéſuite Daniel. Sa lettre à la belle Gabrielle, « c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux », prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre choſe que le catholiciſme. Si ſon grand *cœur* avait été depuis long-temps ſi pénétré de la grace efficace, il aurait peut-être dit à ſa maîtreſſe : « Ces évêques m'édifient », mais il lui dit : « Ces gens-là m'ennuient ». Ces paroles ſont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand homme à Coriſande d'Andouin, comteſſe de Grammont ; elles exiſtent encore en original.

Digitized by Google

L'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations* rapporte pluſieurs de ces lettres intéreſſantes. En voici des morceaux curieux.

« Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. — » J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs » romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une » mort à voir ; ils admoneſtent tout bon catholique » de prendre exemple (*ſur l'empoiſonnement du prince » de Condé*) ; — & vous êtes de cette religion ! — » Si je n'étais huguenot, je me ferais turc ».

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de Henri IV, d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue ſur Henri IV.

Un autre hiſtorien moderne de Henri IV accuſe du meurtre de ce héros le duc de Lerme : « C'eſt, » dit-il, l'opinion la mieux établie ». Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne, & il n'y eut en France que le continuateur du préſident de Thou qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de Lerme, premier miniſtre, employa Ravaillac, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de Lerme l'avait ſéduit ou fait ſéduire, ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément Ravaillac l'aurait nommé lui & ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'Aubigny, auquel il n'avait fait que montrer un

Digitized by Google

couteau ; pourquoi aurait-il épargné le duc de Lerme ? c'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire Ravaillac dans ſon interrogatoire & dans les tortures. Faut-il inſulter une grande maiſon eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation eſpagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuſe qui ne leur a pas permis de s'avilir juſque-là.

Si Philippe II mit à prix la tête du prince d'Orange, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral Coligni ; & depuis, celle du cardinal Mazarin. Ces proſcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de Lerme ſe ſerait-il adreſſé ſecrétement à un miſérable tel que Ravaillac ?

Bévue ſur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit « que le maréchal d'Ancre & » ſa femme furent écraſés, pour ainſi dire, par la » foudre ». L'un ne fut, à la vérité, écraſé qu'à coups de piſtolet, & l'autre fut brûlée en qualité de ſorcière. Un aſſaſſinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la juriſprudence de ce temps-là. Mais je ne ſais pourquoi l'hiſtorien s'exprime en ces mots : « Si ces

Digitized by Google

» deux misérables n'étaient pas complices de la mort » du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux » châtimens. Il est certain que du vivant même du » roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne » des liaisons contraires aux desseins du roi ».

C'est ce qui n'est point du tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins ; le grand duc de Florence avait le premier reconnu Henri IV. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. Concini & sa femme n'avaient point de crédit du temps de Henri IV. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine : c'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain, dans son grenier, pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeler un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables?* Le maréchal d'Ancre, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à Ravaillac, à Cartouche, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. Damiens n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été

Digitized by Google

autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur; tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter saintement Phinées, Aod, Judith & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrètes & violentes; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfuneste* encore, comme disent les Italiens; un Châtel, un Ravaillac, un Damiens les recueille; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'homme au masque de fer.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul, le 3 mars 1703, & non en 1704.

Digitized by Google

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, & enſuite à la baſtille, toujours ſous la garde du même homme, de ce Saint-Mars qui le vit mourir. Le père Griffet, jéſuite, a communiqué au public le journal de la baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot; les uns ont dit que c'était le duc de Beaufort; mais le duc de Beaufort fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie en 1669; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de Beaufort au milieu de ſon armée? comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en sût rien? & pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque?

Les autres ont rêvé le comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras (1).

On a enſuite imaginé que le duc de Montmouth,

(1) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce ſoit dans Arras ou dans Aire, il eſt toujours conſtant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à ſa place, que Louis XIV fit faire un ſervice ſolennel à cette bûche, & que, pour achever la convaleſcence de ſon propre fils, il l'envoya prendre l'air à la baſtille pour le reſte de ſa vie avec un maſque de fer ſur le viſage.

Digitized by Google

à qui le roi Jacques fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des temps, qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi Jacques, qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de Montmouth, & eût fait mourir, au lieu de lui, un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce Sosie, qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de Montmouth. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi Jacques eût prié instamment Louis XIV de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite Louis XIV, ayant fait ce petit plaisir au roi Jacques, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi Guillaume & pour la reine Anne, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi Jacques l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait

Digitized by Google

avoir environ ſoixante ans ; & le ſieur Marſolan, chirurgien du maréchal de Richelieu, & enſuite du duc d'Orléans régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien ? on le nomma toujours Marchiali. Celui qui écrit cet article en ſait peut-être plus que le père Griffet, & n'en dira pas davantage.

Addition de l'Éditeur des Quéſtions ſur l'Encyclopédie, Londres, in-8°, *1771* (a).

Il eſt ſurprenant de voir tant de ſavans & tant d'écrivains pleins d'eſprit & de ſagacité ſe tourmenter à deviner qui peut avoir été le fameux Maſque de fer, ſans que l'idée la plus ſimple, la plus naturelle & la plus vraiſemblable ſe ſoit jamais préſentée à eux. Le fait tel que M. de Voltaire le rapporte, une fois admis avec ſes circonſtances ; l'exiſtence d'un priſonnier d'une eſpèce ſi ſingulière, miſe au rang des vérités hiſtoriques les mieux conſtatées, il paraît que non-ſeulement rien n'eſt plus aiſé que de concevoir quel était ce priſonnier, mais qu'il eſt même difficile qu'il puiſſe y avoir deux opinions ſur ce ſujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt ſon ſentiment, s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne ſe fût perſuadé que ce n'était pas la peine de donner comme une découverte, une choſe qui ſelon lui ſaute aux yeux de tous ceux qui liſent cette anecdote.

Cependant, comme depuis quelque temps cet évé-

(a) On croit cette addition de M. de Voltaire lui-même.

Digitized by Google

nement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver que ce prisonnier célèbre était un secrétaire du duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de Saint-Mars donnait à son prisonnier), l'auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche; à moins que le secret ne soit dévoilé par ceux qui peuvent en être les dépositaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce prisonnier pouvait être le comte de Vermandois, le duc de Beaufort, ou le duc de Montmouth. Le savant & très-judicieux auteur de cette dernière opinion a très-bien réfuté les autres; mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre prince dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de Saint-Foix a raison, s'il n'entend parler que des princes dont l'existence était connue; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer « que le Masque de fer pouvait avoir été un » prince inconnu, élevé en cachette, & dont il im» portait de laisser ignorer totalement l'existence » ?

Le duc de Montmouth n'était pas pour la France un prince de si grande importance; & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette puissance, au moins après la mort de ce duc & celle de Jacques II, à faire un si grand secret de sa détention, s'il eût été en effet

Digitized by Google

le Masque de fer. Il n'est guère probable non plus que M. de Louvois & M. de Saint-Mars eussent marqué au duc de Montmouth ce profond respect que M. de Voltaire assure qu'ils portaient au Masque de fer.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester; mais que M. de Voltaire, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi :

« *Le Masque de fer était sans doute un frère, & un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait » ce goût pour le linge fin sur lequel M. de Voltaire » appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, » qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, » que me rappelant ce même goût du Masque de fer, » je ne doutai plus qu'il ne fût son fils : ce dont toutes » les autres circonstances m'avaient déjà persuadé.

» On sait que Louis XIII n'habitait plus depuis » long-temps avec la reine, que la naissance de » Louis XIV ne fut due qu'à un heureux hasard ha- » bilement amené, hasard qui obligea absolument le » roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc » comme je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa » faute qu'il ne naissait point d'héritier à Louis XIII. » La naissance du Masque de fer l'aura détrompée. » Le cardinal, à qui elle aura fait confidence du fait,

Digitized by Google

» aura ſu par plus d'une raiſon tirer parti de ce ſecret; » il aura imaginé de tourner cet événement à ſon » profit, & à celui de l'État. Perſuadé par cet exemple » que la reine pouvait donner des enfans au roi, la » partie qui produiſit le haſard d'un ſeul lit pour le » roi & pour la reine, fut arrangée en conſéquence. » Mais la reine & le cardinal, également pénétrés de » la néceſſité de cacher à Louis XIII l'exiſtence du » Maſque de fer, l'auront fait élever en ſecret. Ce » ſecret en aura été un pour Louis XIV, juſqu'à la » mort du cardinal Mazarin.

» Mais ce monarque apprenant alors qu'il avait un » frère, & un frère aîné que ſa mère ne pouvait dé- » ſavouer, qui d'ailleurs portait peut-être des traits » marqués qui annonçaient ſon origine; faiſant ré- » flexion que cet enfant, né durant le mariage, ne pou- » vait ſans de grands inconvéniens & ſans un horrible » ſcandale, être déclaré illégitime après la mort de » Louis XIII, Louis XIV aura jugé ne pouvoir uſer » d'un moyen plus ſage & plus juſte que celui qu'il » employa, pour aſſurer ſa propre tranquillité & le » repos de l'État: moyen qui le diſpenſait de com- » mettre une cruauté que la politique aurait repré- » ſentée comme néceſſaire à un monarque moins conſ- » cientieux & moins magnanime que Louis XIV.

» Il me ſemble, pourſuit toujours notre auteur, » que plus on eſt inſtruit de l'hiſtoire de ces temps- » là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes » les circonſtances qui prouvent en faveur de cette » ſuppoſition ».

Digitized by Google

Anecdote sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas Michel le Tellier, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*, c'était Pierre Seguier. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on ne sait où mourut ce célèbre surintendant : non qu'il importe de le savoir, car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indifférentes ; mais ce fait prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie, combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le Pierre Broussel, pour lequel on fit les barricades, ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun sens. Je ne sais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

Anecdote

Digitized by Google

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père Griffet veut à toute force que le cardinal de Richelieu ait fait un mauvais livre : à la bonne heure ; tant d'hommes d'État en ont fait ! Mais c'est une belle passion de combattre si long-temps pour tâcher de prouver que, selon le cardinal de Richelieu, les *Espagnols nos alliés*, gouvernés si heureusement par un Bourbon, *sont tributaires de l'enfer, & rendent les Indes tributaires de l'enfer.* — Le Testament du cardinal de Richelieu n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports sur la Méditerranée que toute la monarchie espagnole. — Ce Testament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce Testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des soldats. — Ce qui n'est jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & pour rendre la magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la noblesse de servir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses priviléges.

Que de trente millions à supprimer il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au

Digitized by Google

denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie de jouiſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs ſeront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas ; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gênes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la ſainte Chapelle de Paris. — Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de S. François, qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. — Choſe plus importante encore & plus ſavante ; ſur-tout quand on prend Jean XXII pour Benoît XI, & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'État ; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge,

Digitized by Google

puiſqu'on le veut, la mémoire du cardinal de Richelieu, de ce malheureux ouvrage rempli d'anachroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité, pour faire croire que le livre eſt du cardinal de Richelieu. Il ne faut pas dire « qu'on a trouvé une ſuite du premier cha-« pitre du Teſtament politique, corrigée en pluſieurs » endroits de la main du cardinal de Richelieu », parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé, *Narration ſuccincte:* cette narration ſuccincte n'a aucun rapport au Teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du Teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très-vrai, c'eſt que le Teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en

Digitized by Google

a jamais vu l'original ſigné de lui ; que le livre eſt très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſiliké?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre ?

Le comte de Moret, fils de Henri IV, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère Jean-Baptiſte ? quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de Henri IV ? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de Henri IV, épouſa-t-elle après la mort d'Antoine un gentilhomme nommé Goyon, tué à la Saint-Barthélemi ? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux ? ce fait ſe trouve très-détaillé dans les Remarques ſur les réponſes de Bayle aux queſtions d'un provincial, *in-folio*, page 689.

Marguerite de Valois, épouſe de Henri IV, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage ? On remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre humain ! Cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funeſtes & non moins mortelles ; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine,

Digitized by Google

& laiſſons-là les Ana, les Anecdotes, les hiſtoires curieuſes de notre temps ; le Nouveau choix de vers ſi mal choiſis, cités à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux; & les Recueils des prétendus bons mots, &c. ; & les Lettres d'un ami à un ami ; & les Lettres anonymes ; & les Réflexions ſur la tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que Louis XIV exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourrait à la vérité mieux placer ſon argent, & mieux encourager la propagation ; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie ; du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule ſur Théodoric.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une Hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand Théodoric arien, cet homme qu'on nous peint ſi ſage, « avait parmi ſes miniſtres un catholique qu'il » aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute » ſa confiance. Ce miniſtre croit s'aſſurer de plus en » plus la faveur de ſon maître en embraſſant l'aria- » niſme ; & Théodoric lui fait auſſi-tôt couper la » tête, en diſant : Si cet homme n'a pas été fidèle à » Dieu, comment le ſera-t-il envers moi qui ne ſuis » qu'un homme » ?

Digitized by Google

Le compilateur ne manque pas de dire, « que ce » trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penſer » de Théodoric à l'égard de la religion ».

Je me pique de penſer, à l'égard de la religion, mieux que l'oſtrogot Théodoric, aſſaſſin de Symmaque & de Boèce, puiſque je ſuis bon catholique, & que Théodoric était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtiſe atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête ſur-le-champ à ſon miniſtre favori, parce que ce miniſtre aurait été à la fin de ſon avis! Comment un adorateur de Dieu, qui paſſe de l'opinion d'Athanaſe à l'opinion d'Arius & d'Euſèbe, eſt-il infidèle à Dieu? il était tout au plus infidèle à Athanaſe, & à ceux de ſon parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanaſiens & les euſébiens. Mais Théodoric ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à Dieu, pour avoir rejeté le terme de *conſubſtantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à ſon favori ſur une pareille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Que diriez-vous de Louis XIV s'il eût fait couper ſur-le-champ la tête au duc de la Force, parce que le duc de la Force avait quitté le calviniſme pour la religion de Louis XIV?

Anecdote ſur le maréchal de Luxembourg.

J'ouvre dans ce moment une hiſtoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de Luxembourg, en 1672,

Digitized by Google

fit cette harangue à ſes troupes : « Allez, mes enfans, » pillez, volez, tuez, violez ; & s'il y a quelque choſe » de plus abominable, ne manquez pas de le faire, » afin que je voie que je ne me ſuis pas trompé en vous » choiſiſſant comme les plus braves des hommes ».

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'eſt pas plus vraie que celles de Tite-Live ; mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce ſe retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne ſont que des impoſtures par ordre alphabétique.

Anecdote ſur Louis XIV.

C'eſt une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, de ſuppoſer que Louis XIV, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambaſſadeur d'Angleterre : « J'ai toujours été le maître chez moi, quel- » quefois chez les autres ; ne m'en faites pas ſouvenir ». J'ai dit ailleurs que ce diſcours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait expoſé le roi à une réponſe accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de Torci, qui fut toujours préſent à toutes les audiences du comte de Stairs, ambaſſadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'eſt aſſurément ni vraie, ni vraiſemblable, & n'eſt reſtée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été miſe dans la première. Cette

Digitized by Google

erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, ſont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'hiſtoire la deshonorent; & malheureuſement preſque toutes les anciennes hiſtoires ne ſont guère que des contes. Mallebranche, à cet égard avait raiſon de dire, qu'il ne faiſait pas plus de cas de l'hiſtoire que des nouvelles de ſon quartier.

Lettre de M. de Voltaire ſur pluſieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de Voltaire à M. Damilaville, philoſophe intrépide, & qui ſeconda plus que perſonne ſon ami M. de Voltaire dans la cataſtrophe mémorable des Calas & des Sirven. Nous prenons cette occaſion de célébrer autant qu'il eſt en nous la mémoire de ce citoyen (*a*), qui, dans une vie obſcure, a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il faiſait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & ſervant les malheureux avec le zèle de l'enthouſiaſme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adverſité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de Voltaire & de M. Diderot. Voici la lettre en queſtion.

Au château de Ferney, 7 mai 1762.

« Par quel haſard s'eſt-il pu faire, mon cher ami, » que vous ayiez lu quelques feuilles de l'Année littéraire de maître Aliboron? chez qui avez-vous trouvé

(*a*) Cet éloge d'un homme obſcur & fait pour l'être, eſt très-exagéré.

Digitized by Google

» ces rapſodies ? Il me ſemble que vous ne voyez » pas d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le monde eſt » inondé des ſottiſes des folliculaires qui mordent » parce qu'ils ont faim, & qui gagnent leur pain à » dire de plates injures.

« Ce pauvre Fréron (1), à ce que j'ai ouï dire, » eſt comme les gueuſes des rues de Paris, qu'on » tolère quelque temps pour le ſervice des jeunes gens » déſœuvrés, qu'on renferme à l'hôpital trois ou » quatre fois par an, & qui en ſortent pour reprendre » leur premier métier ».

« J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je » ne ſuis pas étonné que maître Aliboron crie un peu

(1) Le folliculaire dont on parle eſt celui-là même qui, ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du ſieur Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1770.

« Fréron épouſa ma ſœur, il y a trois ans, en Bretagne : mon » père donna vingt mille livres de dot. Il les diſſipa avec des » filles, & donna du mal à ma ſœur. Après quoi il la fit partir » pour Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher en chemin » ſur la paille. Je courus demander raiſon à ce malheureux. Il » feignit de ſe repentir. Mais comme il faiſait le métier d'eſpion, & » qu'il ſut qu'en qualité d'avocat, j'avais pris parti dans les troubles » de Bretagne, il m'accuſa auprès de M. de... & obtint une lettre » de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des » archers dans la rue des Noyers, un lundi à dix heures du matin, » me fit charger de chaînes, ſe mit à côté de moi dans un fiacre, » & tenait lui-même le bout de la chaîne.... &c. ».

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce Fréron n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

Digitized by Google

» ſous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis » que je me ſuis amuſé à immoler ce poliſſon à la » riſée publique ſur tous les théâtres de l'Europe, il » eſt juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je ne l'ai jamais vu, » Dieu merci. Il m'écrivit une grande lettre il y a en- » viron vingt ans. J'avais entendu parler de ſes mœurs, » & par conſéquent je ne lui fis point de réponſe. » Voilà l'origine de toutes les calomnies qu'on dit » qu'il débite contre moi dans ſes feuilles. Il faut le » laiſſer faire ; les gens condamnés par leurs juges ont » permiſſion de leur dire des injures.

» Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne » qu'il m'impute, intitulée, *Quand me mariera-t-on ?* » Voilà la première fois que j'en ai entendu parler. » C'eſt un menſonge abſurde. Dieu a voulu que j'aie » fait des pièces de théâtre pour mes péchés ; mais je » n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez cela de » vos anecdotes.

» Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à » milord Littleton & ſa réponſe ſont tombées entre » les mains de ce Fréron ; mais je puis vous aſſurer » qu'elles ſont toutes deux entièrement falſifiées. » Jugez-en ; je vous envoie les originaux.

» Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez » aux chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures » pour faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & » bien digne du public, qu'une lettre de moi au pro- » feſſeur Haller, & une lettre du profeſſeur Haller » à moi ! & de quoi s'aviſa M. Haller de faire courir

Digitized by Google

» mes lettres & les siennes ? & de quoi s'avise un fol-
» liculaire de les imprimer & de les falsifier pour
» gagner cinq sous ? Il me la fait signer du château de
» Tourney, où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment des
» jeunes gens oisifs, & tombent le moment d'après
» dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps-ci
» tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de Fleuri sur le *Quemad-*
» *modùm* que Louis XIV n'entendait pas est très-
» vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV*
» que parce que j'en étais sûr : & je n'ai point rap-
» porté celle du *Nicticorax*, parce que je n'en étais
» pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans
» mon enfance au collége des jésuites, pour me faire
» sentir la supériorité du père de la Chaise sur le grand-
» aumônier de France. On prétendait que le grand-
» aumônier, interrogé sur la signification de *nicti-*
» *corax*, dit que c'était un capitaine du roi David,
» & que le révérend père la Chaise assura que c'était
» un hibou ; peu m'importe ; & très-peu m'importe
» encore qu'on fredonne pendant un quart-d'heure
» dans un latin ridicule un *nicticorax* grossièrement
» mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer Louis XIV d'igno-
» rer le latin ; il savait gouverner, il savait faire fleurir
» tous les arts, cela vaut mieux que d'entendre Cicé-
» ron. D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait
» pas de sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit
» de lui-même l'italien & l'espagnol.

Digitized by Google

» Je ne sais pas pourquoi l'homme que le follicu-
» laire fait parler, me reproche de citer le cardinal
» de Fleuri, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de*
» *grands noms.* Vous savez, mon cher ami, que mes
» grands noms sont ceux de Newton, de Locke, de
» Corneille, de Racine, de la Fontaine, de Boileau.
» Si le nom de Fleuri était grand pour moi, ce serait
» le nom de l'abbé Fleuri, auteur des discours patrio-
» tiques & savans, qui ont sauvé de l'oubli son his-
» toire ecclésiastique; & non pas le cardinal de Fleuri
» que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, & qui,
» quand il le fut, fit exiler un des plus respectables
» hommes de France, l'abbé Pucelle; & empêcha
» bénigment pendant tout son ministère qu'on ne
» soutînt les quatre fameuses propositions sur les-
» quelles est fondée la liberté française dans les choses
» ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands-hommes que ceux
» qui ont rendu de grands services au genre hu-
» main.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire le
» *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien consulter des
» généraux, des ministres, des aumôniers, des dames,
» & des valets de chambre. Le cardinal de Fleuri
» avait été aumônier, & il m'apprit fort peu de
» chose. M. le maréchal de Villars m'apprit beau-
» coup pendant quatre ou cinq années de temps,
» comme vous le savez; & je n'ai pas dit tout ce
» qu'il voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'Antin me fit part de plusieurs

Digitized by Google

» anecdotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles » valaient.

» M. de Torci fut le premier qui m'apprit, par » une ſeule ligne en marge de mes queſtions, que » Louis XIV n'eut jamais de part à ce fameux Teſta- » ment du roi d'Eſpagne Charles II, qui changea la » face de l'Europe.

» Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire contem- » poraine, autrement qu'en conſultant avec aſſiduité » & en confrontant tous les témoignages. Il y a des » faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des » yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité ſur les » choſes eſſentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette » juſtice : je crois ne m'être guère trompé ſur les » petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles » ne ſont qu'un vain amuſement. Les grands événe- » mens inſtruiſent.

» Le roi Staniſlas, duc de Lorraine, m'a rendu le » témoignage authentique que j'avais parlé de toutes » les choſes importantes arrivées ſous le règne de » Charles XII, ce héros imprudent, comme ſi j'en » avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonſtances, je les aban- » donne à qui voudra ; je ne m'en ſoucie pas plus que » de l'hiſtoire des quatre fils Aymon.

» J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une » anecdote inutile que celui qui la ſait.

» Puiſque vous voulez être inſtruit des bagatelles » & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux

Digitized by Google

» folliculaire se trompe, quand il prétend qu'il a été » joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été » berné sur celui de Paris par Jérôme Carré. La tra- » duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de » l'Écossaise & de Fréron, faite par M. George » Colman, n'a été jouée sur le théâtre de Londres » qu'en 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767, chez » Beket & de Hondt. Elle a eu autant de succès à » Londres qu'à Paris, parce que par tout pays on » aime la vertu des Lindanes & des Freeport, & » qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du » papier, & mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre » Garrick qui composa l'épilogue. M. George Col- » man m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce; elle » est intitulée *The English Merchant.*

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Londres, à » Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme, & » jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce » Fréron. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait; » il prétend que l'Écossaise ne réussit à Paris que » parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à » Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne » n'en voulait à Pourceaugnac, quand Pourceaugnac » fit rire l'Europe.

» Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien » constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités » les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, » un chapitre de Cicéron, *de Officiis*, & *de Naturâ* » *deorum*, un chapitre de Locke, une lettre provin- » ciale, une bonne fable de la Fontaine, des vers de

Digitized by Google

» Boileau & de Racine, voilà ce qui doit occuper un » vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public » retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je » demeure dans un château ou dans une maison de » campagne. J'ai lu dans une des quatre cents bro- » chures faites contre moi par mes confrères de la » plume, que madame la duchesse de Richelieu » m'avait fait présent un jour d'un carrosse fort joli » & de deux chevaux gris pommelés, que cela dé- » plut fort à M. le duc de Richelieu. Et là-dessus on » bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est » que dans ce temps-là M. le duc de Richelieu » n'avait point de femme.

» D'autres impriment mon Porte-feuille retrouvé, » d'autres mes Lettres à M. B. & à madame D., à » qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours » des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues » de la reine Christine, de Ninon Lenclos, &c, &c. » Des curieux mettent ces sottises dans leurs biblio- » thèques, & un jour quelque érudit aux gages » d'un libraire les fera valoir comme des monumens » précieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! » quel opprobre de la littérature! quelle perte de » temps»!

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ces anecdotes; mais en général, on peut assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes

Digitized by Google

en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez Pierre Marteau, tout cela eſt fait pour gagner de l'argent.

Anecdote ſingulière ſur le père Fouquet, ci-devant jéſuite.

(*Ce morceau eſt inſéré en partie dans les Lettres juives*).

En 1723, le père Fouquet, jéſuite, revint en France, de la Chine où il avait paſſé vingt-cinq ans. Des diſputes de religion l'avaient brouillé avec ſes confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort ſur le vaiſſeau; l'autre vint à Paris avec le père Fouquet. Ce jéſuite devait emmener ſon lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La choſe était ſecrète.

Fouquet & ſon lettré logeaient à la maiſon profeſſe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père Fouquet fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrappa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal Dubois, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi

Digitized by Google

parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal qui, par intérêt, eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur-le-champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui faiſait des révérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé Desfontaines, deux fois par ſemaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours à Paris; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans, le miniſtère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller viſiter les priſons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il ſe fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne reſtait plus perſonne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que perſonne n'entendait.

Un jéſuite, qui accompagnait le magiſtrat, dit que

Digitized by Google

c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères, qui écorchait le chinois : tout fut reconnu; le magistrat ne sut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de Bourbon était alors premier ministre; on lui conta la chose; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

Les jésuites de France, missionnaires secrets à la Chine, dérobèrent il y a environ trente ans, un enfant de Kanton à ses parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il fait parfaitement le français & le chinois, & il est assez

Digitized by Google

savant. M. Bertin, contrôleur-général & depuis secrétaire d'État, le renvoya à la Chine en 1765, après l'abolissement des jésuites.

Il s'appelle *Ko*; il signe *Ko*, jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère Ko, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur Kien-Long a conservé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la religion, & de causer le moindre trouble dans l'empire.

Le jésuite Ko a envoyé de Pékin à Paris des manuscrits de sa composition intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin.* Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire Nyon.

L'auteur se déchaîne contre tous les philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre martyr de Jésus-Christ à un prince du sang tartare que les jésuites avaient séduit, & que le feu empereur Yont-Chin avait exilé.

Ce Ko se vante de faire beaucoup de néophytes; c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un seigneur russe, indigné de cette insolence jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire parvenir à Pékin, au président du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce mémoire, qui puisse faire

Digitized by Google

connaître le nommé Ko & les autres jésuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidellement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis Vésale jusqu'à Bertin, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez Borelli sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingt mille livres dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à Keil, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. Jurin vient qui décide qu'ils se sont trompés; & il fait un nouveau calcul : mais un quatrième survenant prétend que Jurin s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis Hippocrate sur la manière dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs; d'autres les lui refusent. Les chimistes

Digitized by Google

ſont de l'eſtomac un laboratoire. Hecquet en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des averſions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix, ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération; mais perſonne ne ſait encore ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs; mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux, qui ont une ſi grande réputation, ſont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux & nos ongles nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Winſlow & Lémeri entaſſent mémoire ſur mémoire

Digitized by Google

concernant la génération des mulets ; les ſavans ſe partagent ; l'âne fier & tranquille, ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale, qui lui donne un beau mulet, ſans que Lémeri & Winſlow ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. Ruyſch a mieux rencontré en les diſſequant, & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir ; & malgré cela il ſe trouve encore des phyſiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtême que la nature deſavoue ?

Boerhaave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé, chaſſé, foulé, briſé, atténué.*

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible, les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du ſang. Terenzoni & Vieuſſens croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

Digitized by Google

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité, & on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi-animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore; cet autre dit que c'est l'*élasticité*; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent, tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme, elle ne se montre jamais à eux, & ils devinent dans son anti-chambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos; le reste est pure curiosité, & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

Le grand procès des anciens & des modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. Nestor, dans l'Iliade, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'Achille & d'Agamemnon, débute par leur

Digitized by Google

dire.... « J'ai vécu autrefois avec des hommes qui » valaient mieux que vous ; non je n'ai jamais vu & je » ne verrai jamais de si grands personnages que Drias, » Cénée, Exadius, Polyphème égal aux dieux, &c. ».

La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Drias; on n'a guère entendu parler d'Exadius, ni de Cénée; & pour Polyphème égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipsa dedit dulces fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum, &c.
La nature languit; la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et formé pour agir, se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste (1).

(1) Epist. I, lib. 2.

Digitized by Google

« Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme » nos vins, dont les plus vieux ſont toujours pré- » férés » ? Il dit enſuite :

(1) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſsè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper;
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
. . . . . .
Ingeniis non ille favet, plaudítque ſepultis:
Noſtra ſed impugnat; nos noſtraque lividus odit, &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux Fontenelle s'exprime ainſi ſur ce ſujet :

« Toute la queſtion de la prééminence entre les » anciens & les modernes étant une fois bien entendue, » ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui étaient autrefois » dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'au- » jourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, » Démoſthènes, ne peuvent être égalés dans ces derniers » ſiècles ; mais ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux » d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon » & Démoſthènes ».

« Éclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

» plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux » de ce temps-là étaient mieux diſpoſés, formés de » fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de » plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les » cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux diſ- » poſés ? Les arbres auraient donc été auſſi plus grands » & plus beaux; car ſi la nature était alors plus jeune » & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi bien que les » cerveaux des hommes, auraient dû ſe ſentir de cette » vigueur & de cette jeuneſſe ». (*Digreſſion ſur les anciens & les modernes*, tome IV, édition de 1742).

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances :

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.

Digitized by Google

Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme Virgile & Horace en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre ; & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre, mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de Demoſthènes quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillère, & le gouvernement du cardinal de Richelieu, ne mirent point dans la tête d'Omer Talon & de Jérôme Bignon.

Quelqu'un répondit alors à la Motte par le petit couplet ſuivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre ;
Pour Danchet elle eſt fort avare ;

Digitized by Google

Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle (1),
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, juſqu'au temps de Plutarque, que les ſiècles modernes ne l'ont été depuis le ſiècle des Médicis juſqu'à Louis XIV incluſivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Égyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre vingt-dix mille pieds quarrés de baſe. Perſonne ne doute que ſi on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aiſément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eſt un monument de la crainte ; les pyramides ſont des monumens de la vanité & de la ſuperſtition. Les unes & les autres atteſtent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Égyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier Temple, qui a pris à tâche de rabaiſſer

(1) Ce la Chapelle était un receveur général des finances, qui traduiſit très-platement Tibulle ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

Digitized by Google

tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de Saint-Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie, rien dans la connaissance du corps humain, si ce n'est peut-être, dit-il, la circulation du sang. L'amour de son opinion, fondé sur son extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des satellites de Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des lois données par Képler & par Newton aux orbes célestes, des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier Temple; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Égyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont devenus,

Digitized by Google

» dit-il, les charmes de cette musique qui enchantait si » souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les » oiseaux, les serpens, & changeait leur nature »?!

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'Orphée, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la verité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde Rabelais comme un grand homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'esprit, un ambassadeur, qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances: un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau & de Racine.

Boileau & Racine, en écrivant en faveur des anciens contre Perrault, furent plus adroits que le chevalier Temple. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. Boileau s'en tient à justifier Homère contre Perrault, mais en glissant adroitement sur les défauts du poète grec, & sur le sommeil que lui reproche Horace. Il ne s'étudie qu'à tourner Perrault, l'ennemi d'Homère, en ridicule. Perrault entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend? voilà Boileau qui saisit ce petit avantage,

Digitized by Google

qui tombe sur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il se pouvait très-bien faire que Perrault se fût souvent trompé, & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconséquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poète était tombé. En un mot, Boileau se moqua de Perrault beaucoup plus qu'il ne justifia Homère.

De l'injustice & de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault, au sujet de l'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine usa du même artifice; car il était tout aussi malin que Boileau pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satyre, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite mépriſe très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'Euripide, & en même temps de se sentir très-supérieur à Euripide même. Il raille autant qu'il le peut ce même Perrault & ses partisans sur leur critique de l'Alceste d'Euripide, parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'Euripide, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'Admète pour celles d'Alceste; mais cela n'empêche pas qu'Euripide n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler Admète à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

Digitized by Google

« Quoi donc, lui répond le roi son père, à qui » adressez-vous, s'il vous plaît, un discours si hau- » tain? Est-ce à quelque esclave de Lydie ou de » Phrygie? ignorez-vous que je suis né libre & » thessalien »? (Beau discours pour un roi & pour un père)! « Vous m'outragez comme le dernier des » hommes. Où est la loi qui dit que les pères doivent » mourir pour leurs enfans? chacun est ici-bas pour » soi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel » tort vous fais-je? demandai-je que vous mouriez » pour moi? La lumière vous est précieuse; me l'est- » elle moins?.... Vous m'accusez de lâcheté..... » Lâche vous-même; vous n'avez pas rougi de presser » votre femme de vous faire vivre en mourant pour » vous..... Ne vous sied-il pas bien après cela de » traiter de lâches ceux qui refusent de faire pour » vous ce que vous n'avez pas le courage de faire » vous-même..... Croyez-moi, taisez-vous..... Vous » aimez la vie; les autres ne l'aiment pas moins.... » Soyez sûr que si vous m'injuriez encore, vous » entendrez de moi des duretés qui ne seront pas des » mensonges ».

Le chœur prend alors la parole « C'est assez & » déjà trop des deux côtés : cessez, vieillard, cessez » de maltraiter de paroles votre fils ».

Le chœur aurait dû plutôt, ce semble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à son propre père, & de lui avoir reproché si aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

PHÉRÈS.

Digitized by Google

PHÉRÈS *à son fils.*

Tu parles contre ton père, sans en avoir reçu d'outrage.

ADMÈTE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi?

ADMÈTE.

Ah! le plus infame des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMÈTE.

Plût au ciel que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi!

LE PÈRE.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette scène, un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'Hercule. « C'est un étranger, dit-il, » qui a ouvert la porte lui-même, s'est d'abord mis » à table; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez » vîte à manger; il remplit de vin à tout moment sa » coupe, boit à longs traits du rouge & du paillet, » & ne cesse de boire & de chanter de mauvaises » chansons qui ressemblent à des hurlemens, sans

Digitized by Google

» ſe mettre en peine du roi & de ſa femme que nous » pleurons. C'eſt, ſans doute, quelque frippon adroit, » un vagabond, un aſſaſſin ».

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne Hercule pour un frippon adroit; il ne l'eſt pas moins qu'Hercule, ami d'Admète, ſoit inconnu dans la maiſon. Il l'eſt encore plus qu'Hercule ignore la mort d'Alceſte, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts; mais il eſt sûr que de telles ſcènes ne ſeraient pas ſouffertes chez nous à la foire.

Brumoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit Euripide avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'Admète & de ſon père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que « les Grecs n'ont pas trouvé à » redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des » indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir » qu'elles ne ſont pas tout à fait telles que nous les » imaginons; en un mot, que les idées ont changé ».

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

« Qui peut douter, ajoute-t-il, que les idées n'aient » changé en différens ſiècles ſur des points de morale » plus importans » ?

On répond qu'il n'y a en a guère de plus importans.

« Un Français, continue-t-il, eſt inſulté; le pré- » tendu bon ſens français veut qu'il coure les riſques

Digitized by Google

» du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon » honneur ».

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

« On ne ſent pas aſſez combien cette maxime pa- » raîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air » on l'aurait ſifflée du temps d'Euripide ».

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on ne l'eût ſifflée d'aucun air du temps d'Euripide. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'Iliade, Achille tirant à moitié ſon épée; & il était prêt à ſe battre contre Agamemnon, ſi Minerve n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre ſon épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'Epheſtion & Cratère ſe battirent en duel, & qu'Alexandre les ſépara. Quinte-Curce raconte (1) que deux autres officiers d'Alexandre ſe battirent en duel en préſence d'Alexandre; l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé ſeulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit ſon adverſaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel & les reproches que ſe font Admète & ſon père Phérès tour à tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches.

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puiſque Brumoy,

(1) Quinte-Curce, liv. IV.

Digitized by Google

le plus impartial de tous, s'eſt égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais ſi les Brumoy & les Dacier étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de ſel dans le diſcours que Polyphême tient dans Euripide « Je ne » crains point le foudre de Jupiter. Je ne ſais ſi ce » Jupiter eſt un dieu plus fier & plus fort que moi. » Je me ſoucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la » pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange » un veau rôti ou quelque bête ſauvage; après quoi » je m'étends tout de mon long; j'avale un grand » pot de lait; je défais mon faion; & je fais entendre » un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre ».

Il faut que les ſocliaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait Polyphême quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & « que jamais les Athéniens n'ont ri » d'une ſottiſe »! Quoi! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de Louis XIV? Et la populace n'eſt pas la même par-tout?

Ce n'eſt pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage; mais ils ont de bien plus grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de Corneille, & les touchantes tragédies de Racine, l'emportent autant ſur les tragédies de Sophocle & d'Euripide que ces deux grecs l'emportent ſur Theſpis. Racine ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur Euripide; mais il louait ce poëte grec pour humilier Perrault.

Digitized by Google

Molière, dans ses bonnes pièces, est aussi supérieur au pur, mais froid Térence, & au farceur Aristophane, qu'au baladin Dancourt.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre, dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.

La raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moderne, le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de Corneille, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans Homère, ni dans Sophocle, ni dans Euripide, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice, réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que Rodogune ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des

Digitized by Google

tragédies de Racine, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis Eschile jusqu'au grand siècle de Louis XIV. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouve que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans Racine de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter d'approuver, quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens, non pas sur leurs noms, non pas sur le temps où ils vivaient, mais sur leurs ouvrages mêmes; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire, c'est la chose même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle représente le fils d'Hystaspe? La monnaie de Varin est plus récente, mais elle est infiniment plus belle.

Digitized by Google

Si le peintre Timante venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais royal ſon tableau du ſacrifice d'Iphigénie, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait : Des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'Agamemnon, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de Clitemneſtre, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient : C'eſt un trait d'eſprit, & non pas un trait de peintre; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de Rubens, qui a ſu exprimer ſur le viſage de Marie de Médicis la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'Agamemnon cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume : vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté & le déſeſpoir. Vous êtes grec, & Rubens eſt belge; mais le belge l'emporte.

Digitized by Google

D'un passage d'Homère.

Un Florentin, homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord Chesterfield, avec un professeur d'Oxford & un Écossais qui vantait le poëme de Fingal, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle! s'écriait-il; le poëme de Fingal a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de Fingal.

« Cuchulin était assis près de la muraille de Tura, » sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait » contre un rocher couvert de mousse, son bouclier » était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoire » du souvenir du grand Carbar, héros tué par lui à » la guerre. Moran, né de Fitilh, Moran, sentinelle » de l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, Cuchulin; je vois » les vaisseaux de Suaran, les ennemis sont nombreux, plus d'un héros s'avance sur les vagues noires » de la mer.

» Cuchulin aux yeux bleus lui répliqua: Moran, » fils de Fitilh, tu trembles toujours; tes craintes » multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce » le roi des montagnes désertes qui vient à mon se- » cours dans les pleines d'Ullin. Non, dit Moran, » c'est Suaran lui-même; il est aussi haut qu'un rocher

Digitized by Google

» de glace : j'ai vu sa lance, elle est comme un haut » sapin ébranché par les vents; son bouclier est comme » la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur un » rocher ; il ressemblait à un nuage qui couvre une » montagne, &c. ».

Ah ! voilà le véritable style d'Homère, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

(1) « Tu gouverneras toutes les nations que tu » nous soumettras avec une verge de fer ; tu les bri- » seras comme le potier fait un vase.

(2) » Tu briseras les dents des pécheurs.

(3) » La terre a tremblé, les fondemens des mon- » tagnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est » fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle & » des charbons.

(4) » Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme » un mari sort de son lit.

(5) » Dieu brisera leurs dents dans leur bouche, il » mettra en poudre leurs dents mâchelières ; ils devien- » dront à rien comme de l'eau, car il a tendu son arc » pour les abattre ; ils seront engloutis tout vivans » dans sa colère, avant d'attendre que les épines soient » aussi hautes qu'un prunier.

(6) « Les nations viendront vers le soir, affamées » comme des chiens, & toi, Seigneur, tu te moque- » ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(1) Pseaume II. (3) Pseaume XVII. (5) Pseaume LVII.
(2) Pseaume III. (4) Pseaume XIX. (6) Pseaume LVIII.

Digitized by Google

(1) » La montagne du Seigneur eſt une montagne » coagulée ; pourquoi regardez-vous les monts coa- » gulés ? Le Seigneur a dit : Je jetterai Baſan ; je le » jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint » de ſang, & que la langue de tes chiens lèche leur » ſang.

(2) » Ouvre la bouche bien grande, & je la rem- » plirai.

(3) » Rends les nations comme une roue qui tourne » toujours, comme de la paille devant la face du vent, » comme un feu qui brûle une forêt, comme une » flamme qui brûle des montagnes ; tu les pourſuis » dans ta tempête, & ta colère les troublera.

(4) » Il jugera dans les nations ; il les remplira » de ruines ; il caſſera les têtes dans la terre de plu- » ſieurs.

(5) » Bienheureux celui qui prendra tes petits » enfans, & qui les écraſera contre la pierre ! &c. » &c. &c. ».

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de Fingal beuglés par l'Écoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de Virgile.

L'Écoſſais pâlit de colère à ce diſcours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord

(1) Pſeaume LXVII.
(2) Pſeaume LXXX.
(3) Pſeaume LXXXII.
(4) Pſeaume CXI.
(5) Pſeaume CXXXVI.

Digitized by Google

Cheſterfield encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dit : Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien n'eſt plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine ; parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui ſont preſque toujours les mêmes ; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur-le-champ ? Non pas un poëme épique raiſonnable & en vers corrects, comme Virgile, répliqua l'Italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. Eh bien, donnez-moi un ſujet, répliqua le Florentin. Milord Cheſterfield lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit, & commença ainſi :

« Muſe d'Albion ; Génie qui préſidez aux héros ; » chantez avec moi, non la colère oiſive d'un homme » implacable envers ſes amis & ſes ennemis ; non des » héros que les dieux favoriſent tour à tour ſans avoir » aucune raiſon de les favoriſer ; non le ſiége d'une » ville qui n'eſt point priſe ; non les exploits extravagans

Digitized by Google

» du fabuleux Fingal, mais les victoires véritables
» d'un héros auſſi modeſte que brave, qui mit des rois
» dans ſes fers, & qui reſpecta ſes ennemis vaincus.

» Déjà George, le Mars de l'Angleterre, était deſ-
» cendu du haut de l'empyrée, monté ſur le courſier
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du
» Limouſin fuient, comme les brebis bêlantes & les
» tendres agneaux ſe précipitent en foule les uns ſur
» les autres pour ſe cacher dans la bergerie à la vue
» d'un loup terrible, qui ſort du fond des forêts, les
» yeux étincelans, le poil hériſſé, la gueule écumante,
» menaçant les troupeaux & le berger de la fureur de
» ſes dents avides de carnage.

» Martin, le célèbre protecteur des habitans de la
» fertile Touraine; Geneviève, douce divinité des
» peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la
» Marne; Denis qui porta ſa tête entre ſes bras à
» l'aſpect des hommes & des immortels, tremblaient
» en voyant le ſuperbe George traverſer le vaſte ſein
» des airs. Sa tête eſt couverte d'un caſque d'or orné
» des diamans qui pavaient autrefois les places pu-
» bliques de la Jéruſalem céleſte, quand elle apparut
» aux mortels pendant quarante révolutions journa-
» lières de l'aſtre de la lumière, & de ſa ſœur incon-
» tante qui prête une douce clarté aux ſombres nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & ſacrée
» dont le demi-dieu Michaël, exécuteur des ven-
» geances du Très-haut, terraſſa dans les premiers
» jours du monde l'éternel ennemi du monde & du
» Créateur. Les plus belles plumes des anges qui

Digitized by Google

» affiſtent autour du trône, détachées de leurs dos » immortels, flottaient ſur ſon caſque, autour duquel » volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance » impitoyable, & la mort qui termine toutes les » calamités des malheureux mortels. Il reſſemblait » à une comète qui, dans ſa courſe rapide, franchit » les orbites des aſtres étonnés, laiſſant loin derrière » elle des traits d'une lumière pâle & terrible, qui » annoncent aux faibles humains la chute des rois » & des nations.

» Il s'arrête ſur les rives de la Charente, & le bruit » de ſes armes immortelles retentit juſqu'à la ſphère » de Jupiter & de Saturne. Il fit deux pas, & il arriva » juſqu'aux lieux où le fils du magnanime Édouard » attendait le fils de l'intrépide Philippe de Valois ».

Le Florentin continua ſur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles ſortaient de ſa bouche, comme dit Homère, plus ſerrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ſes paroles n'étaient pas froides; elles reſſemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de Jupiter ſur l'enclume retentiſſante.

Ses deux antagoniſtes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aiſé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeler le ciel, la terre & les enfers à ſon ſecours; mais ils ſoutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de

Digitized by Google

plus moral, & en même temps de plus voluptueux, que de voir Jupiter qui couche avec sa femme sur le mont Ida?

Milord Chesterfield prit alors la parole: Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle; peut-être chez les Grecs c'était une chose très-intéressante qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, est une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment Junon imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent, de faire dire par Junon à Jupiter: « Si vous voulez absolument me caresser, allons-» nous-en au ciel dans votre appartement, qui est » l'ouvrage de Vulcain, & dont la porte ferme si bien » qu'aucun des dieux n'y peut entrer ».

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que Junon prie d'endormir Jupiter, peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il est beau de partir de deux îles à la fois: de-là il monte sur un sapin, il court aussi-tôt aux vaisseaux des Grecs; il cherche Neptune; il le trouve; il le conjure de donner la

Digitized by Google

victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si fretillant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'Alcine avec Roger, & d'Armide avec Renaud.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'Arioste & du Tasse.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord Chesterfield fut enchanté. L'Écossais pendant ce temps-là relisait Fingal; le professeur d'Oxford relisait Homère; & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

ANE.

AJOUTONS quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de Lucien, qui devint d'or entre les mains d'Apulée. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans Lucien; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de Silène avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme changé en

Digitized by Google

âne par le pouvoir de Bacchus : car on ſait que Bacchus était arabe.

Virgile parle de la métamorphoſe de Mœris en loup comme d'une choſe très-ordinaire.

Sæpè lupum fieri Mœrim, & ſe condere ſilvis.
Mœris devenu loup, ſe cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoſes était-elle dérivée des vieilles fables d'Égypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchériſſeurs ſur les fables orientales, métamorphosèrent preſque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réuſſir dans leurs deſſeins amoureux.

Si les dieux ſe changeaient en taureaux, en chevaux, en cignes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le ſecret de faire la même opération ſur les hommes ?

Pluſieurs commentateurs, en oubliant le reſpect qu'ils devaient aux ſaintes Écritures, ont cité l'exemple de Nabuchodonoſor changé en bœuf ; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une choſe entièrement hors de la ſphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres ſavans, non moins indiſcrets peut-être, ſe ſont prévalus de ce qui eſt rapporté dans l'*Évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Égypte étant entrée

Digitized by Google

entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une houſſe de ſoie, ayant à ſon cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baiſers, & lui préſentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit ſervir ſeulement à faire voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les chrétiens qui compoſèrent cet évangile, étaient ſans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils rapportaient avec ſimplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Égliſe, qui rejeta dans la ſuite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'aventure des compagnons d'Uliſſe, changés en bêtes par Circé, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grèce & en Italie par Pythagore.

Sur quoi ſe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? Ils diſent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a

Digitized by Google

cru aux faux prodiges qu'à cauſe des véritables (1).

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs ou chevaux, ou ânes? Cette erreur univerſelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la ſuperſtition.

Il ſuffit d'une opinion erronnée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du ſentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auſſi. Que devient l'ame de l'homme après ſa mort? que devient l'ame de la bête? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à ſe former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne ſe loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempſycoſe qui s'établit ſur un ſimple raiſonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphoſe. Ce n'eſt plus une ame ſans logis qui cherche un gîte; c'eſt un corps qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches & dans l'ignorance: « Tu es un cochon,

(1) Voyez les remarques ſur les penſées de Paſcal, vol. de *Philoſophie*.

Digitized by Google

» un cheval, un âne » ; enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes ? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche ces hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec Boileau, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos ſottiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations ; & vous ne ſerez plus étonné de rien.

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie, & que Mervan, le vingt-unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche Photius rapporte, dans l'extrait de la vie d'Iſidore, qu'Ammonius avait un âne qui ſe connaiſſait très-bien en poéſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de Midas vaut mieux que le conte de Photius.

De l'âne d'or de Machiavel.

On connaît peu l'âne de Machiavel. Les dictionnaires qui en parlent, diſent, que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe ; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage eſt une ſatyre de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de

Digitized by Google

florentins, dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractère eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des Médicis & de leurs ennemis y ſont figurées ſans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypſe comique, ſaurait l'hiſtoire ſecrète du pape Léon X & des troubles de Florence. Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainſi à l'homme.

Animaux à deux pieds, ſans vêtemens, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon ;
Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes ;
Mais vous fit-elle, hélas ! des ames vertueuſes !
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage :
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon Dieu me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci eſt l'original de la Satyre de l'homme que fit Boileau, & de la fable des compagnons d'Uliſſe, écrite par la Fontaine. Mais il eſt très-vraiſemblable que ni la Fontaine, ni Boileau n'avaient entendu parler de l'âne de Machiavel.

Digitized by Google

De l'âne de Véronne.

Il faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encore dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté (1) notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne ; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe, & la Sicile ; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart des ânes ont une eſpèce de croix noire ſur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ſes confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait ſervi de monture à l'entrée dans Jéruſalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle paſſa de Vérone dans les autres pays ; elle fut ſur-

(1) Voyez Miſſon, tome I, pages 101 & 102.

Digitized by Google

tout célébrée en France ; on chanta la proſe de l'âne à la meſſe.

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille repréſentant la ſainte Vierge allant en Égypte, montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe (1), au lieu de dire : *Ite ; miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'âne & ſur celle des fous ; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

ANGE.

SECTION PREMIÈRE.

Anges des Indiens, des Perſes, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que « toutes les religions ont admis l'exiſtence des » anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre » pas ».

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au-deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de Numa, celle du ſabiſme, celle des druides, celle de la Chine,

(1) Voyez du Cange, & l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*.

Digitized by Google

celle des Scythes ; celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de Dieu, des députés, des êtres mitoyens entre Dieu & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cent ſoixante & dix-huit ans que les brachmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée le Shaſta, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée Veidam, qui ſignifie *la parole de Dieu.* Le Shaſta contient cinq chapitres. Le premier *de Dieu & de ſes attributs :* le ſecond, *de la création des anges :* le troiſième, *de la chute des anges :* le quatrième, *de leur punition :* le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de Dieu.

Premier chapitre du Shaſta.

« DIEU eſt un ; il a créé tout ; c'eſt une ſphère » parfaite ſans commencement ni fin. Dieu conduit » toute la création par une providence générale réſul- » tante d'un principe déterminé. Tu ne rechercheras » point à découvrir l'eſſence & la nature de l'Eternel, » ni par quelles lois il gouverne ; une telle entrepriſe » eſt vaine & criminelle ; c'eſt aſſez que jour & nuit » tu contemples dans ſes ouvrages, ſa ſageſſe, ſon » pouvoir & ſa bonté ».

Après avoir payé à ce début du Shaſta le tribut

Digitized by Google

d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shaſta.

« L'ÉTERNEL, abſorbé dans la contemplation » de ſa propre exiſtence, réſolut, dans la plénitude » des temps, de communiquer ſa gloire & ſon eſſence » à des êtres capables de ſentir & de partager ſa béa- » titude, comme de ſervir à ſa gloire. L'éternel vou- » lut, & ils furent. Il les forma en partie de ſon » eſſence, capables de perfection & d'imperfection, » ſelon leur volonté.

» L'Éternel créa d'abord Birma, Vitſnou & Sib; » enſuite Mozazor, & toute la multitude des anges. » l'Éternel donna la prééminence à Birma, à Vitſnou » & à Sib. Birma fut le prince de l'armée angélique; » Vitſnou & Sib furent ſes coadjuteurs. L'Éternel di- » viſa l'armée angélique en pluſieurs bandes, & leur » donna à chacune un chef. Ils adorèrent l'Éternel, » rangés autour de ſon trône, chacun dans le dégré » aſſigné. L'harmonie fut dans les cieux. Mozazor, » chef de la première bande, entonna le cantique de » louange & d'adoration au Créateur, & la chanſon » d'obéiſſance à Birma ſa première créature; & l'Éter- » nel ſe réjouit dans ſa nouvelle création ».

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

« DEPUIS la création de l'armée céleſte, la joie & » l'harmonie environnèrent le trône de l'Éternel dans » l'eſpace de mille ans, multipliés par mille ans; & » auraient duré juſqu'à ce que le temps ne fût plus, ſi

Digitized by Google

» l'envie n'avait pas saisi Mozazor & d'autres princes » des bandes angéliques. Parmi eux était Raabon, le » premier en dignité après Mozazor. Immémorans » du bonheur de leur création & de leur devoir, » ils rejetèrent le pouvoir de perfection, & exer- » cèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le » mal à l'aspect de l'Éternel; ils lui désobéirent, & » refusèrent de se soumettre au lieutenant de Dieu, » & à ses associés Vitsnou & Sib; & ils dirent: Nous » voulons gouverner; & sans craindre la puissance » & la colère de leur créateur, ils répandirent leurs » principes séditieux dans l'armée céleste. Ils sédui- » sirent les anges, & entraînèrent une grande multi- » tude dans la rebellion; & elle s'éloigna du trône » de l'Éternel; & la tristesse saisit les esprits angéliques » fidèles, & la douleur fut connue pour la première » fois dans le ciel ».

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

« L'Éternel, dont la toute-science, la préscience » & l'influence s'étend sur toutes choses, excepté sur » l'action des êtres qu'il a créés libres, vit avec douleur » & colère la défection de Mozazor, de Raabon, & » des autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il envoya » Birma, Vitsnou & Sib, pour leur reprocher leur » crime, & pour les porter à rentrer dans leur devoir; » mais confirmés dans leur esprit d'indépendance, ils » persistèrent dans la révolte. L'Éternel alors com- » manda à Sib de marcher contre eux, armé de la

Digitized by Google

» toute-puiſſance, & de les précipiter du lieu *éminent* » dans le lieu de ténèbres, dans l'*Ondera*, pour y » être punis pendant mille ans, multipliés par mille » ans ».

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, Birma, Vitſnou & Sib, ſollicitèrent la clémence de l'Éternel en faveur des délinquans. L'Éternel daigna les délivrer de la priſon de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du ſoleil. Il y eut encore des rebellions contre Dieu dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre; les anges pénitens y ſubirent pluſieurs métempſycoſes; une des dernières fut leur changement en vaches. C'eſt de-là que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtême des Indiens ſur les anges eſt préciſément celui du jéſuite Bougeant, qui prétend que les corps des bêtes ſont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé ſérieuſement, Bougeant l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie; ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique, ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enſeignent encore depuis environ cinquante ſiècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été inſtruits; nos miſſionnaires

Digitized by Google

ne l'ont pas été davantage ; & les brames, qui n'ont jamais été édifiés, ni de leur science, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un anglais, nommé M. Holwell, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des brachmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières ; comme M. Sale avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières sur l'ancien sabisme, auquel a succédé la religion musulmane ; de même encore que M. Hyde a recherché, pendant vingt années en Perse, tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perses.

Les Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres anges, s'appelle Bahaman ; il a l'inspection de tous les animaux, excepté de l'homme, sur qui Dieu s'est réservé une juridiction immédiate.

Dieu préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat ; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les temps les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour, & s'appelle Débadut.

Le troisième est Kur, dont on a fait depuis probablement Cyrus ; & c'est l'ange du soleil.

Digitized by Google

Le quatrième s'appelle Ma, & il préſide à la lune. Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que Raphaël était l'ange-gardien de l'empire perſan.

Des anges chez les Hébreux.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrète des anciens brachmanes fût parvenue juſqu'à eux : car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à Énoch, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Énoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptième génération avant le déluge : mais puiſque Seth, plus ancien encore que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'Énoch. Voici donc ce qu'Énoch écrivit ſelon eux.

« Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement » accru, ils eurent de très-belles filles ; les anges, les » brillans, Egregori, en devinrent amoureux, & » furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'ani- » mèrent entre eux, ils ſe dirent : Choiſiſſons-nous » des femmes parmi les filles des hommes de la terre. » Semiaxas leur prince dit : Je crains que vous n'oſiez » pas accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure » ſeul chargé du crime. Tous répondirent : Faiſons » ſerment d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous » à l'anathème ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc

Digitized by Google

» par ſerment, & firent des imprécations. Ils étaient » au nombre de deux cents. Ils partirent enſemble du » temps de Jared, & allèrent ſur la montagne appelée » *Hermonim* à cauſe de leur ſerment. Voici les noms » des principaux; *Semiaxas*, *Atarculph*, *Araciel*, » *Chobabiel*, *Hoſampſich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thauſael*, » *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

« Eux & les autres prirent des femmes l'an onze » cent ſoixante & dix de la création du monde. De » ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les » géans, Nephilim, &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe: « Or, en ce temps, il y avait » des géans ſur la terre; car les enfans de Dieu ayant » eu commerce avec les filles des hommes, elles en- » fantèrent les puiſſances du ſiècle ».

Le livre d'Énoch & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en naquit: mais ni cet Énoch, ni aucun livre de l'ancien Teſtament ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Preſque tous les commentateurs de l'ancien Teſtament diſent unanimement qu'avant la captivité de

Digitized by Google

Babylone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à Manué, père de Samſon, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à Abraham, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : « Je viendrai vous voir, ſi Dieu me donne vie, l'année » prochaine, & Sara votre femme aura un fils ».

Dom Calmet trouve un très-grand rapport entre cette hiſtoire & la fable qu'Ovide raconte dans ſes *Faſtes*, de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui ayant ſoupé chez le vieillard Irié, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, piſsèrent ſur le cuir du veau qu'Irié leur avait ſervi, & ordonnèrent à Irié d'enfouir ſous terre & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois Irié découvrit ſon cuir, il y trouva un enfant qu'on appela Orion, & qui eſt actuellement dans le ciel. Calmet dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec Abraham, peuvent ſe traduire ainſi : « Il naîtra un fils de votre veau ».

Quoi qu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à Abraham ; ils ne le dirent pas même à Moïſe ; & nous ne voyons le nom de Raphaël que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Chaldéens & des Perſes. Raphaël, Gabriel, Uriel, &c. ſont perſans & babyloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'Iſraël qui ne ſoit chaldéen. Le ſavant juif Philon le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers Caligula.

Digitized by Google

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir si les Grecs & les Romains admirent des anges ?

Ils avaient assez de dieux & de demi-dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. Mercure faisait les commissions de Jupiter, Iris celles de Junon ; cependant ils admirent encore des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut mise en vers par Hésiode, contemporain d'Homère. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours*.

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée ;
Les dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits
Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort, si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage, en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps sont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies ;
Ils veillent près de nous, ils voudraient de nos cœurs
Écarter, s'il se peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs, qui ont si long-temps passé pour inventeurs, avaient imité l'Égypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'Hésiode avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles ; c'est tout ce

qu'elles purent faire. Chaque homme eut ſon bon & ſon mauvais génie, comme chacun eut ſon étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on ſait, avait un bon ange : mais il faut que ce ſoit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philoſophe à courir de maiſon en maiſon pour dire aux gens, par demande & par réponſe, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon, ſont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors ſon protégé de la ciguë.

On ne connaît de Marcus Brutus que ſon mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippe.

SECTION II.

La doctrine des anges eſt une des plus anciennes du monde, elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'eſt pas étrange. Il faut de la philoſophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination & de la faibleſſe pour inventer des êtres ſupérieurs à nous, qui nous protégent ou qui nous perſécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Égyptiens euſſent aucune notion de ces êtres céleſtes, revêtus d'un corps éthéré, & miniſtres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèſe ; mais la Genèſe ne fut écrite que lorſque les Chaldéens étaient une nation déjà puiſſante ; & ce ne fut

fût même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après Moïse, que les Juifs apprirent les noms de Gabriel, de Raphaël, Michaël, Uriel, &c. qu'on donnait aux anges. C'est une chose très-singulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'Adam, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque de l'existence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente ; c'est que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone ; c'est alors qu'il commence à être question d'Asmodée, que Raphaël alla enchaîner dans la haute Égypte ; c'est alors que les Juifs entendent parler de Satan. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de Job, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que Satan était un génie qui avait fait la guerre aux Dives & aux Péris, c'est-à-dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens, que les mauvais anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté Eve sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'Isaïe (dans son chapitre XIV), avait cette allégorie en vue quand il dit : *Quomodo*

Digitized by Google

cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? « Comment as-tu tombé du ciel, astre de lumière, « qui te levais au matin »?

C'est même ce verset latin, traduit d'Isaïe, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'Isaïe. Il parle du roi de Babylone détrôné, & par une figure commune, il lui dit: Comment es-tu tombé des cieux, astre éclatant?

Il n'y a pas d'apparence qu'Isaïe ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des anges précipités dans l'enfer: aussi ce ne fut guère que dans le temps de la primitive Eglise chrétienne, que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine, pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraser, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes, précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfaisantes & malignes, qui ne soient ni de la nature de Dieu ni de la nature des hommes;

Digitized by Google

mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les anges qui présidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les dieux d'Homère, des êtres célestes subordonnés à un être suprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'Homère. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus sous le nom de *Denis l'aréopagite*, & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies; la première des *séraphins*, des *chérubins* & des *trônes*; la seconde des *dominations*, des *vertus* & des *puissances*; la troisième des *principautés*, des *archanges*, & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

Ange, en grec *envoyé*; on n'en sera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Demonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la divinité & nous; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa; l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres

Digitized by Google

par des meſſagers, donc la Divinité envoie auſſi ſes courriers ; Mercure, Iris, étaient des courriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; Michel & Gabriel ſont nommés pour la première fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le juif Tobie, qui vivait à Ninive, connut l'ange Raphaël qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif Gabaël.

Dans les lois des juifs, c'eſt-à-dire dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des anges, à plus forte raiſon de leur culte ; auſſi les ſaducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs il en eſt beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels ; ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que Mercure en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez Loth ?

L'ancienne tradition juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, ſaints. 2. Les *ofamin*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chaſmalim*, les flammes.

Digitized by Google

5. Les *séraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, messagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'histoire de la chute des anges ne se trouve point dans les livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophète Isaïe, qui apostrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'est devenu l'exacteur des tributs! les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chute; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer*; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel; & enfin ce nom qui signifie *phosphore & aurore*, est devenu le nom du diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve, sous la figure d'un serpent, & damna le genre humain. Jésus vint racheter le genre humain, & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'Énoch, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

S. Augustin, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape Grégoire I a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Digitized by Google

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

S. Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de S. Thomas.

On ne sait pas précisément où les anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANNALES.

Que de peuples ont subsisté long-temps & subsistent encore sans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'est-à-dire, dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encore n'étaient-elles

Digitized by Google

pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales; & encore aujourd'hui chez les nations les plus savantes, chez celles même qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jusqu'à présent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connoissent le nom d'un bisaïeul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands évènemens se transmettent des pères aux enfans & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliothèques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent : on bêche, on plante, on sème, on recueille, comme on faisait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée

Digitized by Google

dans la lecture. Cela prouve que le genre humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, persanes; ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques (1).

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'histoire vagues & décousus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que Sanchoniathon, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on place Moïse (2), ait composé des annales. Il aura probablement borné

(1) Voyez *Histoire*.

(2) On a dit que si Sanchoniathon avoit vécu du temps de Moïse, ou après lui, l'évêque de Césarée Eusèbe, qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de Moïse & des prodiges épouvantables qui avoient étonné la nature. Sanchoniathon n'aurait pas manqué d'en parler; Eusèbe aurait fait valoir son témoignage; il aurait prouvé l'existence de Moïse par l'aveu authentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. Eusèbe ne cite jamais Sanchoniathon sur les actions de Moïse. Donc Sanchoniathon avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

Digitized by Google

ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis Héſiode en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que Sanchoniathon cite les livres de l'égyptien Thot, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, Sanchoniathon écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de Joſeph en Égypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif Joſeph au premier miniſtère d'Égypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de Thot furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe ſeraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que Sanchoniathon ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouiſſent devant la Genèſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement ſi du temps de Thot on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Digitized by Google

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si Thot écrivit des annales ou seulement une cosmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de Thot ?

Si la basse Égypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Chaldéens avaient déjà enseigné les arts aux Égyptiens, & si les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur : « Il faut que cet homme-là » soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on » lui demande ».

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu-à-peu en possession ; l'équité, l'intérêt public

Digitized by Google

jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité; & l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape Alexandre V renonça expressément aux annates; Charles VII les condamna par un édit du mois d'avril 1418: le concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec Léon X, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors Jacques Capelle, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière, réclamaient contre cette exaction; & Henri II, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de Charles VII, par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par Charles IX aux états d'Orléans en 1560. « Par » avis de notre conseil, & suivant les décrets des » saints conciles, anciennes ordonnances de nos

Digitized by Google

» prédéceſſeurs rois, & arrêts de nos cours de parle-
» ment; ordonnons que tout tranſport d'or & d'argent
» hors de notre royaume, & paiement de deniers, ſous
» couleur d'*annates*, vacant & autrement, ceſſeront,
» à peine de quadruple contre les contrevenans. »

Cette loi promulguée dans l'aſſemblée générale de la nation, ſemblait devoir être irrévocable: mais deux ans après, le même prince, ſubjugué par la cour de Rome alors puiſſante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avait abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres juriſconſultes, Dumoulin, Lannoy & Duaren, ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable ſimonie*. Si, à défaut de les payer, le pape refuſe des bulles, Duaren conſeille à l'Égliſe gallicane d'imiter celle d'Eſpagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, ſur le refus du pape, des proviſions aux prélats nommés par le roi.

C'eſt une maxime des plus certaines du droit français, conſacrée par l'article 14 de nos libertés (1), que l'évêque de Rome n'a aucun droit ſur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permiſſion du roi. Mais cette permiſſion ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous ſervent nos lumières, ſi nous conſervons toujours nos abus?

(1) Voyez *Libertés*; mot très-impropre pour ſignifier des droits naturels & impreſcriptibles.

Digitized by Google

Le calcul des ſommes qu'on a payées & que l'on paie encore au pape eſt effrayant. Le procureur-général Jean de Saint-Romain a remarqué que du temps de Pie II, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vaqué, on avoit payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de Saint-Romain vivait du temps de Louis XI. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres États ont donné. Jugez ſi la république romaine, au temps de Lucullus, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général de Saint-Romain ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encore une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

Digitized by Google

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de Saturne, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe (1). Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! Ovide n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtêmes! ô folies de l'eſprit humain! Si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire? Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples! Huyghens découvrit l'anneau de Saturne, il en calcula les apparences. Hook & Flanſtead les ont calculées comme lui. Un français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce français n'eſt pas Cirano de Bergerac.

(1) Maupertuis.

Digitized by Google

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Avez-vous quelquefois vu dans un village Pierre Aoudri, & sa femme Péronelle, vouloir précéder leurs voisins à la procession ? « Nos grands-pères, » disent-ils, sonnaient les cloches avant que ceux qui » nous coudoyent aujourd'hui fussent seulement pro- » priétaires d'une étable ».

La vanité de Pierre Aoudri, de sa femme & de ses voisins n'en sait pas davantage. Les esprits s'échauffent : la querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. Pierre Aoudri se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi César descendait d'un héros & de la déesse Vénus. Telle est l'histoire des nations ; telle est, à peu de chose près, la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en est visiblement un reste. Des espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* ou

Digitized by Google

fait aiſément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont *E* eſt la lettre initiale.

Mais un écoſſais ſurvient qui *démontre* à ſon tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il eſt à croire que dans quelques ſiècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de Phaëton fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil, & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié ; & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre, ainſi que nos idées.

Mai ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans

Digitized by Google

dans nos climats (1), a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai que des savans qui n'ont jamais été en Suisse, y ont trouvé un gros vaisseau, avec tous ses agrès, pétrifié sur le mont Saint-Gothard (2), ou au fond d'un précipice, on ne sait pas bien où; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons, *quod erat demonstrandum.*

Pour descendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il est vrai, s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de Camille. D'autres brigands des Gaules avaient passé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur sang contre du pain, & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent sans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cénis, comme fit depuis Annibal, pour aller voler les garderobes des sénateurs romains, qui avaient alors pour tous

(1) Voyez les articles MER & MONTAGNE.

(2) Voyez Telliamed & tous les systêmes forgés sur cette belle découverte.

Digitized by Google

meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'empire romain.

Et par qui encore est-on très-faiblement instruit de ces émigrations? c'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hasard; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens; ne savaient alors, eux & leurs bardes (1), ni lire, ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de César, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un Clodivic, avaient auparavant subjugué la terre entière & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est démontrée, je me rends; il serait fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

(1) Bardes, *bardi*; *recitantes carmina bardi*, c'étaient les poètes, les philosophes des Welches.

Digitized by Google

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous, ou des Égyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples ? Que signifiait notre gui de chêne ? Qui le premier a consacré un chat ? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux ? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions ? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux ? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces ?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune : s'étaient-elles donné le mot ? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aise de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples ; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler

Digitized by Google

quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à ſon fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois & un perſan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à Dieu. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes, ou ridicules ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment ſavoir ſi Jéhud en Phénicie fut l'inventeur des ſacrifices de ſang humain, en immolant ſon fils?

Comment s'aſſurer que Lycaon mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eſt celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins (1). La ſeconde eſt celle des theſmophories

(1) Voyez AGRICULTURE.

Digitized by Google

d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la juſtice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires, joindre le frein des lois à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de Saturne était celle du temps; il avait quatre ailes: le temps va vîte. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie, & l'année commencée. Les Grecs diſaient qu'il avait dévoré ſon père, & qu'il dévorait ſes enfans; il n'y a point d'allégorie plus ſenſible; le temps dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie & ſi connue? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte; ou du moins ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure Adoni ou Adonaï, que nous nommons Adonis, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouit. Il en

Digitized by Google

eſt de même aux fêtes d'Iſis, & d'Oſiris, & d'Horus. Les Grecs en font autant pour Cérès, & pour Proſerpine. On célébrait avec gaîté la mort du ſerpent Python. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de Bacchus.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. Caſtor & Pollux n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. Hercule n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait Hercule & ſon hydre.

SECTION III.

Fêtes inſtituées ſur des chimères.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule fête fondée ſur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point ſont ridicules les ſcoliaſtes qui vous diſent magiſtralement : voilà une ancienne hymne à

Digitized by Google

l'honneur d'Apollon qui visita Claros; donc Apollon est venu à Claros. On a bâti une chapelle à Persée; donc il a délivré Andromède. Pauvres gens! dites plutôt: Donc il n'y a point eu d'Andromède.

Eh, que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades? Elle deviendra ce qu'elle est, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories & de mensonges, un temps méprisé par les sages, & profondément discuté par les fous qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'Épicure.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples; mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain; coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille: c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes, réduits à un très-petit

Digitized by Google

nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triſte globe avait eſſuyées, perpétuèrent le ſouvenir de leurs malheurs par des commémorations funeſtes & lugubres. « Toute fête, diſent-ils, fut un jour d'horreur, inſtitué pour faire ſouvenir les hommes que » leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & » les griffes des bêtes ſauvages, par la famine, la » peſte & les guerres ».

Nous ne ſommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'eſt jamais tant réjoui à Londres qu'après la peſte & l'incendie de la ville entière ſous Charles II. Nous fîmes des chanſons lorſque les maſſacres de la Saint-Barthelemi duraient encore. On a conſervé des paſquinades faites le lendemain de l'aſſaſſinat de Coligni; on imprima dans Paris: *Paſſio domini noſtri Gaſpardi Colignii ſecundùm Bartholomæum.*

Il eſt arrivé mille fois que le ſultan qui règne à Conſtantinople, a fait danſer ſes châtrés & ſes odaliſques dans des ſallons teints du ſang de ſes frères & de ſes viſirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faiſait-on quand la maréchale d'Ancre était immolée dans la Grève à la barbarie de ſes perſécuteurs; quand le maréchal de Marillac était traîné au ſupplice dans une charrette, en vertu d'un papier

Digitized by Google

ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de Richelieu ; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verſé ſon ſang pour l'État, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, allait ſur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des ſupplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION V.

De l'origine des arts.

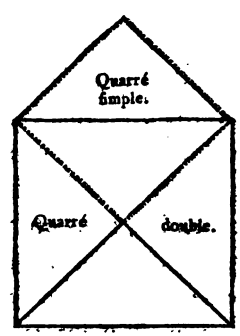
Quoi ! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de Thot, de Zerduſt, de Sanchoniathon, des premiers brachmanes ; & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tiſſerand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été, ſans doute, de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout ſe fait par degrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des philoſophes

Digitized by Google

à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il fallut que Pythagore, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire un équerre qui fût parfaitement juste (1). Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (2) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur Cam-hi. Il y avait long-temps qu'avant Platon les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



Archytas & Érathostènes inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la

(1) Vitruve, liv. IX. (2) *Essai sur les Mœurs*, &c. tom. I.

Digitized by Google

géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré Archimède.

Cet Archimède trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des ſiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La fripponnerie exiſta long-temps avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Égypte de temps immémorial ; & cependant il eſt prouvé que l'Égypte eſt un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie nous ne ſerions guère au-deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encore de ſon temps les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le temps de Vitruve ? celui d'Auguſte. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre Céſar.

Le même Vitruve nous apprend que, dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pétrie avec de la paille.

Digitized by Google

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointe; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de Priam.

Apparet domus intùs, & atria longa pateſcunt:
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois: on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui un trirême; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pied de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de Saint Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

Digitized by Google

La muſique de Rameau vaut probablement celle de Timothée; & il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris, au ſallon d'Apollon, qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum (1).

ANTI-TRINITAIRES.

Ce ſont des hérétiques qui pourraient ne pas paſſer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiſſent Jéſus comme ſauveur & médiateur; mais ils oſent ſoutenir que rien n'eſt plus contraire à la droite raiſon que ce qu'on enſeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perſonnes dans une ſeule eſſence divine, dont la ſeconde eſt engendrée par la première, & la troiſième procède des deux autres;

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'Écriture;

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui l'autoriſe, & auquel on ne puiſſe, ſans s'écarter en aucune façon de l'eſprit du texte, donner un ſens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables;

Que ſoutenir, comme font leurs adverſaires, qu'il y a pluſieurs *perſonnes* diſtinctes dans l'eſſence divine, & que ce n'eſt pas l'Éternel qui eſt le ſeul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le Saint-Eſprit, c'eſt introduire dans l'égliſe de Jéſus-Chriſt l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe, puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le polythéiſme;

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a

(1) Voyez ANCIENS & MODERNES.

Digitized by Google

qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement Dieu;

Que cette distinction, un en essence, & trois en personnes, n'a jamais été dans l'Écriture;

Qu'elle est manifestement fausse, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, & de *personnes* que d'*essences*;

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction;

Que dans le premier cas, on fait trois dieux;

Que dans le second, on fait Dieu composé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes;

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi;

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose;

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en Dieu, sans diviser sa substance, & par conséquent sans la multiplier;

Que Saint Augustin lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Digitized by Google

Ils rapportent enſuite le paſſage de ce père qui, en effet, eſt très-ſingulier. « Quand on demande, dit-il, « ce que c'eſt que les *trois*, le langage des hommes » ſe trouve court, & l'on manque de termes pour » les exprimer : on a pourtant dit *trois perſonnes*, » non pas pour dire quelque choſe, mais parce qu'il » faut parler & ne pas demeurer muet ». *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur.* De Trinit. Aug. V, chap. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière ;

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils & un Saint Eſprit ;

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfaiſante ; puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité ;

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en Dieu trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion

Digitized by Google

tous les termes qui ne ſont pas dans l'Écriture, comme ceux de *Trinité*, de *perſonne*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, d'*union hypoſtatique* & *perſonnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, & tant d'autres ſemblables qui, étant abſolument vides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplètes.

(Tiré en grande partie de l'article Unitaires, *de l'Encyclopédie).*

Ajoutons à cet article ce que dit dom Calmet dans ſa diſſertation ſur le paſſage de l'épître de Jean l'évangéliſte « Il y en a trois qui donnent témoignage en » terre, l'eſprit, l'eau & le ſang; & ces trois ſont un. » Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le » Père, le Verbe & l'Eſprit; & ces trois ſont un ». Dom Calmet avoue que ces deux paſſages ne ſont dans aucune bible ancienne, & il ſerait en effet bien étrange que Saint Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un ſeul mot dans ſon évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres pourraient excuſer les anti-trinitaires, ſi les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne ſait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à ſouhaiter qu'ils croient (1).

(1) Voyez TRINITÉ.

Digitized by Google

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Égyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient Isis & Osiris; on sculpta Bel à Babylone, Hercule à Tyr, Brama dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point Dieu en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Être. Les Arabes sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à Dieu dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin; & si Salomon mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit sculpter à Tyr; mais tous les Juifs ont parlé de Dieu comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de Dieu un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent, il se fait entendre à Moïse dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, Dieu est toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII, un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à Mahomet par

Digitized by Google

l'ange Gabriel, comme les rois signifient leurs ordres pas les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique Dieu soit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

On a toujours peint Dieu avec une grande barbe dans l'Église grecque & dans la latine (1).

ANTHROPOPHAGES.

SECTION PREMIÈRE.

Nous avons parlé de l'amour (2). Il est dur de passer de gens qui se baisent à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. Juvénal rapporte que chez les Égyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les lois, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un ouï-dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux; il était alors en Égypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Sagontins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725, on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir;

(1) Voyez à l'article *Emblème* les vers d'Orphée & de Xenophanes.

(2) Voyez l'article *Amour*.

Digitized by Google

il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins; & pour la plus vile récompense, nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes: ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été: toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler

Digitized by Google

des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime, ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice; & il eſt ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger; on les en menace ſeulement: Moïſe, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non-ſeulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que, du temps d'Ézéchiel, les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre XXXIX (1), que Dieu leur fera manger non-ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

(1) Voyez la note (1) ſection II.

Digitized by Google

SECTION II.

ON lit dans l'*Eſprit ſur les mœurs & l'eſprit des nations*, tome III, ce paſſage ſingulier :

« Herrera nous aſſure que les Mexicains mangeaient » les victimes humaines immolées. La plupart des » premiers voyageurs & des miſſionnaires diſent tous » que les Braſiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les » Hurons, & quelques autres peuplades, mangeaient » les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas » ce fait comme un uſage de quelques particuliers, » mais comme un uſage de nation. Tant d'auteurs » anciens & modernes ont parlé d'antropophages, » qu'il eſt difficile de les nier..... Des peuples » chaſſeurs, tels qu'étaient les Braſiliens & les Ca- » nadiens, des inſulaires comme les Caraïbes, n'ayant » pas toujours une ſubſtance aſſurée, ont pu devenir » quelquefois anthropophages. La famine & la ven- » geance les ont accoutumés à cette nourriture; & » quand nous voyons dans les ſiècles les plus civiliſés, » le peuple de Paris dévorer les reſtes ſanglans du » maréchal d'Ancre, & le peuple de la Haye manger » le cœur du grand penſionnaire de Witt, nous ne » devons pas être ſurpris qu'une horreur chez nous » paſſagère, ait duré chez les ſauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayions, ne nous » permettent pas de douter que la faim n'ait pouſſé » les hommes à cet excès. Le prophète Ézéchiel, » ſuivant quelques commentateurs (1), promet aux

(1) Ezéchiel, ch. XXXIX.

Digitized by Google

» Hébreux, de la part de Dieu (1), que, s'ils se » défendent bien contre le roi de Perſe, ils auront à

(1) Voici les raiſons de ceux qui ont ſoutenu qu'Ézéchiel, en cet endroit, s'adreſſe aux Hébreux de ſon temps, auſſi bien qu'aux autres animaux carnaſſiers; car aſſurément les Juifs d'aujourd'hui ne le ſont pas, & c'eſt plutôt l'inquiſition qui a été carnaſſière envers eux. Ils diſent qu'une partie de cette apoſtrophe regarde les bêtes ſauvages, & que l'autre eſt pour les Juifs. La première partie eſt ainſi conçue:

« Dis à tout ce qui court, à tous les oiſeaux, à toutes les bêtes » des champs, aſſemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime » que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous » buviez le ſang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le » ſang des princes de la terre, & des béliers, & des agneaux, & des » boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras ».

Ceci ne peut regarder que les oiſeaux de proie & les bêtes féroces. Mais la ſeconde partie a paru adreſſée aux Hébreux mêmes. » Vous vous raſſaſierez ſur ma table du cheval & du fort cavalier, » & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire » dans les nations, &c. ».

Il eſt très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du ſang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il ſe peut très-bien que le prophète ait fait alluſion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt le mot de *table*. » Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier. » Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adreſſé ce diſcours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de ſe mettre à table. Ce ſerait le ſeul endroit de l'Écriture, où l'on aurait employé une figure ſi étonnante. Le ſens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eſt une raiſon très-puiſſante pour juſtifier les écrivains qui ont cru les animaux déſignés par les verſets 17 & 18, & les Juifs déſignés par les verſets 19 & 20. De plus, ces mots: « je mettrai » ma gloire dans les nations », ne peuvent s'adreſſer qu'aux Juifs, & non pas aux oiſeaux; cela paraît déciſif. Nous ne portons point notre jugement ſur cette diſpute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités ſur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années preſque conſécutives.

Digitized by Google

» manger *de la chair de cheval & de la chair de ca-*
» *valier.*

» Marco Paolo ou Marc Paul dit que, de ſon
» temps, dans une partie de la Tartarie, les magi-
» ciens ou les prêtres (c'était la même choſe) avaient
» le droit de manger la chair des criminels condamnés
» à mort. Tout cela ſoulève le cœur; mais le tableau
» du genre humain doit ſouvent produire cet effet.

» Comment des peuples, toujours ſéparés les uns
» des autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible
» coutume? faut-il croire qu'elle n'eſt pas abſolument
» auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le paraît?
» Il eſt sûr qu'elle eſt rare, mais il eſt sûr qu'elle a
» exiſté. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs
» aient mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim &
» le déſeſpoir contraignirent aux ſiéges de Sancerre &
» de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères
» à ſe nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable
» las Caſas, évêque de Chiapa, dit que cette horreur
» n'a été commiſe en Amérique que par quelques
» peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. Dampierre
» aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages,
» & il n'y a peut-être pas aujourd'hui de peuplades
» où cette horrible coutume ſoit en uſage ».

Amérie Veſpuce dit, dans une de ſes lettres, que les Braſiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs priſonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gaſcons & les Eſpagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte Juvénal

Digitized by Google

dans sa quinzième satyre. Lui-même fut témoin, en Égypte, d'une pareille abomination sous le consulat de Junius; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo: on se battit, & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite Charlevoix, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite Brebeuf raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons, ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier, baptisé par le père Brebeuf sous le nom de Joseph, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père Brebeuf (1).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les Iroquois. On ne peut

(1) Voyez la lettre de Brebœuf, & l'histoire de Charlevoix, tome I, pages 327 & suivantes.

Digitized by Google

donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte Écriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans, s'ils n'obéiſſent pas à leurs lois. Il eſt dit aux Juifs (1) : « Que non-ſeulement ils auront la gale, » que leurs femmes s'abandonneront à d'autres, mais » qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils dans l'an- » goiſſe & la dévaſtation ; qu'ils ſe diſputeront leurs » enfans pour s'en nourrir ; que le mari ne voudra » pas donner à ſa femme un morceau de ſon fils, parce » qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour lui ».

Il eſt vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut compoſé qu'après le ſiége mis devant Samarie par Benadad ; ſiége pendant lequel il eſt dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce ſiége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y eſt dit (2) que le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le mur de Samarie, une femme lui dit : « Sauvez-moi, ſeigneur roi » ; il lui répondit : « Ton Dieu ne te ſauvera pas ; com- » ment pourrais-je te ſauver ? ſerait-ce de l'aire ou du preſſoir » ? & le roi ajouta : « Que veux-tu » ? & elle

(1) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.
(2) Chap. VI, v. 26 & ſuivans.

Digitized by Google

répondit : « O roi, voici une femme qui m'a dit, don-
» nez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui,
» & demain nous mangerons le mien. Nous avons
» donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé ;
» je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin
» que nous le mangions, & elle a caché son fils ».

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi Benadad assiégeant Samarie, le roi Joram ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par Nabuchodonosor (1) ; elle est encore prédite par Ézéchiel (2).

Jérémie s'écrie dans ses lamentations (3) : « Quoi
» donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans
» qui ne sont pas plus grands que la main » ? Et dans un autre endroit (4) : « Les mères compatissantes ont
» cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés ».
On peut encore citer ces paroles de Baruch ; « l'homme
» a mangé la chair de son fils & de sa fille ».

(1) Liv. IV des Rois, ch. XXV, v. 3.
(2) Ézéchiel, ch. IV, v. 10.
(3) Lament. ch. II, v. 20.
(4) Ch. IV, v. 10.

Digitized by Google

Cette horreur eſt répétée ſi ſouvent, qu'il faut bien qu'elle ſoit vraie (1); enfin on connaît l'hiſtoire rapportée dans Joſephe, de cette femme qui ſe nourrit de la chair de ſon fils lorſque Titus aſſiégeait Jéruſalem.

Le livre attribué à Énoch, cité par S. Jude, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à S. Clément, S. Pierre, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de ſang humain, & mangèrent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpèce naquirent ſur la terre; & ce fut alors que Dieu ſe réſolut à noyer le genre humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiſtence des anthropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à S. Pierre, dans l'homélie de S. Clément, a un rapport ſenſible à la fable de Licaon, qui eſt une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoſes d'Ovide.*

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième ſiècle, par deux arabes, & traduite par l'abbé Renaudot, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen; il s'en faut beaucoup: mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſur-tout lorſque leur rapport eſt confirmé par d'autres auteurs

(1) Liv. VII, chap. VIII.

Digitized by Google

qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, Ramni. Le géographe de Nubie les nomme Rammi, ainsi que la *Bibliothèque orientale d'Herbelot.*

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque Navarette, qui a voyagé depuis dans ces mers confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. Marc Paul, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale è orribile costume, che quando alcuno è giudicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que Marc Paul avance de quelques tartares, « qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont » été tués ». Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père Parennin

Digitized by Google

l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître Jules César (1). Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé Critognat, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; Critognat, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de Montaigne. Il parle

(1) Bell. Gall. Liv. VII.

Digitized by Google

de ce que lui ont dit les compagnons de Villegagnon, qui revenaient du Breſil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Braſiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais liſez ce qu'il ajoute (1). « Où » eſt plus de barbarie à manger un homme mort qu'à » le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux » chiens & pourceaux, comme nous avons vu de » fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, » mais entre voiſins & concitoyens; &, qui pis eſt, » ſous prétexte de piété & de religion »? Quelles cérémonies pour un philoſophe tel que Montaigne! Si Anacréon & Tibulle étaient nés iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?... Hélas!

SECTION III.

Eh bien, voilà deux anglais qui ont fait le voyage du tour du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande eſt une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainſi que dans la nouvelle Zelande. D'où provient cette race, ſuppoſé qu'elle exiſte? Deſcend-elle des anciens Égyptiens, des anciens peuples de l'Éthiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups? Quelle diſtance des Marc-Aurèle, des Épictète, aux anthropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce ſont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine; il eſt bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de S. Jérôme dans une de

(1) Liv. I, ch. XXX.

Digitized by Google

ſes lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus, quùm ipſe adoleſcentulus in Galliâ viderim Scotos gentem britannicam humanis veſci carnibus, & quùm per ſilvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtorum nates & fœminarum papillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari !* « Que vous » dirai-je des autres nations, puiſque moi-même, » étant encore jeune, j'ai vu des écoſſais dans la » Gaule, qui, pouvant ſe nourrir de porc & d'autres » animaux dans les forêts, aimaient mieux couper » les feſſes des jeunes garçons, & les tetons des jeunes » filles! C'étaient pour eux les mets les plus friands ».

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire S. Jérôme, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais Jérôme parle très-ſérieuſement ; il dit qu'il a vu. On peut diſputer avec reſpect contre un père de l'Égliſe ſur ce qu'il a entendu dire ; mais ſur ce qu'il a vu de ſes yeux, cela eſt bien fort. Quoi qu'il en ſoit, le plus sûr eſt de ſe défier de tout, & de ce qu'on a vu ſoi-même.

Encore un mot ſur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu aſſez de ſuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu-près :

Du temps de Cromwell une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'anglais. Au bout de quelque temps un de ſes chalans ſe plaignit de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne. Monſieur, lui dit-elle, c'eſt que les anglais nous ont manqué.

Digitized by Google

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui assassinaient des anglais, ou la pauvre femme qui faisait de la chandelle avec leur suif ? Je demande encore quel est le plus grand crime, ou de faire cuire un anglais pour son dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper ? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle ; un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

APIS (1).

Le bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme dieu, comme symbole ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien, quand il eut conquis l'Égypte, de tuer ce bœuf de sa main ? pourquoi non ? il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilége. On a fort vanté les Égyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs,

(1) Voyez BŒUF.

par

Digitized by Google

par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-avisés que les Égyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides, mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Égyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

SECTION PREMIÈRE.

JUSTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 170 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'évangéliste : dans son dialogue avec Triphon, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. « Il y a eu, dit-il, parmi nous

Digitized by Google

» un certain personnage nommé Jean, l'un des douze » apôtres de Jésus ; il a prédit que les fidèles passeront » mille ans dans Jérusalem ».

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Égyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire, chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée, sa longueur, sa largeur & sa hauteur, devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage : mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à S. Jean, quelques personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif Triphon il dit que, selon le récit des apôtres, Jésus-Christ, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma ; ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même S. Justin cite avec confiance les oracles des sibylles ; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Égypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de

Digitized by Google

voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

S. Irénée, qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que S. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à S. Irénée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'Ézéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irénée démontre vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de S. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que S. Jean a prédit cette résurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'évangile de S. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant S. Denys d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par Eusèbe, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par

Digitized by Google

S. Jean, mais par un nommé Cérinthe, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une Égliſe à qui l'Apocalypſe était adreſſée, rejetât un tréſor deſtiné pour elle; & que l'évêque d'Éphèſe, qui aſſiſtait au concile, rejetât auſſi ce livre de S. Jean enterré dans Éphèſe.

Il était viſible à tous les yeux que S. Jean ſe remuait toujours dans ſa foſſe, & faiſait continuellement hauſſer & baiſſer la terre. Cependant les mêmes perſonnages qui étaient ſûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient ſûrs auſſi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypſe. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans ſon *Hiſtoire ſacrée*, liv. IX, traite d'inſenſés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypſe. Enfin, après bien des oppoſitions de concile à concile, l'opinion de Sulpice-Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Égliſe a décidé que l'Apocalypſe eſt inconteſtablement de Saint Jean; ainſi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'eſt attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les luthériens, les troubles d'Allemagne; les réformés de France, le règne de Charles IX & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raiſon.

Digitized by Google

Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

Ainsi deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle : Newton, à qui une pareille étude ne convenait guère ; Bossuet, à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leur commentaire ; &, comme on l'a déjà dit, le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait de merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur Dioclétien, en faisant un acrostiche de son nom. Grotius croyait que c'était Trajan. Un curé de Saint-Sulpice, nommé la Chétardie, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était Julien. Jurieu prouve que la bête est le pape. Un

Digitized by Google

prédicant a démontré que c'eſt Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterre Guillaume. Il n'eſt pas aiſé de les accorder tous.

Il y a eu de vives diſputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel ſur la terre, & touchant le ſoleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troiſièmes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. Jurieu prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par-là; & on rétorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet: « J'entendis une » voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, » & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix » que j'entendis était comme des harpeurs harpans » ſur leurs harpes. » Il eſt clair qu'il valait mieux reſpecter l'Apocalypſe que la commenter.

Le Camus, évêque du Belley, fit imprimer au ſiècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypſe*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; *Apocalypſe de Méliton*, parce que Méliton, évêque de Sardes au ſecond ſiècle, avait paſſé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obſcurités de l'Apocalypſe de S. Jean; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque reſſemble à ce magiſtrat qui diſait à un procureur: *Vous êtes un fauſſaire, un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

Digitized by Google

L'évêque du Belley ſuppute dans ſon Apocalypſe ou révélation, qu'il y avait de ſon temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples ſans rendre le moindre ſervice, ſans s'occuper du plus léger travail. Il comptait ſix cent mille moines dans l'Europe. Le calcul eſt un peu enflé; mais il eſt certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il aſſure que les moines ſont les ennemis des évêques, des curés & des magiſtrats.

Que parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le ſixième privilège eſt la ſûreté d'être ſauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (1); pourvu qu'on aime l'ordre de S. François.

Que les moines reſſemblent aux ſinges (2): plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

Que (3) le nom de *moine* eſt devenu ſi infame & ſi exécrable, qu'il eſt regardé par les moines mêmes comme une ſale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyiez, ou miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

« Repréſentez-vous (4) le couvent de l'Eſcurial, » ou du mont Caſſin, où les cénobites ont toutes ſortes » de commodités, néceſſaires, utiles, délectables, » ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les cent » cinquante mille, les quatre cent mille, les cinq » cent mille écus de rente; & jugez ſi monſieur l'abbé

(1) Pag. 89. (2) Pag. 105. (3) Pag. 101. (4) Pag. 160 & 161.

Digitized by Google

» a de quoi laiſſer dormir la méridienne à ceux qui » voudront.

» D'un autre côté, repréſentez-vous un artiſan, un » laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ſes bras, » chargé d'une groſſe famille, travaillant tous les jours » en toute ſaiſon comme un eſclave pour la nourrir » du pain de douleur & de l'eau des larmes; & puis, » faites comparaiſon de la prééminence de l'une ou » de l'autre condition en fait de pauvreté ».

Voilà un paſſage de l'*Apocalypſe épiſcopale*, qui n'a pas beſoin de commentaire : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs qui labourent, sèment, & recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatyre au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. Le Camus ſe livrait trop à ſon imagination. S. François de Sales lui conſeilla de faire des romans de morale; mais il abuſa de ce conſeil.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui ſignifie caché.

On remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines Écritures pouvaient être à la fois ſacrées & apocryphes; ſacrées, parce qu'elles

Digitized by Google

ſont indubitablement dictées par Dieu même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fuſſent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie ſous les Ptolomées, c'eſt une vérité reconnue. Joſephe l'avoue (1) dans la réponſe qu'il fit à Appion, après la mort d'Appion; & ſon aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans ſon hiſtoire (2) que les livres juifs étant tous divins, nul hiſtorien, nul poète étranger n'en avait jamais oſé parler. Et immédiatement après avoir aſſuré que jamais perſonne n'oſa s'exprimer ſur les lois juives, il ajoute que l'hiſtorien Théopompe ayant eu ſeulement le deſſein d'en inférer quelque choſe dans ſon hiſtoire, Dieu le rendit fou pendant trente jours; qu'enſuite ayant été averti dans un ſonge qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choſes divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à Dieu, qui le remit dans ſon bon ſens.

Joſephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poète nommé Théodecte ayant dit un mot des Juifs, dans ſes tragédies, devint aveugle, & que Dieu ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il eſt certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines Écritures, puiſqu'il eſt dit dans le quatrième livre des Rois (3), & dans

(1) Liv. I, chap. IV.
(2) Liv. XII, chap. II.
(3) Chap. XXII, v. 8.

Digitized by Google

le deuxième des Paralipomènes, que ſous le roi Joſias on ne les connaiſſait pas, & qu'on en trouva par haſard un ſeul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre Helcias ou Helkia.

Les dix tribus qui furent diſperſées par Salmanazar, n'ont jamais reparu; & leurs livres, ſi elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent eſclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de ſoixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puiſque Eſdras fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'eſt-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours ſacrés, ils portaient le ſceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques & les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens, & à rejeter,

La prière de Manaſſé, roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrième livre des Rois (1);

Le troiſième & le quatrième livre des Machabées;

Le quatrième livre d'Eſdras; quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par les Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de Dieu, ainſi que les autres Juifs.

(1) Chap. XXXIV, v. 14.

Digitized by Google

es autres livres juifs rejetés par les seuls protestans, gardés par conséquent comme non inspirés par i même, sont :

a *Sagesse*, quoiqu'elle soit écrite du même style les Proverbes.

'*Ecclésiastique*, quoique ce soit encore le même

s deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils it écrits par un juif, mais ils ne croient pas que if ait été inspiré de Dieu.

obie, quoique le fond en soit édifiant. Le judi- & profond Calmet affirme qu'une partie de ce fut écrite par Tobie père, & l'autre par Tobie & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion lernier chapitre, laquelle dit que le jeune Tobie irut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*en- rent gaîment.*

e même Calmet, à la fin de sa préface, s'exprime (1) : « Ni cette histoire en elle-même, ni la anière dont elle est racontée, ne portent en au- me manière le caractère de fable ou de fiction. il fallait rejeter toutes les histoires de l'Écriture où paraît du merveilleux & de l'extraordinaire (2), où rait le livre sacré que l'on pourrait conserver... » ?

udith, quoique Luther lui-même déclare que « ce vre est beau, bon, saint, utile, & que c'est le secours d'un saint poète & d'un prophète animé du aint-Esprit qui nous instruit, &c. »

) Préface de Tobie.

) Luther, dans la préface allemande du livre de Judith.

Digitized by Google

Il eſt difficile, à la vérité, de ſavoir en quel temps ſe paſſa l'aventure de Judith, & où était ſituée la ville de Béthulie. On a diſputé auſſi beaucoup ſur le degré de ſainteté de l'action de Judith ; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à diſputer.

Baruch, quoiqu'il ſoit écrit du ſtyle de tous les autres prophètes.

Eſther. Les proteſtans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix ; mais ils admettent tout le reſte du livre, encore que l'on ne ſache pas qui était le roi Aſſuérus, perſonnage principal de cette hiſtoire.

Daniel. Les proteſtans en retranchent l'aventure de Suzanne & des petits enfans dans la fournaiſe ; mais ils conſervent le ſonge de Nabuchodonoſor & ſon habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïſe, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de Moïſe, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perſes donnaient aux anges (1).

C'eſt là qu'on voit les noms de Zinguïel, Samaël, Tſakon, Lakah, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de Moïſe paraît poſtérieur. Il

(1) Voyez ANGE.

Digitized by Google

eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de Moïſe très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas Moïſe; & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Thetmoſi*, & ſur-tout on a cru que c'était le même perſonnage que Manethon appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant Gilbert Gaumin, qui poſſedait leur langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de Bérule. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïſe.

CENT trente ans après l'établiſſement des Juifs en Égypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche Joſeph, le pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Égypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Égyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit: « O » roi! cet enfant eſt un juif qui fera un jour bien » du mal à votre royaume. Faites tuer tous les

Digitized by Google

» enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre em-» pire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du » deſtin ».

Ce conſeil plut à Pharaon ; il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient..... Il y avait en Égypte un homme nommé Abraham, fils de Keath, mari de Jocabed ſœur de ſon frère. Cette Jocabed lui donna une fille nommée Marie, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Égyptiens deſcendans de Cham perſécutaient les Iſraélites deſcendans évidemment de Sem. Jocabed accoucha enſuite d'Aaron, qui ſignifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron & Marie furent préſervés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin Jocabed eut un troiſième enfant : ce fut Moïſe, qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère. Il fut expoſé ſur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en ſe baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour ſon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand feſtin, ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit Moïſe. L'enfant en ſe jouant lui prit ſa couronne & la mit ſur ſa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, ſe reſſouvint alors du ſonge de ſa majeſté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de

Digitized by Google

mal; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur-le-champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur-le-champ son ange Gabriel, déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit: Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon: Moïse ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange Gabriel, par un *léger tour de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïse. Le bourreau le frappa; mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre; & envoya l'ange Michel, qui

Digitized by Google

en trois jours de temps conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de Mécano, roi d'Éthiopie, qui était en guerre avec les Arabes. Mécano le fit son général d'armée, & après la mort de Mécano, Moïse fut élu roi & épousa la veuve. Mais Moïse, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Éthiopie, se plaignit de ce que Moïse ne lui faisait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian, chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Égypte, & il commença par le faire mettre dans un cul de basse fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. Moïse engraissa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre Jéthro voulut marier sa fille: il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de Séphora se présentèrent; aucun d'eux ne put seulement faire

Digitized by Google

pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il sa Séphora dont il eut bientôt un beau garçon né Gerson.

n jour en se promenant il rencontra Dieu (qui mmait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *vah*) dans un buisson, & Dieu lui ordonna d'aller des miracles à la cour du pharaon: il partit avec nme & son fils. Ils rencontrèrent, chemin faisant, nge qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Sé- a de circoncire le petit Gerson avec un couteau ierre. Dieu envoya Aaron sur la route; mais on trouva fort mauvais que son frère eût épousé madianite; il la traita de p..... & le petit Gerson âtard; il les renvoya dans leur pays par le plus t.

aron & Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans alais du pharaon. La porte du palais était gardée deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un magiciens du roi, voyant venir les deux frères, a sur eux les deux lions; mais Moïse les toucha u vergé, & les deux lions humblement prosternés èrent les pieds d'Aaron & de Moïse. Le roi tout mé fit venir les deux pélerins devant tous ses giciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles. l'auteur raconte ici les dix plaies d'Égypte à peu- s comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ute seulement que Moïse couvrit toute l'Égypte poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il oya chez tous les Égyptiens des lions, des loups,

Digitized by Google

des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Égyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à Dieu. Michaël & Gabriel furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

Dieu avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Égypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de Joseph. Moïse le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer Rouge. Dieu lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action; & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand Moïse eut passé six vingts ans, Dieu vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samaël assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de Moïse, & Michaël se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais: Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place.

Digitized by Google

Quand les trois heures furent passées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excusa ; Michaël aussi. Dieu refusé par ces deux anges, s'adresse à Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres ; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant, dit au mauvais ange Samaël : Eh bien, méchant, prends donc son ame. Samaël plein de joie tire son épée, & court sur Moïse. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans : Comment, coquin, lui dit Moïse, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Égypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux, qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe : vas-t-en, maraud, sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel, pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de Moïse ; Michaël un manteau de pourpre ; Zinguiel une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre S. Jude fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange Michaël disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que S. Jude l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

Digitized by Google

La seconde histoire de la mort de Moïse est encore une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas ! bon Dieu, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois ; je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas !

Dieu. Tu ne sais ce que tu dis ; tu as commis six péchés..... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse ; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïse périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à Moïse : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures Dieu envoya chercher Gabriel, Zinguiel, & Samaël. Dieu promit à Moïse de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre humain, on trouve les fables de Pylpay, de Lokman, d'Ésope, bien raisonnables.

Digitized by Google

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de Jacques, celui de Nicodême, celui de l'enfance de Jésus & celui de la naissance de Marie. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices.

Le voyageur Tournefort, envoyé par Louis XIV en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'*évangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens (Tournefort, lettre XIX).

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce S. Paul (1) : « Il faut se souvenir des » paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : il » vaut mieux donner que recevoir ».

S. Barnabé, ou plutôt S. Barnabas, fait parler ainsi Jésus-Christ dans son épître catholique (2) : « Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine..... » Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon » royaume, doivent me suivre par les afflictions & » par les peines ».

S. Clément, dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « Si vous êtes assemblés dans mon sein, &

(1) Chap. XX, v. 25. (2) N°s. 4 & 7.

Digitized by Google

» que vous ne suiviez pas mes commandemens (1), » je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous » de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de » moi, artisans d'iniquité ».

Il attribue ensuite ces paroles à Jésus-Christ : « Gardez votre chair chaste, & le cachet immaculé, » afin que vous receviez la vie éternelle (2) ».

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du second siècle, on trouve ces mots : « Jésus-Christ a » dit : Soyez des agens de change honnêtes ».

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre Évangiles reconnus dans l'Église pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par S. Jérôme, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

S. Clément le romain dit, dans sa seconde épître : « Le Seigneur étant interrogé quand viendrait son » règne, répondit : Quand deux feront un, quand » ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera » femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle ».

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Égyptiens, & le texte est rapporté tout entier par S. Clément d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien, & S. Clément lui-même ? les paroles qu'il cite sont injurieuses à Jésus-Christ; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera « quand deux feront un, » quand le mâle sera femelle », c'est dire qu'elle

(1) N°. 4. (2) N°. 8.

Digitized by Google

n'arrivera jamais. C'eſt comme nous diſons, « la » ſemaine des trois jeudis, les calendes grecques » : un tel paſſage eſt bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut auſſi des *Actes des apôtres* apocryphes; S. Épiphane les cite (1). C'eſt dans ces actes qu'il eſt rapporté que S. Paul était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il ſe fit juif pour épouſer la fille de Gamaliel; & qu'ayant été refuſé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des diſciples de Jéſus. C'eſt un blaſphême contre S. Paul.

Des autres livres apocryphes du premier & du ſecond ſiècle.

I.

Livre d'Énoch, ſeptième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles ſous leur capitaine Semexia contre les anges fidèles conduits par Michaël. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il eſt dit à l'article *Ange* (2).

II.

Les Actes de Ste Thècle & de S. Paul, écrits par un diſciple nommé Jean, attaché à S. Paul. C'eſt dans cette hiſtoire que Thècle s'échappe des mains de ſes perſécuteurs pour aller trouver S. Paul, déguiſée en homme. C'eſt là qu'elle baptiſe un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'eſt là

(1) Chap. XXX, paragraphe 16.

(2) Il y a encore un autre livre d'Énoch chez les chrétiens d'Éthiopie, que Peireſc, conſeiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais; il eſt d'un autre impoſteur. Faut-il qu'il y en ait auſſi en Éthiopie?

Digitized by Google

qu'on trouve le portrait de Paul, *ſtaturâ brevi, calvaſtrum, cruribus curvis, ſuroſum, ſupercíliis junctis, naſo aquilino, plenum gratiâ Dei.*

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par S. Grégoire de Nazianze, par S. Ambroiſe, par S. Jean Chryſoſtôme, &c. elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'Égliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appelé *l'Évangile, la révélation de Pierre.* Saint Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'apperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins ſuppoſé.

V.

Le Teſtament des douze patriarches. On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers temps; car il eſt dit, dans le *Teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptième ſemaine, il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, ſcribæ iniqui, impudici, puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du très-haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élevera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer Jéſus-Chriſt.

VI.

La Lettre d'Abgare, prétendu roi d'Édeſſe, *à*

Digitized by Google

ſus-Chriſt, & la réponſe de Jéſus-Chriſt au roi gare. On croit qu'en effet il y avait du temps de bère un Toparque d'Édeſſe, qui avait paſſé du vice des Perſes à celui des Romains; mais ſon mmerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons tiques comme une chimère.

VII.

Les Actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère la mort de Jéſus-Chriſt. La vie de Procula, femme Pilate.

VIII.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'hiſ ire de la querelle de S. Pierre avec Simon le magi en : Abdias, Marcel & Égéſippe, ont tous trois écrit tte hiſtoire. S. Pierre diſpute d'abord avec Simon à ui reſſuſcitera un parent de l'empereur Néron, qui nait de mourir; Simon le reſſuſcite à moitié, & Pierre achève la réſurrection. Simon vole enſuite ns l'air, S. Pierre le fait tomber, & le magicien caſſe les jambes. L'empereur Néron, irrité de la ort de ſon magicien, fait crucifier S. Pierre la tête bas, & fait couper la tête à S. Paul qui étoit du arti de S. Pierre.

IX.

Les Geſtes du bienheureux Paul, apôtre & docteur es nations. Dans ce livre, on fait demeurer S. Paul Rome deux ans après la mort de S. Pierre. L'auteur it que quand on eut coupé la tête à Paul, il en ſortit lu lait au lieu de ſang, & que Lucina, femme dévote,

Digitized by Google

le fit enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que S. André alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune homme nommé Sostrate, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux André: « Je suis si » beau que ma mère a conçu pour moi de la passion; » j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai pris » la fuite; ma mère en fureur m'accuse auprès du » proconsul de la province de l'avoir voulu violer. » Je ne puis rien répondre, car j'aimerais mieux » mourir que d'accuser ma mère ». Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. S. André accompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mère ne se déconcerta point; elle accusa S. André lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconsul aussitôt ordonne qu'on jette S. André dans la rivière: mais l'apôtre ayant prié Dieu, il se fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier S. André à Patras.

XI.

Les Gestes de S. Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife Abiathar à Jérusalem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

Digitized by Google

XII.

es Geſtes de S. Jean l'évangéliſte. L'auteur ra-
e qu'à Éphèſe, dont S. Jean était évêque, Dru-
convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie
on mari Andronic, & ſe retira dans un tombeau.
jeune homme nommé Callimaque, amoureux
e, la preſſa quelquefois dans ce tombeau même
ondeſcendre à ſa paſſion. Druſilla, preſſée par ſon
i & par ſon amant, ſouhaita la mort & l'obtint.
limaque, informé de ſa perte, fut encore plus fu-
x d'amour; il gagna par argent un domeſtique
ndronic, qui avait les clefs du tombeau; il y court;
épouille ſa maîtreſſe de ſon linceuil, il s'écrie:
e que tu n'as pas voulu m'acorder vivante, tu me
accorderas morte». Et dans l'excès horrible de ſa
aence, il aſſouvit ſes deſirs ſur ce corps inanimé.
ſerpent ſort à l'inſtant du tombeau; le jeune
nme tombe évanoui, le ſerpent le tue; il en fait
ant du domeſtique complice, & ſe roule ſur ſon
ps. S. Jean arrive avec le mari; ils ſont étonnés de
uver Callimaque en vie. S. Jean ordonne au ſer-
it de s'en aller, le ſerpent obéit. Il demande au
ne homme comment il eſt reſſuſcité? Callimaque
ond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit;
l fallait que tu mouruſſes pour revivre chrétien».
demanda auſſitôt le baptême, & pria S. Jean de
ſuſciter Druſilla. L'apôtre ayant ſur le champ
éré ce miracle, Callimaque & Druſilla le ſup-
ièrent de vouloir bien auſſi reſſuſciter le domeſtique.
elui-ci, qui était un païen obſtiné, ayant été rendu

Digitized by Google

à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien ; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi S. Jean dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème, grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir : il dit à S. Jean : « Permettez que je vous empoisonne, & si » vous n'en mourez pas, je me convertirai ». L'apôtre accepte la proposition : mais il voulut qu'auparavant Aristodème empoisonnât deux éphésiens condamnés à mort. Aristodème aussitôt leur présenta le poison ; ils expirèrent sur le champ. S. Jean prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; & le grand-prêtre se convertit.

S. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, Jésus-Christ lui apparut, & lui dit : « Il est » temps que tu viennes à mon festin avec tes frères ». Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de S. André.

XIV.

Les Gestes de S. Matthieu, apôtre & évangéliste. S. Matthieu va en Éthiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y ressuscite le fils de la reine Candace, & il y fonde des églises chrétiennes.

Digitized by Google

XV.

Les Geſtes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde. Barthelemi va d'abord dans le temple d'Aſtarot. Cette déeſſe rendait des oracles, & guériſſait toutes les maladies; Barthelemi la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi Polimius diſpute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il eſt vaincu. S. Barthelemi ſacre le roi Polimius évêque des Indes.

XVI.

Les Geſtes du bienheureux Thomas, apôtre de l'Inde. S. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que S. Barthelemi; il eſt enfin martyriſé, & apparaît à Xiphoro & à Suſani.

XVII.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut le forcer de ſacrifier à Mars; mais il fit ſortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis, à l'âge de quatre-vingt-ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par Abdias, évêque de Babylone, & ſont traduites par Jules africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes Écritures, on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies

Digitized by Google

attribuées à S. Jacques, à S. Pierre, à S. Marc, dont le ſavant Tillemont a fait voir la ſauſſeté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à S. Auguſtin, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole :* mais il ne prétend pas ſans doute que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans Rufin, & enſuite dans Iſidore, que dix jours après l'aſcenſion, les apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, Pierre dit : *Je crois en Dieu le père tout-puiſſant.* André, *Et en Jéſus-Chriſt, ſon fils.* Jacques, *Qui a été conçu du Saint-Eſprit.* Et qu'ainſi, chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole dont les apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX.

Les Conſtitutions apoſtoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des ſaints apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par S. Clément le romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvième heure.

Digitized by Google

Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans: mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & sur-tout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin de sa maison*; ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre, les évêques sont regardés comme les juges des fidèles; & l'on sait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI: *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille; au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre, parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque & la couronne de l'Église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Digitized by Google

Jamais les apôtres ne ſe ſont ſervis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révérer l'évêque » comme un roi, l'honorer comme le maître, lui » donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos » prémices, vos décimes, vos épargnes, les préſens » qu'on vous a faits, votre froment, votre vin, votre » huile, votre laine, & tout ce que vous avez ». Cet article eſt fort.

Au chapitre LVII. « Que l'Égliſe ſoit longue, » qu'elle regarde l'Orient, qu'elle reſſemble à un vaiſ- » ſeau, que le trône de l'évêque ſoit au milieu; que » le lecteur liſe les livres de Moïſe, de Joſué, des » Juges, des Rois, des Paralipomènes, de Job, &c. »

Au chapitre XVII du livre III. « Le baptême eſt » donné pour la mort de Jéſus, l'huile pour le Saint- » Eſprit. Quand on nous plonge dans la cuve, nous » mourons; quand nous en ſortons, nous reſſuſci- » tons. *Le père eſt le Dieu de tout*, Chriſt eſt fils » unique de Dieu, fils aimé, & ſeigneur de gloire. Le » ſaint Souffle eſt *Paraclet* envoyé de Chriſt, docteur » enſeignant, & prédicateur de Chriſt ».

Cette doctrine ſerait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des ſibylles ſur l'avénement de Jéſus, & ſur ſa réſurrection. C'eſt la première fois que les chrétiens ſuppoſèrent des vers des ſibylles; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédéraſtie & l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il eſt dit « qu'un mari & une » femme ſont purs en ſortant du lit, quoiqu'ils ne » ſe lavent point ».

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : « *Dieu tout-puiſſant*, donne à l'évêque par ton Chriſt » la participation du Saint-Eſprit ».

Au chapitre IV. « Recommandez-vous au ſeul Dieu » par Jéſus-Chriſt », ce qui n'exprime pas aſſez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, eſt la conſtitution de Jacques, frère de Zébédée.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut : « Inclinez-vous devant Dieu par le Chriſt ». Ces expreſſions ne ſont pas aujourd'hui aſſez correctes.

XXI.

Les canons apoſtoliques. Le ſixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion ; que s'il s'en ſépare, il ſoit excommunié ; que s'il perſévère, il ſoit chaſſé.

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne ſe mêle jamais d'affaires ſéculières.

Le XIXe, que celui qui a épouſé les deux ſœurs, ne ſoit point admis dans le clergé.

Le XXIe & XXIIe, que les eunuques ſoient admis à la prêtriſe, excepté ceux qui ſe ſont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant Origène fut prêtre malgré cette loi.

Digitized by Google

Le LVe, si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

Les reconnaissances de S. Clément à Jacques, frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin. Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *Utrùmne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omninò posteà sim futurus* (1)? S. Clément, agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de S. Barnabé qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que Barnabé célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra S. Pierre à Césarée avec Simon le magicien & Zachée. Ils disputèrent ensemble, & S. Pierre leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de Jésus. Clément se fit chrétien, mais Simon demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la Lune; & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à S. Pierre, à Zachée, à Lazare, à Nicodème, à Dosithée, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. Dosithée lui répondit d'abord par un

(1) N°. XVII, & dans l'exorde.

Digitized by Google

grand coup de bâton ; mais le bâton ayant passé au travers du corps de Simon, comme au travers de la fumée, Dosithée l'adora & devint son lieutenant ; après quoi Simon épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la Lune elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de S. Clément. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de Seres, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les brachmanes auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur & de justice.

XXIII.

La lettre de S. Pierre à S. Jacques, & la lettre de S. Clément au même S. Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem, & toutes les églises. La lettre de S. Pierre ne contient rien de curieux, mais celle de S. Clément est très-remarquable ; il prétend que S. Pierre le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidèles. « Ne manquez pas, lui dit-il, d'écrire à mon frère Jacques » dès que je serai mort ».

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que S. Pierre eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à S. Clément aurait probablement fait

Digitized by Google

mention du supplice de S. Pierre. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas Clet & Anaclet parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de S. Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans sa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher S. Pierre avec S. Barnabé à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38, un passage bien plus extraordinaire ; c'est S. Pierre lui-même qui parle de l'ancien Testament, & voici comme il s'exprime :

« La loi écrite contient certaines choses fausses » contre la loi de Dieu, créateur du ciel & de la terre : » c'est ce que le diable a fait pour une juste raison ; » & cela est arrivé aussi par le jugement de Dieu, afin » de découvrir ceux qui écouteraient avec plaisir ce » qui est écrit contre lui, &c. &c. ».

Dans la sixième homélie, S. Clément rencontre Appion, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de Tibère ; il dit à Appion, qu'il est amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. Appion écrit la lettre, & S. Clément fait la réponse au nom de l'égyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des Dieux.

Digitized by Google

XXV.

Deux Épîtres de S. Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juſte d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Égypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très-bien faire que S. Clément ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'Égliſe de Corinthe & celle de Rome. L'Égliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la première, ſe gouvernait en commun; il n'y avait preſque point de diſtinction entre les prêtres & les ſéculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins pluſieurs ſavans le prétendent. S. Clément dit aux Corinthiens, dans ſa première épître: « Vous qui avez jeté les premiers » fondemens de la ſédition, ſoyez ſoumis aux prêtres, » corrigez-vous par la pénitence, & fléchiſſez les » genoux de votre cœur; apprenez à obéir ». Il n'eſt point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expreſſions.

C'eſt dans la ſeconde épître qu'on trouve encore cette réponſe de Jéſus-Chriſt que nous avons déjà rapportée, ſur ce qu'on lui demandait quand viendrait ſon royaume des cieux. « Ce ſera, dit-il, quand » deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans,

Digitized by Google

» quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni » mâle ni femelle ».

XXVI.

Lettre de S. Ignace, le martyr, à la Vierge Marie, & la réponſe de la Vierge à S. Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,

ſon dévot Ignace.

« Vous deviez me conſoler, moi néophyte & diſ- » ciple de votre Jean. J'ai entendu pluſieurs choſes » admirables de votre Jéſus, & j'en ai été ſtupéfait. » Je deſire de tout mon cœur d'en être inſtruit par » vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité, » & qui avez ſu tous ſes ſecrets. Portez-vous bien, » & conſortez les néophytes qui ſont avec moi de » vous & par vous, *Amen.* »

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE,

à Ignace, ſon diſciple chéri.

L'humble ſervante de Jéſus-Chriſt.

« Toutes les choſes que vous avez appriſes de » Jean ſont vraies; croyez-les, perſiſtez-y, gardez » votre vœu de chriſtianiſme, conformez-lui vos » mœurs & votre vie; je viendrai vous voir avec Jean, » vous & ceux qui ſont avec vous. Soyez ferme dans » la foi, agiſſez en homme; que la ſévérité de la » perſécution ne vous trouble pas; mais que votre » eſprit ſe fortifie, & s'exalte en Dieu votre ſauveur, » *Amen* ».

On prétend que ces lettres ſont de l'an 116 de notre

ère vulgaire ; mais elles n'en ſont pas moins fauſſes & moins abſurdes : ce ſerait même une inſulte à notre ſainte religion, ſi elles n'avaient pas été écrites dans un eſprit de ſimplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des Apôtres. On y trouve ce paſſage : « Paul, homme de petite taille, au nez aquilin, au » viſage angélique, inſtruit dans le ciel, a dit à Plan- » tilla la romaine avant de mourir : Adieu, Plantilla, » petite plante de ſalut éternel, connais ta nobleſſe, » tu es plus blanche que la neige, tu es enregiſtrée » parmi les ſoldats de Chriſt, tu es héritière du » royaume céleſte ». Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze Apocalypſes, qui ſont attribuées aux patriarches & prophètes, à S. Pierre, à Cérinthe, à S. Thomas, à S. Étienne protomartyr, deux à S. Jean, différentes de la canonique, & trois à S. Paul. Toutes ces apocalypſes ont été éclipſées par celle de S. Jean.

XXIX.

Les viſions, les préceptes & les ſimilitudes d'Hermas. Hermas paraît être de la fin du premier ſiècle. Ceux qui traitent ſon livre d'apocryphe, ſont obligés de rendre juſtice à ſa morale. Il commence par dire que ſon père nourricier avait vendu une fille à Rome. Hermas reconnut cette fille après pluſieurs années, & l'aima, dit-il, comme ſa ſœur : il la vit un jour

Digitized by Google

se baigner dans le Tibre ; il lui tendit la main, & la tira du fleuve ; & il disait dans son cœur : « Que je » serais heureux si j'avais une femme semblable à elle » pour la beauté & pour les mœurs » !

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : « Bon jour, Hermas ». Cette femme était l'Église chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche, & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

« Un jour que je jeûnais, dit Hermas, & que j'étais assis sur une colline, rendant grâces à Dieu de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. « Allez, me répliqua le berger, vous ne » savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun » profit à Dieu ; je vous apprendrai ce que c'est que » le vrai jeûne agréable à la divinité (1). Votre jeûne » n'a rien de commun avec la justice & la vertu.

(1) *Similit.* 5e., livre III.

Digitized by Google

» Servez Dieu d'un cœur pur, gardez ſes commandemens; n'admettez dans votre cœur aucun déſir » coupable. Si vous avez toujours la crainte de Dieu » devant les yeux, ſi vous vous abſtenez de tout mal, » ce ſera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont Dieu » vous ſaura gré ».

Cette piété philoſophique & ſublime eſt un des plus ſinguliers monumens du premier ſiècle. Mais ce qui eſt aſſez étrange, c'eſt qu'à la fin des *ſimilitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chaſtes & induſtrieuſes, pour avoir ſoin de ſa maiſon; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de Dieu ſans ces filles qui figurent viſiblement les vertus.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte; elle ſeraît immenſe ſi on voulait entrer dans tous les détails. Finiſſons par les ſibylles.

XXX.

Les ſibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Egliſe, c'eſt la prodigieuſe quantité de vers attribués aux anciennes ſibylles en faveur des myſtères de la religion chrétienne (1). Diodore de Sicile n'en reconnaiſſait qu'une, qui fut priſe dans Thèbes par les Épigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette ſibylle, c'eſt-à-dire de cette prophéteſſe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la ſibylle Érythrée chez les Grecs.

(1) Diodore, livre IV.

Digitized by Google

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science, non-seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles. Mais ils en firent eux-mêmes, & qui pis est, en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration & à l'enthousiasme d'une prophétesse. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales signifiaient en grec, *Jésus*, *Christ*, *Fils*, *Sauveur* ; & ces vers disaient « qu'avec cinq pains & deux poissons il nourrirait » cinq mille hommes au désert, & qu'en ramassant les » morceaux qui resteront, il remplirait douze paniers ».

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérusalem céleste, que Justin avait vu dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance, au quatrième siècle, recueillit presque tous les vers attribués au sibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de David.

Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs

Digitized by Google

ou de ces fraudes, on pourrait en rapporter plus de cent, tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne, parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Église militante & triomphante, à laquelle Dieu a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse, sont ses attributs; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'aient ensanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ.

Soit que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui est très-vraisemblable; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui se plaisait fort aux *oins*, *soin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *alboüin*, *grouin*, *poing*, &c. il est certain que cette expression, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, est très-nécessaire. Le naïf Amiot & l'énergique Montaigne s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins; à sept heures du soir je m'y rendis; je fus *désapointé*.

Digitized by Google

Comment expliquerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu, qui ne trouve perſonne ? A-t-il été trompé dans ſon attente ? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte ; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : « vous me devez cinq pièces de » douze ſols », quand vous pouvez dire : » vous me » devez un écu ».

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *déſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très-énergiques ; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT.

Terme du palais.

Ce ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe; c'eſt-à-dire que les juges ordonnent que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi : « Quand les juges veulent favoriſer » une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au » lieu de la juger ».

Ils eſpéraient qu'on appointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaida contre eux trouva heureuſement leur explication dú mot *apointer*; il en fit

Digitized by Google

part aux juges dans une de ſes oraiſons. Le parlement, plein de reconnaiſſance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audience que tous les jéſuites, à commencer par le père général, reſtitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut ſon exécution avec grands applaudiſſemens du public.

APOSTAT.

C'est encore une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur Julien était en effet apoſtat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans, lorſque l'empereur Conſtance, plus barbare encore que Conſtantin, fit égorger ſon père & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère Gallus; mais il fut toujours traité très-durement par Conſtance. Sa vie fut long-temps menacée; il vit bientôt aſſaſſiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de Julien dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle Conſtance que pour éviter l'aſſaſſinat. Julien fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait Brutus ſous Tarquin. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle

Digitized by Google

l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſur-tout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une eſpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du ſang de taureau ce qu'il appelait ſi malheureuſement *la tache de ſon baptême.* C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſociation aux myſtères de Cérès. En un mot, ni ſes amis ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au chriſtianiſme, & qu'il ait paſſé de cette croyance ſincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très-excuſables.

La ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur Julien était un héros & un ſage, un ſtoïcien égal à Marc-Aurèle. On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme Prudentius ſon contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum.* Il dit de Julien :

Ductor fortiſſimus armis,
Conditor & legum celeberrimus; ore manuque

Digitized by Google

Conſultor patriæ : ſed non conſultor habendæ
Relligionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, ſed non & perfidus orbi.

Fameux par ſes vertus, par ſes lois, par la guerre,
Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'eſprit que ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche, d'après S. Grégoire de Nazianze, « d'avoir porté une barbe trop grande ». Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, ſifflé à la comédie, ſe moque de la démarche & de l'air du grand Corneille. Oſerais-tu eſpérer de tourner le maréchal de Luxembourg en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que ſa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laiſſons l'ex-jéſuite Patouillet, & l'ex-jéſuite Nonotte, &c. appeler l'empereur Julien, *l'apoſtat.* Eh, gredins ! ſon ſucceſſeur chrétien, l'appela *divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même (1). Il diſait en ſe trompant. « Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils ſont déjà » aſſez malheureux d'errer dans la choſe la plus importante ».

Ayons pour lui la même compaſſion, puiſque nous ſommes sûrs que la vérité eſt de notre côté.

Il rendait exactement juſtice à ſes ſujets, rendons-

(1) Lettre LII de l'empereur Julien.

Digitized by Google

la donc à ſa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il eſt vrai, élu par une brigue de ſcélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé George Biordos (1). Ses mœurs étaient plus baſſes que ſa naiſſance; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la ſuperſtition à tous les vices; avare, calomniateur, perſécuteur, impoſteur, ſanguinaire, ſéditieux, déteſté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur Julien écrit aux Alexandrins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi! au lieu de me réſerver la connaiſſance de » vos outrages, vous vous êtes laiſſés emporter à la » colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que » vous reprochez à vos ennemis! George méritait » d'être traité ainſi; mais ce n'était pas à vous d'être » ſes exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait deman» der juſtice, &c. ».

On a oſé flétrir Julien de l'infame nom d'*intolérant* & de *perſécuteur*, lui qui voulait extirper la perſécution & l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxième, & reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il déjà pas aſſez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, ſans que nous l'inſultions encore juſqu'au point de l'accuſer d'intolérance?

(1) Biord, fils d'un maçon, a été évêque d'Annecy au 18e. ſiècle. Comme il reſſemblait beaucoup à George d'Alexandrie, M. de Voltaire, ſon diocéſain, s'eſt amuſé à joindre au nom de l'évêque le ſurnom de Biordos.

Des

Digitized by Google

Des globes de feu qu'on a prétendu être ſortis de terre, pour empêcher le réédification du temple de Jéruſalem, ſous l'empereur Julien.

Il eſt très-vraiſemblable que lorſque Julien réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent; très-vraiſemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple détruit en partie par Titus, & dont il reſtait les fondemens, une muraille entière, & la tour Antonia. Mais eſt-il ſi vraiſemblable que des globes de feu s'élançaſſent ſur les ouvrages & ſur les ouvriers, & fiſſent diſcontinuer l'entrepriſe?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiſtoriens racontent?

1°. Comment ſe peut-il faire que les Juifs commençaſſent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être néceſſairement ſur la montagne Moria. C'était là que Salomon l'avait élevé; c'était là qu'Hérode l'avait rebâti avec beaucoup plus de ſolidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jéruſalem, & un temple à Auguſte dans Céſarée. Les fondations de ce temple agrandi par Hérode, avaient juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de Joſephe. Serait-il poſſible que les Juifs euſſent été aſſez inſenſés, du temps de Julien, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient ſi bien préparées à recevoir le reſte de l'édifice, & ſur leſquelles

Digitized by Google

on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée(1)? Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais, & avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage; ils sont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur Julien n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots: « Que diront les Juifs de leur temple qui a » été détruit trois fois, & qui n'est point encore » rebâti? Ce n'est point un reproche que je leur fais,

(1) Omar ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'Hérode & de Salomon; & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que Salomon avoit adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'Abraham & de Jacob, que Jesus-Christ avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore: il ne fut jamais entièrement démoli; mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les turcs en seront chassés.

Digitized by Google

» puiſque j'ai voulu moi-même relever ſes ruines ; » je n'en parle que pour montrer l'extravagance de » leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes » imbécilles ». *Quid de templo ſuo dicent, quod, quùm tertiò ſit everſum, nondùm ad hodiernam uſque diem inſtauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpotè qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; ſed ideò commemoravi, ut oſtenderem deliraſſe prophetas iſtos quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.*

N'eſt-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple ſerait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permiſſion de relever cet édifice? La probabilité hiſtorique ſerait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureuſement en horreur les livres juifs, ainſi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la Blétrie, hiſtorien de l'empereur Julien, n'entend pas comment le temple de Jéruſalem fut détruit trois fois. Il dit (1) qu'apparemment Julien compte pour une troiſième deſtruction la cataſtrophe arrivée ſous ſon règne. Voilà une plaiſante deſtruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par Salomon, reconſtruit par Zorobabel, détruit entièrement par Hérode, rebâti par Hérode même avec tant de magnificence, ruiné enfin

(1) Page 399.

Digitized by Google

par Titus, fait manifeſtement trois temples détruits? Le compte eſt juſte. Il n'y a pas là de quoi calomnier Julien (1).

L'abbé de la Blétrie le calomnie aſſez en diſant qu'il n'avait que (2) *des vertus apparentes & des vices réels*; mais Julien n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni pareſſeux, ni vindicatif. Quels étaient donc ſes vices?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on ſe ſert pour perſuader que des globes de feu ſortirent des pierres. Ammien Marcellin, auteur païen & non ſuſpect, l'a dit. Je le veux; mais cet Ammien a dit auſſi que lorſque l'empereur voulut ſacrifier dix bœufs à ſes dieux pour ſa première victoire remportée contre les Perſes, il en tomba neuf par terre avant d'être préſentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que Tite-Live rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falſifié le texte d'Ammien Marcellin? ſerait-ce la première fois qu'on aurait uſé de cette ſupercherie?

Je m'étonne que vous n'ayiez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent ſur leurs corps quand ils allèrent ſe coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le temple des Juifs ne fut point

(1) Julien pouvait même compter quatre deſtructions du temple, puiſque Antiochus Eupator en fit abattre tous les murs.
(2) Préface de la Blétrie.

Digitized by Google

rebâti, & ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne ſortent ni de la pierre, ni de la terre. Ammien & ceux qui l'ont cité n'étaient pas phyſiciens. Que l'abbé de la Blétrie regarde ſeulement le feu de la Saint-Jean; il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſottiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe, & une hauteur révoltante.

Au reſte, la choſe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéreſſe la foi & les mœurs, & nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique.

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

Après l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire; mais on demande ſouvent: Les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que ſont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où ſont-ils morts? ont-ils eu un diſtrict? ont-ils exercé un miniſtère civil? avaient-ils une juriſdiction ſur les fidèles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies?

I.

Les apôtres étaient-ils mariés?

Il exiſte une lettre attribuée à S. Ignace le martyr,

Digitized by Google

dans laquelle sont ces paroles décisives : « Je me sou-
» viens de votre sainteté comme d'Élie, de Jérémie,
» de Jean-Baptiste, des disciples choisis, Timothée,
» Titus, Évodius, Clément, qui ont vécu dans la
» chasteté ; mais je ne blâme point les autres bien-
» heureux qui ont été liés par le mariage ; & je souhaite
» d'être trouvé digne de Dieu, en suivant leurs
» vestiges dans son règne, à l'exemple d'Abraham,
» d'Isaac, de Jacob, de Joseph, d'Isaïe, des autres
» prophètes tels que Pierre & Paul, & des autres
» apôtres qui ont été mariés ».

Quelques savans ont prétendu que le nom de S. Paul est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant Turrien, & tous ceux qui ont vu les lettres de S. Ignace en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de S. Paul s'y trouve (1). Et Baronius ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus* ; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de S. Ignace en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (2) par Cromwell. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli* & *apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

(1) 3°. Baronius, anno 57.
(2) Voyez Cotelier, tome II, page 242.

Digitized by Google

Il eſt certain que ce paſſage exiſte dans pluſieurs éditions de ces lettres. Cette diſpute ſur le mariage de S. Paul eſt peut-être aſſez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, ſi les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire ſa première épître aux Corinthiens (1), pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : « N'avons-nous pas droit de manger & » de boire chez vous ? n'avons-nous pas droit d'y » amener notre femme, notre ſœur, comme les autres » apôtres & les frères du Seigneur, & Céphas ? Se- » rions-nous donc les ſeuls, Barnabé & moi, qui » n'aurions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la guerre » à ſes dépens (2) » ?

Il eſt clair, par ce paſſage, que tous les apôtres étaient mariés auſſi bien que S. Pierre. Et S. Clément d'Alexandrie déclare (3) poſitivement que S. Paul avait une femme.

La diſcipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre uſage dans les premiers temps (4).

II.

Des enfans des apôtres.

On a très-peu de notions ſur leurs familles. S. Clément d'Alexandrie dit (5) que Pierre eut des enfans ; que Philippe eut des filles, & qu'il les maria.

(1) Chap. IX, verſ. 5 & 6.

(2) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares deſtructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(3) Stromat. liv. III.

(4) Voyez *Conſtitutions apoſtoliques* au mot *Apocryphe*.

(5) Stromat. liv. VII, & Euſèbe, liv. III, chap. XXX.

Digitized by Google

Les Actes des apôtres (1) ſpécifient S. Philippe dont les quatre filles prophétiſaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'eſt Sainte Hermione.

Eusèbe rapporte (2) que Nicolas, choiſi par les apôtres pour coopérer au ſaint miniſtère avec Saint Étienne, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché ſa jalouſie, il s'en corrigea, leur amena ſa femme, & leur dit: *Je ſuis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouſe.* Les apôtres n'acceptèrent point ſa propoſition. Il eut de ſa femme un fils & des filles.

Cléophas, ſelon Eusèbe & S. Epiphane, était frère de S. Joſeph, & père de S. Jacques le mineur & de S. Jude qu'il avait eu de Marie, ſœur de la Sainte Vierge. Ainſi S. Jude l'apôtre était couſin germain de Jéſus-Chriſt.

Égéſippe cité par Eusèbe, dit que deux petits-fils de S. Jude furent déférés à l'empereur Domitien (3), comme deſcendans de David, & ayant un droit inconteſtable au trône de Jéruſalem. Domitien craignant qu'ils ne ſe ſerviſſent de ce droit, les interrogea lui-même; ils expoſèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent qu'ils poſſédaient trente-neuf arpens de terre, leſquels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de Jéſus-Chriſt; ils dirent que ce ſerait à la fin du

(1) Act. chap. XXI.
(2) Eusèbe, liv. III, chap. XXIX.
(3) *Idem.* liv. III, chap. XX.

Digitized by Google

monde. Après quoi Domitien les laiſſa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas perſécuteur.

Voilà, ſi je ne me trompe, tout ce qu'on ſait des enfans des apôtres.

III.

Où les apôtres ont-ils vécu? où ſont-ils morts?

Selon Eusèbe (1), Jacques ſurnommé *le juſte*, frère de Jéſus-Chriſt, fut d'abord placé le premier *ſur le trône épiſcopal* de la ville de Jéruſalem; ce ſont ſes propres mots. Ainſi, ſelon lui, le premier évêché fut celui de Jéruſalem, ſuppoſé que les Juifs connuſſent le nom d'évêque. Il paraiſſait en effet bien vraiſemblable que le frère de Jéſus fût le premier après lui, & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre ſalut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiſcopal*, c'eſt un terme dont Eusèbe ſe ſert par anticipation. On ſait aſſez qu'alors il n'y avait ni trône, ni ſiége.

Eusèbe ajoute, d'après S. Clément, que les autres apôtres ne conteſtèrent point à S. Jacques l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Aſcenſion. « Le Seigneur, dit-il, après ſa réſurrec-» tion, avait donné à Jacques ſurnommé le juſte, à » Jean, & à Pierre, le don de la ſcience »; paroles bien remarquables. Eusèbe nomme Jacques le premier, Jean le ſecond; Pierre ne vient ici que le dernier: il ſemble juſte que le frère & le diſciple bien-aimé de Jéſus paſſent avant celui qui l'a renié.

(1) Eusèbe, liv. III.

Digitized by Google

L'Église grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de Pierre? Les catholiques romains répondent : S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'Église, il l'est dans les Actes des apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, & la dispute subsistera autant que ces Églises.

S. Jacques, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se faisant jamais raser, marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était Jésus-Christ (1) : mais ayant répondu que Jésus était « le fils » de l'homme assis à la droite de Dieu, & qu'il viendrait dans les nuées », il fut assommé à coups de bâton. C'est de S. Jacques le mineur que nous venons de parler.

S. Jacques le majeur était son oncle, frère de Saint Jean l'évangéliste, fils de Zébédée & de Salomé (2). On prétend qu'Agrippa, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

Saint Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'Église d'Éphèse où il fut, dit-on, enterré (3).

S. André frère de S. Pierre, quitta l'école de Saint Jean-Baptiste pour celle de Jésus-Christ. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos:

(1) Eusèbe, Épiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.

(2) Eusèbe, liv. III.

(3) *Idem*. liv. III.

Digitized by Google

mais pour trancher la difficulté on a dit que c'était dans l'Épire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans, les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

S. Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. S. Paul même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. Saint Justin est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. S. Irénée, après S. Justin, dit expressément que Saint Pierre & S. Paul vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à S. Lin. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent S. Lin pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que S. Pierre vint à Rome sous Néron, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque Néron ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à S. Pierre; le bois ne dure pas si long-temps; & il n'est pas vraisemblable que S. Pierre ait enseigé dans ce fauteuil comme dans une école toute formée,

Digitized by Google

puiſqu'il eſt avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des diſciples de Jéſus-Chriſt.

La plus forte difficulté, peut-être, eſt que S. Paul, dans ſon épître écrite de Rome aux Coloſſiens (1), dit poſitivement qu'il n'a été ſecondé que par Ariſtarque, Marc, & un autre qui portait le nom de Jéſus. Cette objection a paru inſoluble aux plus ſavans hommes.

Dans ſa lettre aux Galates, il dit (2) *qu'il obligea Jacques, Céphas, & Jean, qui étaient colonnes*, à reconnaître auſſi pour colonnes lui & Barnabé. S'il place Jacques avant Céphas, Céphas n'était donc pas le chef. Heureuſement ces diſputes n'entament pas le fond de notre ſainte religion. Que S. Pierre ait été à Rome, ou non, Jéſus-Chriſt n'en eſt pas moins fils de Dieu & de la vierge *Marie*, & n'en eſt pas moins reſſuſcité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté, qu'on néglige, il eſt vrai, mais ſur leſquelles on ne diſpute pas.

Nicéphore Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit que « Pierre était menu, grand & droit, le viſage » long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts » & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus » que pointu ». C'eſt ainſi que dom Calmet traduit ce paſſage (3).

S. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios* (4),

(1) Chap. IV, verſ. 10 & 11.
(2) Chap. II, verſ. 9.
(3) Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible*.
(4) Nom grec & hébreu, ce qui eſt ſingulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par des juifs helléniſtes loin de Jéruſalem.

Digitized by Google

fils de Ptolomée. Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. Eusèbe prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse, & dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que Nathanaël. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'Astiage, frère de Polémon roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

S. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous Trajan.

S. Thomas-Didyme. Origène, cité par Eusèbe, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à S. Thomas, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta son corps à Édesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé Thomas. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé Gondafer; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

Digitized by Google

S. Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

S. Matthieu. Si l'on en croit Rufin, Socrate, Abdias, il prêcha & mourut en Éthiopie. Héracléon le fait vivre long-temps & mourir d'une mort naturelle; mais Abdias dit qu'Hirtacus, roi d'Éthiopie, frère d'Eglipus, voulant épouſer ſa nièce Iphigénie, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de Saint Matthieu, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'Iphigénie. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayions, méritait un meilleur hiſtorien qu'Abdias.

S. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec S. Jude. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de-là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

S. Thadée ou Lébée, le même que S. Jude, que les Juifs appellent dans S. Matthieu (1), *frère de Jéſus-Chriſt*, & qui, ſelon Eusèbe, était ſon couſin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre qui furent compoſés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

(1) Matth. chap. XIII, verſ. 55.

Digitized by Google

S. Paul n'était pas un des douze apôtres, & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fut parmi eux. Il avait étudié dans l'école de Gamaliel. Festus même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit (1): Tu es fou, Paul; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multa te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens (2). « Ne suis-je pas libre, ne suis-je pas » apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur? n'êtes-vous » pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand je ne » serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis à » votre égard..... Sont-ils ministres du Christ? » Quand on devrait m'accuser d'impudence, je le » suis encore plus ».

Il se peut en effet qu'il eût vu Jésus, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous Gamaliel. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de Jésus; au contraire, il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de S. Étienne. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis Jésus-Christ en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en en plein midi, qui le renversa de cheval; & par son enlèvement au troisième ciel.

(1) Act. chap. XXVI. (2) I. aux Corinth. chap. IX.

Digitized by Google

S. Épiphane cite des *Actes des apôtres* (1) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Église; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre S. Paul.

C'est là qu'il est dit que S. Paul était né à Tarsis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus*; & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de Gamaliel; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif, & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat, & toute la loi.

Quumque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse; posteà quod virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversùs circumcisionem, ac sabbathum, totamque legem, scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de Jésus-Christ, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de S. Paul; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot il étaient hérétiques; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

(1) Hérésies, liv. XXX, §. 6.

Aussi

Digitized by Google

Auſſi S. Paul les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures (1); il les appelle *chiens* dans ſa lettre aux habitans de Philippes (2).

S. Jérôme prétend (3) qu'il était né à Giſcala, bourg de Galilée, & non à Tarſis. D'autres lui conteſtent ſa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain, ni à Tarſis, ni à Galgala; & que Tarſis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les Actes des apôtres, qui ſont inſpirés par le Saint-Eſprit, & qui doivent l'emporter ſur le témoignage de S. Jérôme, tout ſavant qu'il était.

Tout eſt intéreſſant de S. Pierre & de S. Paul. Si Nicéphore nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Sainte Thècle*, qui, bien que non canoniques, ſont du premier ſiècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, diſent ces Actes, de petite taille, chauve, les cuiſſes tortues, la jambe groſſe, le nez aquilin, les ſourcils joints, plein de la grace du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reſte, ces *Actes* de S. Paul & de Sainte Thècle furent compoſés, ſelon Tertullien, par un aſiatique, diſciple de Paul lui-même, qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris, & même dépoſé, c'eſt-à-dire, exclus de l'aſſemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

(1) II aux Corinth. chap. XI, v. 13.
(2) Chap. III, v. 2.
(3) Saint Jérôme, épître à Philémon.

Digitized by Google

IV.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens, des récabites, des thérapeutes, des disciples de Jean, & sur-tout de Jésus-Christ qui la recommande plus d'une fois.

S. Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. S. Paul, qui était encore moins apôtre choisi du vivant de Jésus, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant ; il tance rudement S. Pierre.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. S. Pierre ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à Jésus-Christ, qu'il appelle *le surveillant des ames* (1). Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres* ; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix (2), pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept ; ce qui constate évidemment des repas de communauté (3).

(1) Épître I, chap. II.
(2) Actes, chap. VI, vers. 2.
(3) Voyez *Église*.

Digitized by Google

De juriſdiction, de puiſſance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il eſt vrai qu'Ananiah & Saphira ſont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à S. Pierre; pour en avoir retenu une petite partie dans la vûe de ſubvenir à leurs beſoins preſſans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu, par un petit menſonge, la ſainteté de leurs largeſſes : mais ce n'eſt pas S. Pierre qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'Ananiah; il la lui reproche; il lui dit (1) : *Vous avez menti au Saint-Eſprit*; & Ananiah tombe mort. Enſuite Saphira vient, & Pierre, au lieu de l'avertir, l'interroge, ce qui ſemble une action de juge. Il la fait tomber dans le piège en lui diſant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arrivant ſur le lieu, elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux; que perſonne ne l'en ait avertie; qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, & ſur-tout la crainte mortelle que la juſtice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, & qu'on l'ait interrogée paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encore plus étonnant que S. Pierre lui ait dit : « Femme, vois-tu les pieds » de ceux qui ont porté ton mari en terre? ils vont » t'y porter ». Et dans l'inſtant la ſentence eſt

(1) Actes, chap. V.

Digitized by Google

exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Mais il faut conſidérer que S. Pierre n'eſt ici que l'organe de Jéſus-Chriſt & du Saint-Eſprit; que c'eſt à eux qu'Ananiah & ſa femme ont menti; & que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui, en donnant leur bien à l'Égliſe, & qui, en diſant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque choſe pour des uſages profanes. Le judicieux dom Calmet fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent ſur le ſalut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché conſiſtait dans une ſimple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction, aucune puiſſance, aucune autorité que celle de la perſuaſion, qui eſt la première de toutes, & ſur laquelle toutes les autres ſont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiſtoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient enſemble deux ou trois, Jéſus-Chriſt était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Eſprit. Jéſus était leur véritable, leur ſeul ſupérieur; il leur avait dit (1): « N'appelez » perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez » qu'un père qui eſt dans le ciel. Ne deſirez point » qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez » qu'un ſeul maître, & que vous êtes tous frères;

(1) Matth. chap. XXIII.

Digitized by Google

» ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul » docteur est Jésus (1) ».

Il n'y avait, du temps des apôtres, aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le souffle (2), ainsi que Jésus-Christ avait soufflé sur les apôtres, ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui, en plusieurs églises, dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par Jésus-Christ même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires; l'Église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

Toutes les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe, entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble

(1) Voyez *Église*. (2) Jean, ch. XX, v. 22.

Digitized by Google

monde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous ſemble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la repréſente derrière lui. Elle n'eſt ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue eſt ſi liſſe & ſi unie, n'eſt qu'un amas inégal d'aſpérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'eſt qu'un réſeau hériſſé, dont les ouvertures ſont incomparablement plus larges que le tiſſu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs paſſent ſans ceſſe ſous ce réſeau, & il en ſort des exhalaiſons continuelles, qui couvrent toute cette ſurface. Ce que vous appelez *grand* eſt très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement qui ſerait rapide pour une tortue, ſerait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui eſt impénétrable au fer de nos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Pluſieurs philoſophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'exiſtent pas, & qu'il n'y a de réel que notre eſprit. Ils pouvaient tout auſſi bien conclure que, toutes les apparences étant fauſſes, & la nature

Digitized by Google

de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de Molière. Le docteur Marphurius représente toute cette école, quand il enseigne à Sganarelle « qu'il ne faut pas dire, je suis » venu; mais, il me semble que je suis venu; & il » peut vous le sembler, sans que la chose soit véri» table ».

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux qui sont sur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délice, doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez,

Digitized by Google

vous ne ſentez les choſes que de la manière dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le ſoleil ſous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre quelles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations?

APPARITION.

Ce n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que Théodoric ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de Simmaque qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement; (c'eſt la même choſe).

Digitized by Google

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts & du ſang non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſur-tout dans cet état mitoyen entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords, ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau Teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que dans la ſuite des temps, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur

Digitized by Google

enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec Dieu ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & sur-tout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition, que S. Théodore, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que Dieu ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que Sainte Potamienne ait apparu à S. Basilide, Dieu peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que Jésus-Christ ait pu apparaître à S. Victor : mais que S. Benoît ait vu l'ame de S. Germain de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de S. Benoît marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin; cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que S. Eucher fût mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de Charles Martel; & qu'un saint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de Dagobert dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet : car après tout il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Digitized by Google

Mais il ſe peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de ſemblables viſions ; on en a mille exemples de ſiècle en ſiècle. Il faut être bien éclairé pour diſtinguer dans ce nombre prodigieux de viſions celles qui viennent de Dieu même, & celles qui ſont produites par la ſeule imagination.

L'illuſtre Boſſuet rapporte, dans l'*Oraiſon funèbre de la princeſſe palatine*, deux viſions qui agirent puiſſamment ſur cette princeſſe, & qui déterminèrent toute la conduite de ſes dernières années. Il faut croire ces viſions céleſtes, puiſqu'elles ſont regardées comme telles par le diſert & ſavant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypſe eſt couverte.

Il dit donc que la princeſſe palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne, ſa ſœur (1), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageuſement ſes filles, étant heureuſe ſelon le monde, mais doutant malheureuſement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux viſions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres ſur les choſes qu'on ne peut concevoir. La ſeconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ſes pouſſins qu'un chien venait dans ſa gueule. La

(1) *Oraiſons funèbres*, pages 310 & ſuivantes, édition de 1749.

Digitized by Google

princeſſe palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie : « Rendez-lui ſon poulet; ſi vous le privez de ſon manger, il ſera mauvaiſe garde. Non, » *s'écria la princeſſe*, je ne le rendrai jamais ».

Ce poulet, c'était l'ame d'Anne de Gonzague, princeſſe palatine; la poule était l'égliſe; le chien était le diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Boſſuet prêchait cette oraiſon funèbre aux religieuſes carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, devant toute la maiſon de Condé; il leur dit ces paroles remarquables : « Écoutez, & prenez garde ſur-tout de ne » pas écouter avec mépris l'ordre des avertiſſemens » divins & la conduite de la grace ».

Les lecteurs doivent donc lire cette hiſtoire avec le même reſpect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence ſont comme les miracles des Saints qu'on canoniſe. Ces miracles doivent être atteſtés par des témoins irréprochables. Eh! quel dépoſant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des viſions de la princeſſe palatine, que celui qui employa ſa vie à diſtinguer toujours la vérité de l'apparence? Il combattit avec vigueur contre les religieuſes de Port-royal ſur le formulaire; contre Paul Ferri ſur le catéchiſme; contre le miniſtre Claude ſur les variations de l'Égliſe; contre le docteur Dupin ſur la Chine; contre le père Simon, ſur l'intelligence du texte ſacré; contre le cardinal Sfrondate, ſur la prédeſtination; contre le pape, ſur les droits de l'Égliſe gallicane; contre l'archevêque de Cambrai,

Digitized by Google

ſur l'amour pur & déſintéreſſé. Il ne ſe laiſſait ſéduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la Providence; mais défions-nous des écarts de l'imagination, que Mallebranche appelait *la folle du logis*. Car les deux viſions accordées à la princeſſe palatine ne ſont pas données à tout le monde.

Jéſus-Chriſt apparut à Sainte Catherine de Sienne; il l'épouſa; il lui donna un anneau. Cette apparition myſtique eſt reſpectable, puiſqu'elle eſt atteſtée par Raimond de Capoue, général des dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape Urbain VI. Mais elle eſt rejetée par le ſavant Fleuri, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*. Et une fille qui ſe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites maiſons pour préſent de noce.

L'apparition de la mère Angélique, abbeſſe du Port-royal, à ſœur Dorothée, eſt rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janſéniſte*, c'eſt le ſieur Dufoſſé, auteur des *Mémoires de Pontis*. La mère Angélique, long-temps après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'égliſe de Port-royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fît venir ſœur Dorothée, à qui elle dit de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce Dufoſſé ne vaut pas celui de Raimond de Capoue & du pape Urbain VI, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Digitized by Google

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enſuite les quatre volumes de l'abbé Langlet, ſur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il eſt convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Égliſe; mais il a quelques doutes ſur les autres juſqu'à ce qu'elles ſoient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les janſéniſtes, & les moliniſtes, ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà* (1).

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS eſt comme l'avenir, l'atour, l'ados, & pluſieurs termes pareils, qui ne compoſent plus aujourd'hui qu'un ſeul mot, & qui en faiſaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire, alors ce ſont deux mots, & *à* devient une prépoſition. Mais ſi vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'eſt plus qu'un ſeul mot.

La Motte a dit dans une de ſes odes :

> Le ſage, le prompt apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux ſuccès en tout genre ſont fondés ſur les choſes dites ou faites à propos.

Arnaud de Breſſe, Jean Hus, & Jérôme de Prague, ne vinrent pas aſſez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore aſſez éclairés :

(1) Voyez *Viſion* & *Vampires*.

Digitized by Google

l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du seizième siècle vinrent très *à propos* & réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'histoire ait fait mention, est celui de Pierre Danez au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien : iſte gallus benè cantat* (1), Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à Dieu que Pierre ſe repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons mots sont remplis de réponses très-froides. Celle du marquis Mafei, ambassadeur de Sicile auprès du pape Clément XI, n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante, mais c'est un bel apropos. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églises de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, ſaint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos, un *ſpropoſito*. Ce mot manque à notre langue.

C'est une grande leçon dans Plutarque que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies,

(1) Les dames qui pourront lire ce morceau, sauront que *Gallus* signifie *Gaulois & Coq.*

Digitized by Google

où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des États. On a déjà dit que Cromwell, sous Élisabeth ou sous Charles II, le cardinal de Retz, quand Louis XIV gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

César, né du temps de Scipion l'africain, n'aurait pas subjugué la république romaine; & si Mahomet revenait aujourd'hui, il serait tout au plus chérif de la Mecque. Mais si Archimède & Virgile renaissaient, l'un serait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poète de son pays.

ARABES.

Et par occasion du livre de Job.

Si quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long-temps avant Mahomet. Les Juifs eux-mêmes disent que Moïse épousa une fille arabe; & son beau-père Jéthro paraît un homme de fort bon sens.

Mecka ou la Mecque passa, & non sans vraisemblance, pour une des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve son ancienneté, c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle est dans un désert

Digitized by Google

déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumâtre, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ſes rêveries, pour faire de la Mecque un lieu ſacré & le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le temple de Jupiter Ammon était bâti au milieu des ſables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du déſert de Jéruſalem juſqu'à Aden ou Éden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-eſt au ſud-eſt. C'eſt un pays immenſe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eſt très-vraiſemblable que ſes déſerts de ſable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ſes golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui ſemble dépoſer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'eſt qu'aucun hiſtorien ne dit qu'elle ait été ſubjuguée; elle ne le fut pas même par Alexandre, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont ſubjugué cent peuples, depuis l'Inde juſqu'à la Garonne; & ayant enſuite perdu leurs conquêtes, ils ſe ſont retirés dans leur pays ſans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni aſſervis, ni mélangés, il eſt plus que probable qu'ils ont conſervé leurs mœurs & leur langage; auſſi l'arabe eſt-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Aſie juſqu'à l'Inde, & juſqu'au pays habité par les Scythes, ſuppoſé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues

Digitized by Google

dominantes. Leur génie n'a point changé, ils ſont encore des *mille & une nuits*, comme ils en faiſaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traverſait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le ſoleil & la lune; qui faiſait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en ſerpent quand il voulait.

Une nation ainſi iſolée, & dont le ſang eſt ſans mélange, ne peut changer de caractère. Les arabes qui habitent les déſerts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poëſie, & l'aſtronomie.

Il eſt dit dans la *préface hiſtorique de l'Alcoran*, que lorſqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui Dieu avait fait la grace de lui donner un poète.

Les tribus s'aſſemblaient tous les ans par repréſentans, dans une place nommée Ocad, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura juſqu'à Mahomet. De ſon temps chacun affichait ſes vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de Rabia, paſſait pour l'Homère des Mecquois; mais ayant vu le ſecond chapitre de l'Alcoran que Mahomet avait affiché, ils ſe jetta à ſes genoux, & lui dit: « O Mohammed, fils d'Abdal-» lah, fils de Motaleb, fils d'Achem! vous êtes un » plus grand poète que moi; vous êtes ſans doute le » prophète de Dieu ».

Digitized by Google

Autant les arabes du déſert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refuſé des ſecours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il eſt rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes diſputaient ſur la généroſité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour Abdallah, fils de Giafar, oncle de Mahomet; les autres pour Kaïs, fils de Saad, & d'autres pour Arabad de la tribu d'As. Après avoir bien diſputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'Abdallah vers lui, un ami de Kaïs vers Kaïs, & un ami d'Arabad vers Arabad pour les éprouver tous trois, & venir enſuite faire leur rapport à l'aſſemblée.

L'ami d'Abdallah courut donc à lui & lui dit: Fils de l'oncle de Mahomet, je ſuis en voyage & je manque de tout. Abdallah était monté ſur ſon chameau chargé d'or & de ſoie, il en deſcendit au plus vîte, lui donna ſon chameau, & s'en retourna à pied dans ſa maiſon.

Le ſecond alla s'adreſſer à ſon ami Kaïs, fils de Saad. Kaïs dormait encore; un de ſes domeſtiques demande au voyageur ce qu'il déſire. Le voyageur répond qu'il eſt l'ami de Kaïs, & qu'il a beſoin de ſecours. Le domeſtique lui dit: Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà ſept mille pièces d'or, c'eſt tout ce que nous avons à préſent dans la maiſon; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un eſclave, je crois

Digitized by Google

que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez vous. Lorſque Kaïs fut éveillé, il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſième alla trouver ſon ami Arabad de la tribu d'As. Arabad était aveugle, & il ſortait de ſa maiſon appuyé ſur deux eſclaves pour aller prier Dieu au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit: je n'ai de bien que mes deux eſclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois diſputeurs étant revenus à l'aſſemblée, racontèrent fidellement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à Abdallah fils de Giafar, à Kaïs fils de Saad, & à Arabad de la tribu d'As; mais la préférence fut pour Arabad.

Les Arabes ont pluſieurs contes de cette eſpèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne ſont pas dans ce goût. Nous en avons pluſieurs qui ne roulent que ſur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Guſman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

De l'arabe Job.

Il eſt clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus ſavans dans les langues orientales penſent que le livre de Job, qui eſt de la plus haute antiquité, fut compoſé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'eſt que le traducteur hébreu a laiſſé dans ſa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Digitized by Google

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré ſon premier état, il partagea ſes biens également à ſes fils & à ſes filles ; ce qui eſt directement contraire à la loi hébraïque.

Il eſt très-vraiſemblable que ſi ce livre avait été compoſé après le temps où l'on place l'époque de Moïſe, l'auteur qui parle de tant de choſes, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par Moïſe, & connus ſans doute de toutes les nations de l'Aſie.

Dès le premier chapitre, Satan paraît devant Dieu, & lui demande la permiſſion d'affliger Job ; on ne connaît point Satan dans le Pentateuque ; c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voiſin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis Jéhova à la place d'El ou de Bel, ou de Sadaï. Mais quel eſt l'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le mot de Jéhova était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Égyptiens, & à tous les peuples des contrées voiſines ?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'eſt la connoiſſance de l'aſtronomie, qui éclate dans le livre de Job. Il eſt parlé des conſtellations que nous nommons (1) l'Arcture, l'Orion, les Hyades, & même de celles *du midi qui ſont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaiſſance de la ſphère, n'avaient pas même de terme pour

(1) Chap. IX, v. 9.

Digitized by Google

exprimer l'aſtronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette ſcience, ainſi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de Job ne peut être d'un juif, & eſt antérieur à tous les livres juifs. Philon & Joſephe ſont trop aviſés pour le compter dans le canon hébreu : c'eſt inconteſtablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'eſt pas tout; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, & ſur-tout de l'Arabie (1). Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on faiſait déjà de gros livres (2).

On ne peut diſſimuler que le commentateur Calmet, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que Job annonce l'immortalité de l'ame, & la réſurrection du corps; quand il dit : « Je ſais que Dieu, qui eſt vivant, aura pitié de » moi, que je me relèverai un jour de mon fumier, » que ma peau reviendra, que je reverrai Dieu dans » ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, per» ſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je » ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, crai» gnez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice ».

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame, & la réſurrection des corps au dernier jour ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau

(1) Chap. XXVIII, v. 16, &c. (2) Chap. XXXI.

Digitized by Google

Testament, si clairement prouvées par les Pères & par les conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le seraient-ils dans ce seul verset de Job, & encore d'une manière si obscure? Calmet n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame, & la résurrection dans les discours de Job, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il est attaqué. Ni la logique, ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste, ce livre allégorique de Job étant manifestement arabe, il est permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni justesse, ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deça de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

Quoique les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'Aranda, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine-général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut Saint Dominique

Digitized by Google

l'encuiraſſé (1), qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'Égliſe catholique, apoſtolique & romaine, ne pouvait ſe ſoutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquiſition au treizième ſiècle, & lui ſoumit les rois, les miniſtres & les magiſtrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la sûreté des citoyens.

La conſcience, le for intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpèce ; elle n'a rien de commun avec les lois de l'État. Les inquiſiteurs, les théologiens doivent prier Dieu pour les peuples ; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

(1) Dominique, fondateur de l'ordre de Saint Jacques Clément, & inventeur de l'inquiſition, eſt différent du Dominique, ſurnommé l'encuiraſſé, parce qu'il s'était endurci la peau à force de ſe donner la diſcipline. On voit, par la note ci-après, qui eſt de M. de Voltaire, qu'il connaiſſait très-bien la différence de ces deux ſaints. Mais le fondateur de l'inquiſition ne mérite-t-il pas bien auſſi l'épithète d'encuiraſſé ? *Illi robur & æs triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher ſi du temps de Saint Dominique on faiſait porter le *ſan-benito* aux pécheurs, & ſi ce *ſan-benito* n'était pas une chemiſe bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui ſépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La diſette des livres dont nous gémiſſons vers ce mont Crapak où nous ſommes, nous empêche auſſi d'examiner ſi Saint Dominique aſſiſta, en qualité d'inquiſiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & ſi le titre d'encuiraſſé lui fut donné auſſi bien qu'à l'hermite Dominique : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Digitized by Google

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le ſaint Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'Aranda, capitaine-général, par un arrêt ſolennel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharſale, ville qui appartient aux Turcs, inquiſiteur général des Eſpagnols, doit obſerver les lois du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à-la-fois; Hercule ne put nettoyer en un jour les écuries du roi Augias. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, ſi fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mors, & qui les faiſaient croupir dans la fange.

Le comte d'Aranda, qui eſt un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie eſpagnole ſur un autre pied, & les écuries d'Augias ſeront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occaſion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquiſition, parce qu'il eſt d'uſage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiſſance

Digitized by Google

& de leurs dignités ; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquisition* (1), auſſi bien que la patente curieuſe donnée par S. Dominique (2).

Obvervons ſeulement que le comte d'Aranda a mérité la reconnaiſſance de l'Europe entière, en rognant les griffes, & en limant les dents du monſtre.

Béniſſons le comte d'Aranda.

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec Béroſe, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par Abidène,

(1) Conſultez, ſi vous voulez, ſur la juriſprudence de l'inquiſition, le révérend père Yvonet, le docteur Chucalon, & ſur-tout magiſter Grillandus, beau nom pour un inquiſiteur!

Et vous, rois de l'Europe, princes ſouverains, républiques, ſouvenez-vous à jamais que les moines inquiſiteurs ſe ſont intitulés *inquiſiteurs par la grace de dieu!*

(2) Ce témoignage de la toute-puiſſance de Saint Dominique ſe trouve dans Louis de Paramo, l'un des plus grands théologiens d'Eſpagne. Elle eſt citée dans le *Manuel de l'inquiſition*, ouvrage d'un théologien français qui eſt d'une autre eſpèce. Il écrit à la manière de Paſcal.

Digitized by Google

cités dans Eusèbe, & rapportés mot-à-mot par George le ſincelle.

On voit par ces fragmens, que les Orientaux qui bordent le Pont-Euxin, faiſaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toujours les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâtiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes; donc les dieux y avaient auſſi leurs demeures; elles devenaient donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat; donc les dieux ſe cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être Saturne, apparut un jour à Xixutre, dixième roi de la Chaldée, ſuivant la ſupputation d'Africain, d'Abidène, & d'Apollodore. Ce dieu lui dit: « Le quinze du mois » d'Oéſi le genre humain ſera détruit par le déluge; » enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville » du ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde » pas. Bâtiſſez un vaiſſeau; entrez-y avec vos parens » & vos amis; faites-y entrer des oiſeaux, des quadrupèdes; mettez-y des proviſions; & quand on » vous demandera, où voulez-vous aller avec votre » vaiſſeau? répondez: vers les dieux, pour les prier » de favoriſer le genre humain ».

Xixutre bâtit ſon vaiſſeau, qui était large de deux ſtades, & long de cinq; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, &

Digitized by Google

sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xixutre lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xixutre en fit autant: il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie; & on ne le vit plus; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans Rabelais des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des Rabelais sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre, paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. Tournefort y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV; il dit « que » tous les environs en sont horribles; & la montagne » encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds

Digitized by Google

» d'épaiſſeur, & toutes criſtaliſées; que de tous les » côtés il y a des précipices taillés à-plomb ».

Le voyageur Jean Struis prétend y avoir été auſſi. Il monta, ſi on l'en croit, juſqu'au ſommet, pour guérir un hermite affligé d'une deſcente (1). « Son » hermitage, dit-il, était ſi éloigné de terre, que nous » n'y arrivâmes qu'au bout de ſept jours, & chaque » jour nous faiſions cinq lieues ». Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat ſerait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un ſur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. Jean Struis aſſure encore que l'hermite qu'il guérit lui fit préſent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé; Tournefort n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres ſeuls, s'ils pouvaient ſe multiplier dans les autres climats, ſerviraient à nourrir & à déſaltérer le genre humain.

L'arbre à pain eſt plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles ſont noires, le fruit eſt jaune, & de la dimenſion de la plus groſſe pomme de calville; ſon écorce eſt épaiſſe & dure, le dedans eſt une eſpèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne ſe garde que vingt-quatre heures, après

(1) *Voyage de Jean Struis*: in-4°, page 208.

Digitized by Google

quoi il se sèche, s'aigrit & devient désagréable; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur Dampierre fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral Anson y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de Triptolème, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave, nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange fournissent

Digitized by Google

un riz dont la culture eſt beaucoup plus aiſée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé eſt abſolument inconnu dans l'eſpace de quinze cents lieues ſur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous ſommes accoutumés, eſt parmi nous ſi précieuſe, que la crainte ſeule de la voir manquer, cauſe des ſéditions chez les peuples les plus ſoumis. Le commerce du blé eſt par-tout un des grands objets du gouvernement; c'eſt une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée eſſentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raiſon, que le pain béni, dont on ne mange preſque point, & dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi, de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les miſſionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoiſſes dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur diſaient par interprêtes: vous voulez nous baptiſer avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous ſommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confeſſer, & vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens néceſſaires, le pain & le vin: il eſt donc évident que votre religion univerſelle n'a

Digitized by Google

pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très-justement que la bonne volonté suffit, qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa; & quant à la langue, que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

On nomme dans l'Amérique *candel-berri-tree*, ou *bai-berri tree*, ou *l'arbre à suif*, une espèce de bruyère dont la baie donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbuste est couvert de baies d'où semble suinter une substance blanche & farineuse; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles sont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graisse se fond, & s'élève au-dessus de l'eau : on met dans un vase à part cette graisse refroidie, qui ressemble à du suif ou à de la cire; sa couleur est communément d'un verd sale. On la purifie, & alors elle devient d'un assez beau verd. Ce suif est plus cher que le suif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle souvent avec du suif commun; alors elles ne sont pas si sujettes à couler. Les pauvres se servent volontiers de ce suif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait aussi du savon & des savonnettes d'une odeur assez agréable.

Les

Digitized by Google

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refuſèrent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

ARC.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

Il convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc*, ſurnommée *la Pucelle*. Les particularités de ſon aventure ſont très-peu connues, & pourront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni Robert Gaguin, ni Paul Emile, ni Polydore Virgile, ni Genebrar, ni Philippe de Bergame, ni Papire Maſſon, ni même Mariana, ne diſent qu'elle était envoyée de Dieu; & quand Mariana le jéſuite

Digitized by Google

l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte *que le prince de la milice céleſte lui apparut*; j'en ſuis fâché pour Mézerai, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens, qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la Pucelle fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chaſſera les Anglais hors du royaume*, & ils y étaient encore cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barois; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'égliſe de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre Jeanne d'Arc ayant été priſe par les Anglais, en dépit de ſes prédictions & de ſes miracles, ſoutint d'abord dans ſon interrogatoire que Sainte-Catherine & Sainte-Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ſes converſations avec le prince de la milice céleſte. Apparemment que ces deux ſaintes aimaient plus à parler que S. Michel. Ses juges la crurent ſorcière, elle ſe crut inſpirée; & c'eſt-là le cas de dire:

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII

Digitized by Google

employaient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que Saintrailles avait ſon berger, comme le comte de Dunois avait ſa bergère. Ce berger faiſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faiſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophéteſſe du comte de Dunois fut priſe au ſiége de Compiègne par un bâtard de Vendôme, & le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions, & qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me ſemble, ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, & de-là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la Pucelle comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſon diocèſe. Il veut la juger en qualité de ſorcière: il appuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. Jeanne avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon: & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon, n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, & encore moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la ſolde du roi de France.

Digitized by Google

Il y avait alors, qui le croirait! un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé *frère Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière comme *sentant l'héréſie, odorantem hæreſim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, « par le droit de son office, & de l'autorité à » lui commise par le S. Siége, de livrer Jeanne à la » sainte inquisition ».

La sorbonne se hâta de seconder frère Martin : elle écrivit au duc de Bourgogne & à Jean de Luxembourg : « Vous avez employé votre noble puissance à » appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au » moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans » mesure offensé, la foi excessivement blessée, & » l'Église trop fort déshonorée; car par son occasion, » idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, & autres » maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume.... » mais peu de chose serait avoir telle prinse, si ne » s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'of- » fense par elle perpétrée contre notre doux Créateur » & sa foi, & la sainte Église, avec ses autres mé- » faits innumérables..... & si, serait intolérable » offense contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle » femme fût délivrée (1) ».

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon, qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne français, & l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la

(1) C'est une traduction du latin de la sorbonne, faite long-temps après.

Digitized by Google

Pucelle à Cauchon & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de Bedfort les paya. La ſorbonne, l'évêque & frère Martin, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedfort, régent de France, « en » l'honneur de notre Seigneur & Sauveur Jéſus» Chriſt, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement miſe » ès mains de la juſtice de l'Égliſe ». Jeanne fut conduite à Roüen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſogner* dans la ville (c'eſt le terme dont on ſe ſervit.). Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de ſorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, Martin, préſidait avec Cauchon; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu Sainte Catherine & Sainte Marguerite à Poitiers. Le docteur Beaupère lui demanda à quoi elle a reconnu les deux ſaintes? Elle répond que c'eſt à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande ſi elles ſont bien jaſeuſes? Allez, dit-elle, le voir ſur le regiſtre. Beaupère lui demande ſi, quand elle a vu S. Michel, il était tout nu? elle répond: Penſez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux obſerveront ici ſoigneuſement que Jeanne avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé Richard, qui faiſait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois

Digitized by Google

fois de ſuite à Jeanne, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers faiſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier Bayard.

Les faiſeuſes de miracles, compagnes de Jeanne (1), & ſoumiſes à frère Richard, ſe nommaient Pierrone & Catherine. Pierrone affirmait qu'elle avait vu que Dieu apparaiſſait à elle en humanité comme ami fait à ami; Dieu était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de Jeanne, docteur en théologie & prêtre, nommé Nicolas l'Oiſeleur, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivirent la confeſſion de Jeanne d'Arc. Ainſi les juges employèrent le ſacrilége pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une

(1) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de France & de Bourgogne*, t. I.

Digitized by Google

fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas, comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que Jeanne alla au ſupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'hiſtorien Villaret, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes, faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayions le procès-verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de Jeanne d'Arc, &, à la faveur de cette impoſture, épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des Armoiſes. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

Digitized by Google

ARDEUR.

Le Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer auſſi d'autres ardeurs ; celle du feu, celle de l'amour. Nos poètes français, italiens, eſpagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a preſque jamais été ſans ardeurs *parfaites*. Elles ſont moins *parfaites* dans les tragédies ; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général ſignifie une *paſſion amoureuſe*. Il cite pour exemple ce vers :

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire eſt fécond en citations de vers déteſtables. Il tire tous ſes exemples de je ne ſais quel nouveau choix de vers, parmi leſquels il ſerait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de Corneille :

Une première ardeur eſt toujours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

Et celui-ci de Racine :

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de Mithridate :

J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Digitized by Google

Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années!

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur, ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſyllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi leſquelles on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.

ARGENT.

Mot dont on ſe ſert pour exprimer de l'or. Monſieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monſieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne ſuis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait: *Signore, non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître Jacques: Me feras-tu bonne chère? Oui, ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là

Digitized by Google

quel eſt le peuple qui poſsède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande, par la même raiſon, quel eſt le plus pauvre ? & alors trente nations ſe préſentent à l'envi ; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Écoſſais & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſur-tout le ſujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième & quinzième ſiècle, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant ; auſſi faiſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* diſait-on à un marchand. Il répondait : *Autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas aſſez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela ; mais ils faiſaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie ; on n'avait que par eux du poivre & de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toſcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent

Digitized by Google

comptant ; que Charles VIII fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens ſoudoyèrent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans ſon coffre, & plus de vaiſſelle d'argent ſur ſa table, que l'empereur Maximilien ſurnommé *Pochi danari*.

Les choſes changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, & que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Méxique & le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. Philippe II, maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France baiſaient à genoux les doublons catholiques ; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de Henri IV & les flottes de la reine Éliſabeth.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Eſprit des lois*, dans lequel il eſt dit : « J'ai ouï » déplorer pluſieurs fois l'aveuglement du conſeil de » François Ier, qui rebuta Chriſtophe Colomb qui

Digitized by Google

» lui propoſait les Indes; en vérité, on fit peut-être » par imprudence une choſe bien ſage ».

Nous voyons, par l'énorme puiſſance de Philippe, que le conſeil prétendu de François Ier n'aurait pas fait *une choſe ſi ſage*. Mais contentons-nous de remarquer que François Ier n'était pas né quand on prétend qu'il refuſa les offres de Chriſtophe Colomb; ce gênois aborda en Amérique en 1492, & François Ier naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de Henri III, de Henri IV, & de la reine Éliſabeth, avec celui de Philippe II; le ſubſide ordinaire d'Éliſabeth n'était que de cent mille livres ſterling; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille; mais il fallait qu'elle employât ce ſurplus à ſe défendre de Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de Henri III ſe montait, à la vérité, à trente millions de livres de ſon temps; cette ſomme était à la ſeule ſomme que Philippe II retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de Henri III, très-prodigue, très-volé, & par conſéquent, très-pauvre: il ſe trouve que Philippe II était, d'un ſeul article, dix fois plus riche que lui.

Pour Henri IV, ce n'eſt pas la peine de comparer ſes tréſors avec ceux de Philippe II. Juſqu'à la paix de Vervins, il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée, & il vécut en

Digitized by Google

chevalier errant, jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi Edouard III fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes; je réponds que Sha Thamas-Kouli-kan, ou Sha Nadir, a emporté tout celui du grand-mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que Sha Nadir a emportés en Perse? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien César, « avec de l'argent on a des soldats, » & avec des soldats on vole de l'argent ».

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de Sésostris, de Crésus, de Cyrus, de Nabuchodonosor, & sur-tout de Salomon qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette?

Digitized by Google

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez sûr que du temps de Cyrus, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le temps, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faiſaient les Romains ſous leur grand Romulus, fils de Mars, & d'une religieuſe, & ſous le dévot Numa Pompilius? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les Camilles, les Manlius, les Fabius, n'auraient pu payer.

Si par haſard la femme d'un receveur-général des finances ſe faiſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un Manlius, un Curius, un Fabius, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes & de monnaie. On ſe battait & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; & les hommes avaient, comme de tout temps,

Digitized by Google

la nourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voiſins, les ſubjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'eſpace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les ſoldats de Guſtave-Adolphe n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur ſolde, avant qu'il fît des conquêtes hors de ſon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choſes néceſſaires à la vie, le commerce ſe fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange ſoit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils ſont plus rares.

C'eſt en Aſie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Aſie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eſt point queſtion de monnaie dans la guerre de Troye; on y pèſe l'or & l'argent. Agamemnon pouvait avoir un tréſorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs ſavans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à ſe procurer quelques monnaies de leurs voiſins, c'eſt que dans plus d'un paſſage il eſt parlé de ſicles. On y dit qu'Abraham qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer ſa femme, quatre cents ſicles d'argent monnayé de bon aloi (1):

(1) Genèſe, chap. XXIII, verſ. 16.

Digitized by Google

Quadringintos ſiclos, argenti probatæ monetæ publicæ. Le judicieux dom Calmet évalue cette ſomme à quatre cent quarante-huit livres ſix ſous neuf deniers, ſelon les anciens calculs imaginés aſſez au haſard, quand le marc d'argent était à vingt-ſix livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent eſt augmenté de moitié, la ſomme vaudrait huit cent quatre-vingt-ſeize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il eſt aiſé de ſe tirer (1).

Une autre difficulté, c'eſt que dans un endroit il eſt dit qu'Abraham acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem (2). Conſultez ſur cela le vénérable Bède, Raban Maure, & Emmanuel Sa.

Nous pourrions parler ici des richeſſes que laiſſa David à Salomon, en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt-un, vingt-deux milliars tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du tréſor royal, ni de tefterdar du grand turc, qui

(1) Ces hardis ſavans qui, ſur ce prétexte & ſur pluſieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à Moïſe, ſe fondent encore ſur les témoignages de Saint Théodoret, de Mazius, &c. Ils diſent: ſi Saint Théodoret & Mazius affirment que le livre de Joſué n'a pas été écrit par Joſué, & n'en eſt pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire auſſi que le Pentateuque eſt très-admirable ſans être de Moïſe? Voyez ſur cela le premier livre de l'*Hiſtoire critique du vieux Teſtament*, par le révérend père Simon de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de ſavans, il eſt clair qu'il faut s'en tenir au ſentiment de la ſainte Egliſe apoſtolique & romaine, la ſeule infaillible.

(2) Actes, chap. VII, v. 16.

puiſſe

Digitized by Google

puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi Salomon. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de ſorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ces tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une, ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir, ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon, & que quand on doit à l'étranger il faut payer ſoit en lettres-de-change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-temps qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnayé, comme ſur l'augmentation injuſte & ridicule des eſpèces, qui fait perdre tout d'un coup des ſommes conſidérables à un État, ſur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ſe ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins de

Digitized by Google

réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir; & ceux qui en gagnent ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre eſt fertile; on répond que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689, juſqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays, adreſſez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie; on ne peut en parler plus ſavamment, & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.

ARIANISME.

Toutes les grandes diſputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit Homère, Sophocle, Démoſthènes, Archimède, s'ils avaient été témoins de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang?

Digitized by Google

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion, comme Calvin passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans est, dit-on, la première. Cependant ni Calvin, ni Arius, n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-temps sur la Trinité; lorsqu'Arius se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où Euclide n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins, les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la Chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'Arius embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'Arius, dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main (*a*).

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur; l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il

(*a*) La *Raison par alphabet*, réunie dans cette édition aux *Questions sur l'Encyclopédie*.

Digitized by Google

eſt verbe, eſt-il émané de Dieu dans le temps, ou avant le temps? s'il eſt émané de Dieu, eſt-il co-éternel & conſubſtantiel avec lui, ou eſt-il d'une ſubſtance ſemblable? eſt-il diſtinct de lui, ou ne l'eſt-il pas? eſt-il fait, ou engendré? Peut-il engendrer à ſon tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité? Le Saint-Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? ſon hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père & du fils? & comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Égliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'Arius & d'Athanaſe. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. Alexandros, évêque d'Alexandrie, s'aviſe de prêcher que Dieu étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre Arious, que nous nommons Arius, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'Alexandros; il explique la choſe différemment; il ergote en partie comme le

Digitized by Google

prêtre Sabellious, qui avait ergoté comme le phrygien Praxeas, grand ergoteur. Alexandros assemble vîte un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. Eusébios, évêque de Nicomédie, prend le parti d'Arious : voilà toute l'Église en feu.

L'empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère, & son neveu, je ne le nie pas ; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaisirs ; je l'accorde ; un détestable tyran, ainsi que ses enfans, *esto* : mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scolastiques allumée, il envoya le célèbre évêque Ozius avec des lettres dehortatoires aux deux parties belligérantes (1). « Vous êtes de grands fous, *leur dit-il expressément dans sa lettre*, de vous quereller pour des » choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la

(1) Un professeur de l'université de Paris, nommé le Beau, qui a écrit l'*Histoire du bas Empire*, se garde bien de rapporter la lettre de Constantin telle qu'elle est, & telle que la rapporte le savant auteur du dictionnaire des hérésies. « Ce bon prince, dit-il, animé » d'une tendresse paternelle, finissait en ces termes, Rendez-moi des » jours sereins & des nuits tranquilles ». Il rapporte les complimens de Constantin aux évêques, mais il devait aussi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à Titus, à Trajan, à Marc-Antonin, à Marc-Aurèle, & même à Julien le philosophe, qui ne versa jamais que le sang des ennemis de l'empire en prodiguant le sien, & non pas à Constantin, le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus sanguinaire. Ce n'est pas écrire l'histoire, c'est la défigurer.

Digitized by Google

» gravité de vos ministères de faire tant de bruit sur » un sujet si mince ».

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, fait parler à-peu-près ainsi Ozius en présentant la lettre de l'empereur :

« Mes frères, le christianisme commence à peine à » jouir de la paix, & vous allez le plonger dans une » discorde éternelle. L'empereur n'a que trop raison » de vous dire que vous vous *querellez pour un sujet* » *fort mince*. Certainement, si l'objet de la dispute » était essentiel, Jésus-Christ, que nous reconnaissons tous pour notre législateur, en aurait parlé; » Dieu n'aurait pas envoyé son fils sur la terre pour » ne nous pas apprendre notre catéchisme. Tout ce » qu'il ne nous a pas dit expressément est l'ouvrage » des hommes, & l'erreur est leur partage. Jésus vous » a commandé de vous aimer, & vous commencez » par lui désobéir en vous haïssant, en excitant la dis- » corde dans l'empire. L'orgueil seul fait naître les » disputes, & Jésus votre maître vous a ordonné d'être » humbles. Personne de vous ne peut savoir si Jésus » est fait ou engendré. Et que vous importe sa nature, » pourvu que la vôtre soit d'être justes & raisonna- » bles? Qu'a de commun une vaine science de mots » avec la morale qui doit conduire vos actions? Vous » chargez la doctrine de mystères, vous qui n'êtes faits » que pour affermir la religion par la vertu. Voulez-

Digitized by Google

» vous que la religion chrétienne ne ſoit qu'un amas » de ſophiſmes ? eſt-ce pour cela que le Chriſt eſt » venu ? Ceſſez de diſputer ; adorez, édifiez, humi- » liez-vous, nourriſſez les pauvres, appaiſez les que- » relles de familles au lieu de ſcandaliſer l'empire entier » par vos diſcordes ».

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, & de ſiècle en ſiècle on s'eſt perſécuté mutuellement juſqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que la perſécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorſque Conſtantin en avait fait l'ouverture, il ne ſavait encore quel parti prendre, ni ſur qui il ferait tomber la perſécution. Il n'était point chrétien (1), quoiqu'il fût à la tête des chrétiens : le baptême ſeul conſtituait alors le chriſtianiſme, & il n'était point baptiſé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était ſans doute fort indifférent qu'Alexandre d'Alexandrie, ou Eusèbe de Nicomédie, & le prêtre Arius euſſent raiſon ou tort, il eſt aſſez évident, par la lettre ci-deſſus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette diſpute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis Ariens, accusèrent Eusèbe de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de Licinius contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit Conſtantin

(1) Voyez l'article *Viſion de Conſtantin*.

Digitized by Google

dans sa lettre à l'Église de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris*, &c.

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. Constantin donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler Arius & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'Arius: mais ce fait n'est pas vrai. Constantin, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour; plusieurs évêques inconsubstantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour Arius, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre Eusèbe, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement Eustate, évêque d'Antioche, d'être sabellien; & Eustate accusait Eusèbe d'être arien. On assembla un concile à Antioche; Eusèbe gagna sa cause; on déposa Eustate; on offrit le siége d'Antioche à Eusèbe qui n'en voulut point; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre; ce fut

Digitized by Google

le prélude des guerres de controverse. Constantin, qui avait exilé Arius pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila Eustate pour le croire: de telles révolutions sont communes.

S. Athanase était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville Arius que l'empereur y avait envoyé, disant « qu'Arius était excommunié, qu'un excommunié ne devait plus avoir ni » maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni » coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à » Dieu qu'aux hommes ». Aussitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. Athanase est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi Arius, & Athanase son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien & l'éternel usage. Constantin les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune Licinius, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'Arius fut toujours victorieux sous Constantin. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour Saint Macaire, l'un des plus ardens sectateurs d'Athanase, sachant qu'Arius s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria Dieu si ardemment de confondre cet hérésiarque, que Dieu ne put résister

Digitized by Google

à la prière de Macaire; que ſur-le-champ tous les boyaux d'Arius lui ſortirent par le fondement; ce qui eſt impoſſible: mais enfin Arius mourut.

Conſtantin le ſuivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur Julien dans ſes *Céſars*, dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant ſa mort ne guérit perſonne de cette maladie.

Comme ſes enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus eſclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un ſaint. On célébra long-temps ſa fête avec celle de ſa mère.

Après ſa mort, les troubles occaſionnés par le ſeul mot *conſubſtantiel*, agitèrent l'empire avec violence. Conſtance, fils & ſucceſſeur de Conſtantin, imita toutes les cruautés de ſon père, & tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. Athanaſe courut l'Europe & l'Aſie pour ſoutenir ſon parti. Les euſébiens l'accablèrent. Les exils, les priſons, les tumultes, les meurtres, les aſſaſſinats, ſignalèrent la fin du règne de Conſtance. L'empereur Julien, fatal ennemi de l'Égliſe, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Égliſe, & n'en put venir à bout. Jovien, & après lui Valentinien, donnèrent une liberté entière de conſcience: mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodoſe ſe déclara pour le concile de Nicée: mais

Digitized by Google

l'impératrice Justine, qui règnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune Valentinien, proscrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, Clovis leur vainqueur suivit leur communion, par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand Théodoric en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe: mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. Jésus fut reconnu pour verbe, pour sauveur, & pour juge: mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent Lélius Socin, Okin, Pazuta, Gentilis. Servet se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec Calvin; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. Servet fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en

Digitized by Google

Allemagne. Calvin fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel Calvin avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même Calvin sollicita dans Genève la mort de Gentilis. Il trouva cinq avocats qui signèrent que Gentilis méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. Gentilis fut mis en prison, & allait être brûlé comme Servet: mais il fut plus avisé que cet espagnol; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à Calvin, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne, il fût arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase*, ne se trouvaient pas dans l'écriture sainte; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner, à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de Lélius Socin, & ses compagnons, furent plus heureux en Allemagne; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent: mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés; les jésuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent, & les dispersèrent.

Digitized by Google

Ce qui reſte de cette ſecte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, ſe tient caché & tranquille. La ſecte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand Newton & Locke l'embraſsèrent; Samuel Clarke, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un ſi bon livre ſur l'exiſtence de Dieu, ſe déclara hautement arien, & ſes diſciples ſont très-nombreux. Il n'allait jamais à ſa paroiſſe le jour qu'on y récitait le *ſymbole* de S. Athanaſe. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les ſubtilités que tous ces opiniâtres, plus philoſophes que chrétiens, oppoſent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par Newton, & la ſageſſe métaphyſique de Locke ont plus occupé les eſprits. Les diſputes ſur la conſubſtantialité ont paru très-fades aux philoſophes. Il eſt arrivé à Newton en Angleterre, la même choſe qu'à Corneille en France; on oublia Pertharite, Théodore, & ſon recueil de vers, on ne penſa qu'à Cinna. Newton fut regardé comme l'interprète de Dieu dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à ſa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. Servet qui découvrit, dit-on, la circulation du ſang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtriſée par un théologien de Picardie.

Digitized by Google

ARISTÉE.

Quoi! l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choſes les plus indifférentes, comme ſur les plus ſérieuſes! Un prétendu Ariſtée veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Teſtament en grec, pour l'uſage de Ptolomée Philadelphe, comme le duc de Montauſier a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'uſage du dauphin qui n'en faiſait aucun uſage.

Si on en croit cet Ariſtée, Ptolomée brûlait d'envie de connaître les lois juives; & pour connaître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il ſe propoſa d'envoyer une ambaſſade ſolennelle au grand-prêtre des juifs de Jéruſalem, de délivrer ſix vingts mille eſclaves juifs que ſon père Ptolomée Soter avait pris priſonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

Ptolomée ne ſe contenta pas de cette libéralité inouie. Comme il était fort dévot, ſans doute, au judaïſme, il envoya au temple à Jéruſalem une grande table d'or maſſif, enrichie par-tout de pierres précieuſes, & il eut ſoin de faire graver ſur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie (1); le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On ſent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée

(1) Il ſe peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuſes. C'était toujours un fort beau préſent.

Digitized by Google

de deux immenſes vaſes d'or encore mieux travaillés ; il donna trente autres vaſes d'or, & une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Éléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtyle d'Éléazar qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dinèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Égypte. Quand il fallut bénir la table, les Égyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante & douze interprètes, ſix de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiècles : mais le grand-prêtre Éléazar les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à Ptolomée.

Les ſoixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot : c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora, tant

Digitized by Google

il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien Josephe, qui n'a jamais rien exagéré. S. Justin a enchéri sur Josephe; il dit que ce fut au roi Hérode que Ptolomée s'adressa, & non pas au grand-prêtre Éléazar. Il fait envoyer deux ambassadeurs de Ptolomée à Hérode, c'est beaucoup ajouter au merveilleux; car on sait qu'Hérode ne naquit que long-temps après le règne de Ptolomée Philadelphe.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase: cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité inconteſtable; & pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière; de sorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des Démocrites & des Héraclites.

FIN DU PREMIER VOLUME DES QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

TABLE

Digitized by Google

TABLE

Des Articles contenus dans ce volume.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. . . . . page 5
INTRODUCTION aux Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs. 11
QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE. 17
A. . . . . ibid.
A B C, ou ALPHABET. 23
ABBAYE. SECTION I. 32
SECTION II. 40
ABBÉ. 44
ABEILLES. 45
ABRAHAM. SECTION I. 52
SECTION II. 61
SECTION III. 66
ABUS. 75
ABUS DES MOTS. 79
ACADÉMIE. 83
ADAM. SECTION. I. 88
SECTION II. 94
SECTION III. 95
ADORER. *Culte de latrie. Chanson attribuée à Jésus-Christ. Danse sacrée. Cérémonies.* . . . 98
ADULTÈRE. 105
Suite du chapitre sur l'adultère. 116
AFFIRMATION PAR SERMENT. 118

Digitized by Google

AGAR. . . . . page 120
AGE. 122
Calcul de la vie. 124
AGRICULTURE. 128
Des livres pseudonymes sur l'économie générale. 129
De l'exportation des grains. 132
De la grande & petite culture. 133
Des défrichemens. 134
De la grande protection due à l'agriculture. . 137
AIR. SECTION I. 141
Raisons de ceux qui nient l'air. 143
SECTION II. *Vapeurs, exhalaisons.* . . . 146
Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste. 150
De la puissance des vapeurs. 151
ALCHIMISTE. 152
ALCORAN, OU PLUTOT LE CORAN. 154
Réglement de Mahomet sur les femmes. . . . 157
ALEXANDRE. 162
ALEXANDRIE. 170
ALGER. 174
ALMANACH. 178
ALOUETTE. 185
AMAZONES. 187
AME. SECTION I. 192
SECTION II. *Des doutes de Loke sur l'ame.* 200

Digitized by Google

AME. SECTION III. *De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes*. . . . . page 204
SECTION IV. *Sur l'ame & ſur nos ignorances*. 210
SECTION V. *Du paradoxe de Warburton ſur l'immortalité de l'ame*. 213
SECTION VI. *Du beſoin de la révélation*. 216
SECTION VII. *Des ames des ſots & des monſtres*. 218
SECTION VIII. *De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame*. FRAGMENT. . 221
SECTION IX. 223
AMÉRIQUE. 234
AMITIÉ. 236
AMOUR. 238
AMOUR DE DIEU. 242
AMOUR-PROPRE. 246
AMOUR SOCRATIQUE. 248
AMPLIFICATION. 254
ANA, ANECDOTES. 266
Anecdote haſardée de du Haillan. 275
Anecdote ſur Charles-Quint. 276
Autre anecdote plus haſardée. . . . . ibid.
Anecdote ſur Henri IV. 277
De l'abjuration de Henri IV. . . . . ibid.
Autre bévue ſur Henri IV. 278
Bévue ſur le maréchal d'Ancre. 279

Digitized by Google

Anecdote sur l'homme au masque de fer. page 281
Addition de l'Éditeur des Questions sur l'Encyclopédie, Londres, in-8°, *1771*. 284
Anecdotes sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances. 288
Petite anecdote. . . . . ibid.
Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu. 289
Autres anecdotes. 292
Anecdote ridicule sur Théodoric. 293
Anecdote sur le maréchal de Luxembourg. . 294
Anecdote sur Louis XIV. 295
Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes. 296
Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite. 304
Autre anecdote sur un jésuite chinois. . . . 306
ANATOMIE. 308
ANCIENS ET MODERNES. 311
Du chevalier Temple. 316
De Boileau & de Racine. 318
De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres. 325
D'un passage d'Homère. 328
ANE. 335
De l'âne d'or de Machiavel. 339
De l'âne de Véronne. 341

Digitized by Google

ANGE. SECTION I. *Anges des Indiens, des Perſes, &c.* . . . . . page 342
Premier chapitre du Shaſta. 343
Second chapitre du Shaſta. 344
Chapitre III. De la chute d'une partie des anges. . . . . . ibid.
Chapitre IV. Châtiment des anges coupables. 345
Précis du cinquième chapitre. 346
Des anges des Perſes. 347
Des anges chez les Hébreux. 348
Savoir ſi les Grecs & les Romains admirent des anges ? 351
SECTION II. 352
SECTION III. 355
ANNALES. 358
ANNATES. 362
ANNEAU DE SATURNE. 366
ANTIQUITÉ. SECTION I. 367
SECTION II. *De l'antiquité des uſages.* . . 371
SECTION III. *Fêtes inſtituées ſur des chimères.* 374
SECTION IV. *De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* . . 375
SECTION V. *De l'origine des arts.* 377
ANTI-TRINITAIRES. 381
ANTHROPOMORPHITES. 385
ANTHROPOPHAGES. SECTION I. 386

Digitized by Google

SECTION II. . . . . page 389
SECTION III. 398
APIS. 400
APOCALYPSE. SECTION I. 401
SECTION II. 405
APOCRYPHES. 408
De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité. 412
Fragment de la vie de Moïse. 413
De la mort de Moïse. 418
Livres apocryphes de la nouvelle loi. 421
Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle. 423
APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ. 443
APOINTER, APOINTEMENT. *Terme du palais.* 444
APOSTAT. 445
Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre, pour empêcher le réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien. 449
APOTRES. *Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.* 453
Les apôtres étaient-ils mariés ? . . . . . ibid.
Des enfans des apôtres. 455
Où les apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ? 457
Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ? 466

Digitized by Google

APPARENCE. . . . . page 469
APPARITION. 472
APROPOS, L'APROPOS. 478
ARABES. *Et par occasion du livre de Job.* . . . 480
De l'arabe Job. 484
ARANDA. *Droits royaux, jurisprudence, inquisition.* 487
ARARAT. *Déluge.* 490
ARBRE A PAIN. 493
ARBRE A SUIF. 496
ARC. *Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.* 497
ARDEUR. 504
ARGENT. 505
ARIANISME 514
ARISTÉE. 526

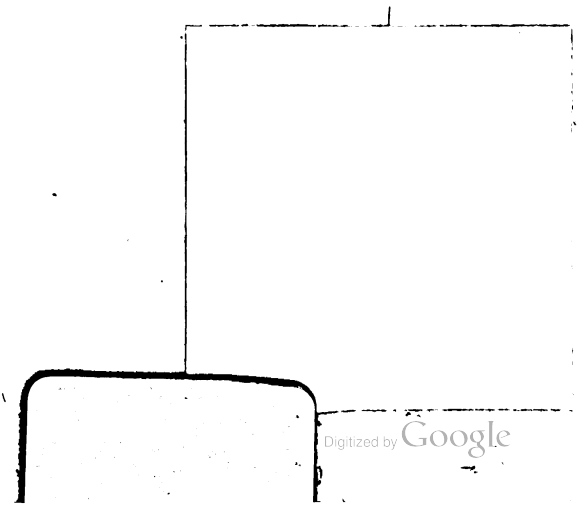
Fin de la Table.

Digitized by Google

14153633
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google